OCT 1 1926

33e Année. N° 18. 15 Septembre 1926.

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

		Pages.
V. Blasco-Ibañez.	*La Reine Calafia.* — I.	241
A. Klobukowski.	*La Question de l'Abyssinie.*	273
Israël Zangwill.	« *Hamlet* » *en yiddish.*	296
Auguste Laugel.	*L'Expulsion des Princes*	324
Francis Carco.	*De Montmartre au Quartier latin*	357
François Porché.	*La Vie douloureuse de Charles Baudelaire.* — III.	385
Jean Cassou.	*Les Harmonies viennoises.* — II.	413
H. Truchy.	La Vie financière : *Le Prélèvement sur le Capital.*	441
Charles Loiseau.	Questions sociales : *Le Suffrage des Femmes.*	453

Chronique bibliographique : J.-M. Bourget; M. Thiébaut.

Copyright 1926 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1926

La **Revue de Paris** *publiera prochainement :*

Au Lendemain du Neuf-Thermidor

par LOUIS BARTHOU

de l'Académie française

Deux cents chambres Deux cents salles de bains

par VALÉRY LARBAUD

L'Écorché

par ROBERT DE TRAZ

PRIX DE L'ABONNEMENT POUR LES PAYS ÉTRANGERS

PAYS A DEMI-TARIF POSTAL

	En dollars.	En livres sterling.	En francs suisses.	En florins.	En pesetas.	En marks.
UN AN.	$ 4,75	£ 0,19, 7	24,40	11,80	29,40	20,30
SIX MOIS . . .	$ 2,41	£ 0, 9,11	12,40	6 »	14,95	10,30
TROIS MOIS . .	$ 1,24	£ 0, 5, 2	6,40	3,10	7,75	5,30

PAYS A PLEIN TARIF POSTAL

UN AN.	$ 5,60	£ 1, 3,1	28,80	13,90	34,70	24 »
SIX MOIS . . .	$ 2,84	£ 0,11,8	14,60	7,05	17,60	12,15
TROIS MOIS . .	$ 1,46	£ 0, 6	7,50	3,65	9,05	6,25

L'adoption de toutes les monnaies nationales étant impossible par suite des difficultés d'encaissement, les souscripteurs sont priés de faire leurs versements dans l'une des monnaies sus-indiquées.

PRIX PARTICULIERS

		UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
BELGIQUE. . . . / LUXEMBOURG. .	En francs belges. .	122 »	62 »	32 »
ITALIE	En lires.	97,60	49,60	25,60
ROUMANIE . . .	En lei	814	414	214

LA REINE CALAFIA

I

CE QUE FIT UN MATIN LE PROFESSEUR MASCARO EN SORTANT DE L'UNIVERSITÉ CENTRALE

Quatre fois par semaine, après avoir fait son cours d'histoire et de littérature hispano-américaines, don Antonio Mascaro rentrait chez lui sans se presser, au pas de promenade.

Il demeurait à l'autre bout de Madrid. Dans les premières années de son mariage, il avait habité près de l'Université; puis, leur fille unique commençant à grandir, doña Amparo, sa femme, qui tranchait sans appel toutes les questions relatives à l'administration du ménage et au décorum de la famille, avait condamné ce quartier encombré d'étudiants : il n'était pas « convenable »[1].

Au cours de quelques voyages à l'étranger, don Antonio avait pris goût au confort des autres pays et souffrait d'en être privé dans ces vieux logis qui ne répondaient plus aux besoins modernes. Aussi avait-il accepté de bon gré la maison choisie par sa femme à l'extrémité du quartier de Salamanque, non loin de la place des Taureaux.

Sans être luxueux, l'appartement était honorable. Il fallait, il est vrai, descendre chez le concierge pour téléphoner, et l'ascenseur, dont l'usage était interdit pour la descente, ne

1. Amparo, Consuelito, Concha et Conchita, abréviations et diminutifs de prénoms féminins pour María del Amparo, del Consuelo, de la Concepción : Marie du Bon Secours, de la Consolation, de la Conception (*Note du traducteur*).

montait qu'avec une sage lenteur. Mais il y avait une salle de bains qui, bien que petite, était pourvue de tous les appareils essentiels et dont la baignoire ne servait pas de refuge aux caisses à chapeaux comme dans tant de ménages bourgeois qui ne raffinent pas outre mesure sur les soins de l'hygiène. Le salon se présentait bien. Rien à dire des chambres à coucher. Toutefois le professeur n'avait pas de bureau et travaillait dans la salle à manger dès que la table était desservie. En résumé, les goûts de l'homme de progrès qu'il prétendait être se trouvaient en partie satisfaits et, comme il n'était pas riche, il ne pouvait exiger davantage.

L'immeuble était assez éloigné de l'Université, ce qui imposait à don Antonio, tant à l'aller qu'au retour, huit sérieux trajets hebdomadaires, salutaire exercice pour ce liseur enragé qui passait de longues heures les coudes sur la table, le front dans les mains et les yeux rivés sur les pages d'un livre.

Les retours faisaient ses délices et tournaient souvent à la flânerie. Il ne pouvait passer sans y entrer devant certaines boutiques de bouquinistes où il était affablement reçu, en habitué et client fidèle. On lui montrait les dernières acquisitions, notamment celles qui devaient flatter ses préférences bien connues : ouvrages anciens et modernes sur l'Amérique. Sa bibliothèque était considérable et garnissait plusieurs placards, au grand désespoir de doña Amparo qui protestait contre cet envahissement. Il n'en profitait pas moins de toutes les « occasions exceptionnelles » qu'il se vantait de dénicher. Extrayant parfois un volume de la boîte aux exemplaires dépareillés, il le tendait d'un air indifférent au bouquiniste : « Tenez, père Un tel, mettez-moi donc ça de côté; vous me l'enverrez avec le reste à la fin de la semaine ». Le père Un tel dissimulait un sourire. C'était un roman ou un recueil de vers qui portait pour nom d'auteur « Don A. M. », initiales transparentes du professeur. Le marchand en apercevait de temps en temps de semblables dans les stocks qu'il achetait au poids du papier : œuvres de jeunesse commises par Mascaro quand il enseignait la littérature dans une université de province. Charitablement, le bon berger faisait rentrer au bercail les brebis égarées qu'il rencontrait sur sa route.

De librairie en librairie, il atteignait la Puerta del Sol. Là se produisait un incident psychologique, toujours le même. Les idées médiocres qui l'avaient accompagné dans sa déambulation sur les trottoirs étroits du vieux Madrid l'abandonnaient subitement. Il s'engageait dans la rue d'Alcala et l'horizon de sa pensée s'élargissait en même temps que cette vaste artère qui conduit à la Porte du même nom et aux plantations du Retiro. Plus alerte et plus gai, il accélérait l'allure, et le bruit de ses pas sur l'asphalte évoquait dans ses souvenirs le boulevard des Italiens, Piccadilly ou Broadway. Les idées heureuses lui venaient en foule, comme si cette marche facile, libérée des heurts, des bousculades et des fâcheuses odeurs des rues populeuses, eût exercé une bienfaisante action sur son cerveau. Ce n'était plus le même homme. Le pédagogue modeste redevenait le professeur Mascaro, le délégué de l'Espagne aux congrès internationaux, le conférencier disert et réputé qui s'était fait applaudir dans les universités des deux Amériques.

A la fin d'une matinée de printemps, don Antonio qui revenait de l'Université s'arrêta indécis à la Puerta del Sol. Sa chère rue d'Alcala l'attirait, avec son atmosphère subtile et dorée et son animation du milieu du jour. Puis il pensa prendre un tramway pour gagner plus vite les jardins du Retiro et s'y promener jusqu'à l'heure du déjeuner qui, comme dans beaucoup de familles madrilènes, avait lieu à deux heures. Il aurait du temps de reste pour errer dans ce parc qu'il affectionnait à l'égal du musée du Prado, les deux plus belles choses de Madrid selon lui. Mais, comme il arrivait souvent à cet irrésolu, ce fut une troisième idée qui l'emporta.

— Je ferais peut-être mieux d'aller chez Ricardo Balboa. Voilà deux jours que je ne l'ai vu et je crains que... Sait-on jamais avec ces cardiaques?

Il sauta dans un tramway, précisément celui de son quartier, car la maison de l'ingénieur Balboa était voisine de la sienne.

Debout sur la plate-forme d'arrière, sa place favorite, d'où il jouissait du spectacle des automobiles et des attelages qui croisaient ou dépassaient le véhicule public, il aperçut à l'endroit le plus large de la rue un rassemblement de curieux qui paraissaient regarder quelque chose avec un vif intérêt.

Des voyageurs de l'intérieur quittaient leurs places pour mieux voir et les commentaires allaient leur train sur les plates-formes. Une automobile découverte occupée par deux femmes, dont une au volant, passa en trombe. Mascaro eut une moue de pitié dédaigneuse.

— Les imbéciles... C'est tout simplement une femme, une étrangère sans doute, qui conduit elle-même son auto. Et voilà tous ces badauds ébaubis comme s'ils voyaient la reine Ranavalo arrivant de Madagascar. Quels Béotiens stupides!

L'automobile avait disparu. Mais don Antonio, qui était un puissant imaginatif, continuait à la voir en idée, plein d'admiration pour la femme qui la conduisait, bien qu'il n'eût pu distinguer ses traits tant l'apparition avait été rapide.

Cet enthousiasme instinctif pour les femmes qu'il qualifiait « d'extraordinaires » datait de sa prime jeunesse. Il n'en avait jamais rencontré, d'ailleurs, qu'aux vitrines des photographes, dans les journaux illustrés, les romans ou au théâtre. Mais l'amour d'une de ces créatures d'essence supérieure... quel rêve!

Il vivait deux vies. L'une se déroulait paisiblement dans la réalité monotone; l'autre bouillonnait follement, tout en restant enclose dans les arcanes de sa pensée. Dans les modestes limites de son existence bourgeoise, il se comportait en époux fidèle, d'une tendresse modérée et quelque peu condescendante envers la femme qui l'avait rendu père de Consuelito et, pratiquement, toutes ses aspirations se concentraient sur cette fille unique. Mais une fois seul à seul avec les mystères qui s'abritaient sous son crâne, il devenait un voluptueux effréné, un insatiable héros d'amour courant les plus invraisemblables aventures, passant sans vergogne d'une femme à l'autre et n'hésitant même pas à en attaquer plusieurs à la fois. Au vrai, cela ne lui coûtait que de platoniques efforts cérébraux et, à fabriquer les scènes amoureuses les plus osées, son imagination ne connaissait pas la fatigue.

Dans sa jeunesse, les grandes vedettes d'opéra avaient peuplé ses songes où passaient, ruisselantes de diamants, ces Étoiles qui comptaient parmi leurs adorateurs les Crésus des deux mondes et jusqu'à des monarques!... Et la bonne doña Amparo ne soupçonnait pas que le paisible universi-

taire qui, près d'elle et les yeux mi-fermés, semblait méditer une leçon ou une conférence, était en train de courir le monde à la remorque d'une artiste fameuse.

Ses goûts s'étaient modifiés à la suite de ses voyages aux pays des sports. Ses convoitises allaient maintenant à la femme à chair dure et toute en muscles, véritable éphèbe en jupons. Il ne comprenait plus la femme qu'en courte jupe blanche, en jersey de couleurs vives, brandissant une raquette de tennis, ou bien coiffée d'un béret d'homme, une main nerveuse gantée de chamois, à la mousquetaire, au volant d'une automobile.

C'est avec quelqu'une de ces héroïnes que le débonnaire professeur entreprenait de périlleux voyages autour du monde. Son yacht affrontait les tempêtes, subissait l'abordage de pirates malais, s'échouait sur des récifs de corail. Non moins ensorcelantes dans leur allure masculine, les manches retroussées, les bras nus, le rifle à l'épaule, d'autres viragos l'entraînaient à la chasse de la panthère et du rhinocéros dans les brûlantes solitudes africaines. La scène se passait parfois dans les immensités glacées de la mer polaire, ce qui lui procurait l'occasion, pour sauver sa compagne, de se précipiter le couteau à la main sur de gigantesques ours blancs deux fois plus grands que lui.

Pendant qu'il imaginait ces mirifiques aventures, il faisait tous ses efforts pour s'oublier soi-même et s'évader de sa propre entité, appréhendant un réveil brutal qui le mettrait face à face avec le véritable Mascaro.

C'est qu'il n'était pas à son avantage, le véritable Mascaro. Une taille à peine moyenne, une peau trop brune déjà striée de rides profondes, des cheveux jadis d'un noir de jais et qui commençaient à s'argenter aux tempes; en somme un bonhomme de tout repos et répandant autour de lui le calme, la confiance et la tranquillité. Ah! combien il lui préférait son charmant ménechme, ce don Juan Tenorio y Mascaro, cet enjôleur irrésistible, ce séducteur endiablé qui menait grand bruit dans sa cervelle, affolant les femmes d'une seule œillade, les groupant d'un geste sur ses talons comme une meute de bons chiens soumis qui lèchent les traces de leur maître. Non, la mort ne lui faisait pas peur; c'était elle qui

fuyait devant lui, le fier jouvenceau. Comme fuyaient au bruit de son terrible browning, tantôt un outrecuidant rival — le pauvre sot! — tantôt les multitudes de sauvages à peau jaune, rouge ou noire, qui prétendaient lui barrer la route, sans prendre garde — les imprudents! — qu'il escortait ce jour-là quelque Dame de Beauté dont, pour l'instant, il était le maître et l'esclave.

Parvenu à ces hauteurs du rêve, le ballon se dégonflait tout d'un coup et, réveillé par l'exagération même de ses chimères, le digne professeur se prenait à rire des foucades de son imagination. Mais il en riait doucement, sans aigreur, et avait tôt fait d'absoudre l'incorrigible folle du logis.

« Par bonheur, pensait-il en manière d'excuse, notre front est protégé par une rigide ossature qui ne peut refléter les images qui s'agitent derrière elle. On en verrait de belles si ce front était transparent comme les vitres d'un aquarium qui permettent de surprendre la vie tumultueuse des poissons et les furieux combats qu'ils se livrent. »

Il restait persuadé que la vie sociale ne durerait pas vingt-quatre heures si chacun connaissait la pensée des autres; si l'imagination, qui travaille à notre insu et pour son compte, nous créant une seconde vie au mépris des scrupules de notre conscience, se déroulait en public comme un film de cinématographe. Les époux, matériellement fidèles, seraient surpris de se trouver si distants l'un de l'autre. Les enfants ne respecteraient plus leurs parents. L'aïeul, dont on honore la vieillesse, serait bafoué par ses petits-fils si, à travers les rides de son front, ils pouvaient deviner les écarts de sa fantaisie. Dans quel embarras se verraient-ils, les hommes de gouvernement, les intègres administrateurs de la justice, les pères conscrits d'aspect grave et de verbe sévère, si leur crâne laissait transparaître le déréglement de leurs pensées, les monstrueux désirs qui, comme un éclair, sillonnent l'esprit quand l'imagination bat la campagne? Chacun de nous possède un double de soi-même tenu en bride par la discipline de la raison et qui se montre à nu quand cette discipline vient à faire défaut. C'est ainsi que des hommes de vie austère, arrivés à l'extrême vieillesse, scandalisent leur entourage par le dévergondage de leur folie

sénile, parce qu'ils sont affranchis du frein de l'éducation et des convenances et que, libérée, leur personnalité cachée reparaît au naturel.

« Nous, les gens d'existence monotone et tout unie, continuait-il en lui-même, nous entretenons souvent au plus profond de nos pensées un harem où nous nous réfugions pour nous consoler de la banalité de nos occupations. Les entreprises amoureuses les plus hardies, les voluptés les plus audacieuses que nous rêvons, n'ont peut-être jamais existé; ce sont les paisibles pères de famille qui les inventent pour la récréation secrète et solitaire de leur esprit. »

Doña Amparo elle-même faisait parfois une fugitive apparition au travers des aventures imaginaires de son époux. Loin de lui causer des remords, cette apparition ne faisait que l'exciter davantage. Il croyait se venger ainsi par d'illusoires infidélités du despotisme conjugal de la bonne dame. Mais par contre, dès qu'il pensait à sa fille, tout l'édifice de ses perversités s'écroulait avec fracas et, reprenant pied dans le monde réel, il en était pour sa courte honte.

C'est ainsi que se termina, comme d'ailleurs se terminaient la plupart de ses voyages supposés, la petite escapade mentale qu'avait provoquée le rapide passage de la dame automobiliste. Il vit monter dans le tramway une jeune fille qui ressemblait vaguement à Consuelito. A l'instant même il se sentit violemment expulsé de son harem et resta confus, pantois et repentant devant la porte close du paradis de ses houris. Il oublia du coup les Señoras-chauffeuses, puis, subsidiairement, toutes les femmes en général, pour ne plus penser qu'à la visite qu'il allait faire, se reprochant même les divagations qui avaient un moment détourné sa pensée de cet ami très cher qu'il craignait de trouver plus mal.

De quand datait cette liaison? Il ne s'en souvenait plus exactement. Ils s'étaient connus tout enfants, s'étaient suivis dans leurs études et avaient préparé ensemble le baccalauréat.

Mascaro était venu tout jeune à Madrid où son père avait un emploi. Mais c'était un méditerranéen, un « levantin », comme on dit en Espagne des méridionaux nés dans les provinces maritimes du Sud. Ses premières impressions du monde exté-

rieur, il les avait éprouvées en regardant une mer couleur de turquoise le matin, d'un bleu intense à midi et violette à la chute du jour. Il revoyait aussi dans ses lointains souvenirs une côte pelée et rougeâtre, sans autre végétation que d'épais buissons où la brise de mer venait s'imprégner de violents aromes, puis un amphithéâtre de montagnes brûlantes qui paraissaient boire le feu du soleil pour le rendre ensuite par les pores de leurs rochers.

Son ami Ricardo Balboa était le fils d'un Espagnol qui avait fait une grosse fortune au Mexique. Il se souvenait de sa mère comme d'une dame s'exprimant difficilement en castillan et qui, lorsque le mot lui manquait, se tournait vers son mari pour lui demander secours en anglais.

Né dans une petite ville voisine de la frontière des États-Unis, Ricardo en avait fréquenté l'école primaire. Son père, avec le patriotisme exalté de ceux qui vivent loin de leur pays tout en nourrissant l'ardent désir d'y retourner un jour, n'admettait pas que son fils pût être autre chose qu'un Espagnol. Après s'être enrichi dans les mines, il en avait remis l'exploitation à un associé pour revenir en Espagne et vivre à Madrid. De cette façon, Ricardo ne serait pas un « gringo [1] » comme sa mère, ni un Mexicain sous prétexte qu'il était né là-bas, mais un véritable enfant de la vieille Ibérie.

Antonio Mascaro et Ricardo Balboa se rencontrèrent sur les bancs du collège. Les deux enfants se sentirent tout de suite attirés l'un vers l'autre et comme, en Espagne, tous les élèves des « Institutos » sont externes, ils se réunissaient pour travailler ensemble dans la somptueuse demeure des Balboa. C'est ainsi que Mascaro, fils d'un modeste employé sans fortune, eut, dès sa première jeunesse, accès dans cette famille d'opulents Hispano-Américains où l'on dépensait l'argent sans compter. Il faisait, comme boursier, d'excellentes études et, se sentant un goût prononcé pour les lettres, se destinait au professorat. Quant à Ricardo, il serait ingénieur. Son père désirait qu'il fût en état de diriger plus tard l'exploitation de ses mines et voulait, en le munissant d'un brevet, lui éviter la tutelle des spécialistes étrangers avec qui, malgré sa vive

1. « Gringo ». En Amérique, tout étranger qui ne parle pas espagnol (*Note du traducteur*).

intelligence naturelle, mais manquant d'une solide base technique, il avait eu souvent maille à partir.

Ses études terminées, Ricardo se rendit au Mexique et son camarade cessa de fréquenter la maison de ses parents. Mascaro était professeur en province lorsque le père de Balboa mourut. La veuve partit pour l'Amérique, rien ne la retenant plus en Espagne.

Douze années s'écoulèrent. Mascaro avait fait honorablement son chemin et occupait une chaire à l'Université de Madrid. Un de ses collègues de Californie avec qui il était en correspondance suivie, lui procura une série de conférences à faire à l'Université de Berkeley et, en débarquant à New-York, il rencontra Balboa, descendu au même hôtel que lui.

La vie de son compagnon de jeunesse avait été plus mouvementée que la sienne. Il était encore riche bien qu'il eût subi de grosses pertes. Les mines du Mexique étaient devenues moins productives. De plus, il était hanté par le démon de l'invention. Ses découvertes industrielles ainsi que ses tentatives pour réaliser celles des autres lui avaient coûté cher. De son mariage avec la fille, née au Mexique, d'un Espagnol vieil ami de son père, il avait eu un fils baptisé sous le prénom romantique de Florestan. Resté veuf peu de mois après cette naissance, il avait confié l'enfant à des parents du Mexique et s'était fixé à New-York afin d'y poursuivre plus efficacement la réalisation de ses inventions.

La liaison des deux amis devint plus étroite après cette rencontre et lorsque Mascaro eut regagné l'Espagne, leur correspondance continua très active.

Quelques années plus tard, l'ingénieur abandonna l'Amérique et s'installa définitivement avec son fils à Madrid dans une maison voisine de celle de Mascaro, le vaste hôtel patrimonial ayant été vendu par sa mère quand elle avait quitté l'Espagne.

La santé de Ricardo paraissait compromise. Il avait d'inquiétantes crises cardiaques dues aux émotions et aux traverses de sa vie d'inventeur malchanceux. Mais l'ébranlement de sa santé semblait rendre plus vif encore ce sentiment que lui avait légué son père, l'amour du sol natal. L'Espagne, sa chère Espagne! Comment avait-il pu s'exiler si longtemps?

Même au point de vue industriel, quelle erreur avait été la sienne de courir le monde à la recherche d'énormes entreprises, puisqu'en Espagne tout était encore à faire! La véritable Amérique, ne l'avait-il pas sous la main dans son pays même? Il s'y trouvait des mines abandonnées — eh bien! il en reprendrait l'exploitation en inaugurant de nouveaux procédés de travail; les fabriques étaient antiques et démodées — il en créerait d'autres à l'instar du Nouveau-Monde; il était honteux pour l'Espagne de manquer de puits de pétrole — il se chargeait d'en découvrir.

Mais, de ces enthousiasmes du début, il avait vite fallu rabattre. Sans tenir compte de la différence des milieux, il s'obstinait à traiter les affaires du vieux continent d'après les méthodes américaines. Trouver des capitaux pour n'importe quelle invention lui paraissait toujours la chose la plus simple du monde. Et il allait hardiment de l'avant, jetant sans hésiter de fortes sommes dans la première affaire venue, persuadé que, alléchés par la perspective de gros bénéfices, les capitalistes se disputeraient l'honneur d'être ses associés. Mais les capitulistes prudents ne bougeaient pas et, n'étant pas suivi, le pauvre inventeur se voyait bientôt forcé d'abandonner l'entreprise, non sans laisser force laine aux buissons.

Mascaro chérissait tendrement son ami mais le tenait en petite estime en tant qu'homme d'affaires. « C'est, disait-il, un rêveur qui s'emballe pour les nouveautés sans se préoccuper de ce qu'elles peuvent donner ensuite, un poète fourvoyé dans l'industrie. Or, il n'y a pas de poésie industrielle. »

Le professeur ne se trompait pas. Tout en restant les bras croisés, Balboa aurait vécu largement sur la fortune de son père. Malheureusement, il ne pouvait s'empêcher de travailler et, pour lui, le travail c'était la ruine.

Son fils Florestan avait grandi en même temps que Consuelito et venait d'avoir vingt ans. Il se proposait de suivre la carrière de son père dont il partageait les goûts pour la mécanique. Mais il était plus calme, plus posé et n'avait pas ses audaces optimistes.

Mascaro s'intéressait beaucoup à l'avenir du jeune homme, surtout depuis que sa femme avait vu en lui un mari possible pour Consuelito.

— Pauvre garçon, — disait-elle. — Si seulement son père se décidait enfin à lâcher ses maudites inventions, Florestan serait encore un beau parti avec ce qui resterait de l'héritage du grand-père.

Précisément, et par bonheur, l'ingénieur avait depuis quelque temps l'air de s'assagir. Il venait de renoncer à sa « marotte de l'acclimatation des affaires américaines », comme disait Mascaro.

— Je me suis trompé, — soupirait Balboa découragé. — On ne rajeunit pas en quelques années un peuple trop vieux. Ce qui est possible dans le Nouveau-Monde, ce qui permet là-bas de gagner rapidement des millions, n'est plus ici qu'une utopie qui mène infailliblement à la ruine.

Et, bravement mais la mort dans l'âme, il avait jeté pardessus bord tous les projets hasardeux où s'était engloutie une bonne partie de son patrimoine : les puits de pétrole qui s'obstinaient à rester à sec; les mines de charbon qui, insensiblement et sans qu'on sût comment, étaient tombées en d'autres mains; les chemins de fer qui n'avaient jamais roulé que dans sa tête et dont les rails n'avaient jamais figuré qu'à l'encre de Chine dans les schémas de ses projets d'ingénieur.

Décidément, il se confinait dans l'Invention pure. Là, du moins, l'influence du milieu n'existait plus. Ne peut-on faire les mêmes découvertes théoriques et spéculatives à Madrid qu'à New-York? De longs, de très longs retards étaient, il est vrai, inévitables, faute de collaborateurs techniques capables de réaliser matériellement ses idées. Mais, après tout, avec un couple d'ouvriers dévoués, il pouvait encore arriver à établir des modèles réduits de ses inventions; et, des modèles, cela se vend, quitte à laisser à d'autres le soin de leur adaptation en vue d'une mise en œuvre pratique. Ces deux auxiliaires vivaient, cela va sans dire, aux frais de l'ingénieur et les ébauches qu'ils fabriquaient sans arrêt et qui, pour la plupart, allaient échouer à la vieille ferraille, coûtaient finalement assez cher.

« C'est encore de l'argent jeté par les fenêtres, pensait Mascaro; n'empêche qu'il s'en tire à meilleur compte qu'autrefois. Et puis qui sait si, quelque jour, une de ses fameuses trouvailles ne sera pas la bonne? »

Tout en critiquant son ami, le professeur avait un vieux fond de confiance en lui. Contradiction fréquente lorsqu'il s'agit de juger un inventeur. Il n'a pas réussi : on le raille et l'on daube sur ses chimères. Mais, tout de même, si ce songe-creux avait quelque chose dans le ventre?...

En ce moment le songe-creux se passionnait pour une innovation qu'il qualifiait modestement de secondaire et qu'il avait même, tout d'abord, considérée comme une amusette. On voit de grands sculpteurs qui, comme délassement entre deux œuvres géniales, modèlent un presse-papiers ou une petite terre cuite genre Tanagra.

Balboa se reposait des machines à haute pression, des moteurs à explosion de poids léger mais de puissance formidable, appelés à révolutionner la navigation aérienne et sous-marine, en s'occupant du cinématographe. Depuis quelques jours, il ne parlait plus d'autre chose et, en entrant chez l'ingénieur, don Antonio savait d'avance la conversation qui l'attendait.

Il était de la famille. Sans l'annoncer, une servante le fit entrer dans une vaste pièce destinée à servir de salon ainsi qu'en témoignaient les cimaises et les corniches moulurées, mais qu'on avait convertie en salle de travail.

Il dut se faufiler entre de longues tables formées de simples planches posées sur des tréteaux. Fixés par des punaises de dessinateur, des plans, des lavis, des esquisses s'étalaient sur ces tables. Les murs disparaissaient sous des cadres où l'on voyait des épures de machines compliquées, des paysages montagneux criblés de trous de mines, des coupes géologiques où s'étageaient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel; banal assemblage qui rappelait ces tristes panoplies de portraits effacés et de couronnes flétries que les veuves fidèles conservent en mémoire de l'époux disparu. Pour Mascaro, chacun de ces tableaux était un cénotaphe qui représentait un ruineux échec industriel, une entreprise avortée. Une fortune dormait sous les verres de ces cadres.

Penché sur une planche à dessin, Balboa, sans lever les yeux, tendit une main à son ami.

Son visage avait une expression mélancolique, très douce,

un peu douloureuse. Il portait toute sa barbe, comme dans sa jeunesse. Cette barbe blonde, souple, frisant naturellement, pointant en fourche de chaque côté du menton, de longs cheveux un peu bouclés, déjà rares sur le sommet de la tête et qui commençaient à prendre la teinte du vermeil dédoré, lui donnaient l'aspect d'un Christ maladif et presque exsangue. Ce qui frappait tout d'abord en lui, c'était sa pâleur : une peau d'une matité blafarde qui semblait absorber avidement la lumière sans que celle-ci parvînt à lui donner la savoureuse patine de la santé.

Depuis deux jours qu'il ne l'avait vu, Mascaro le trouva changé.

— Comment vas-tu? — s'empressa-t-il de lui demander, et le ton de cette question banale trahissait son inquiétude.

— Moi?... mais à merveille. Depuis quarante-huit heures je travaille d'arrache-pied. Cette fois, ça y est en plein. Oui mon vieux, j'ai tapé dans le mille!...

Laissant retomber sa planche à dessin sur la table, il fit décrire un quart de cercle à sa chaise pour faire face à son interlocuteur et, s'armant d'une règle qu'il agitait de temps en temps pour ponctuer son discours, il se mit à parler, avec l'enthousiasme du créateur qui se complaît dans son œuvre. Cette invention qu'il n'avait d'abord étudiée que pour se distraire, il la chérissait maintenant comme un père chérit l'enfant qui sera le Benjamin de sa vieillesse.

Sans les trouvailles qu'il appelait *accessoires*, la diffusion des plus importantes découvertes devenait impossible. Quel eût été l'avenir de l'imprimerie si l'invention plus modeste du papier ne l'avait précédée? Certes, on aurait pu imprimer les lettres sur le parchemin qu'on employait jadis pour les manuscrits; mais alors, comme autrefois, ces coûteux ouvrages n'eussent été accessibles qu'aux riches. Grâce au papier, découverte secondaire et démocratique, l'imprimerie avait pu prendre son essor et multiplier à l'infini le rayonnement de la pensée humaine.

C'est en étudiant le cinématographe, en constatant qu'il fonctionnait actuellement comme eût fonctionné l'imprimerie sans l'existence du papier, qu'il avait compris la grandeur et l'utilité de son invention.

Les images photographiques se fixent sur des bandes de gélatine, denrée chère et difficile à produire, et ces bandes coûteuses sont monopolisées par les entrepreneurs de spectacles. Or, un film ne peut être tiré qu'à deux ou trois cents exemplaires tout au plus, et ce tirage restreint doit suffire au monde entier; les villes se les repassent en modifiant les rubriques selon l'idiome de chaque pays.

Supposons maintenant que l'on trouve le moyen de remplacer la bande de gélatine par du papier. Comme le prix d'un appareil projecteur n'est pas très élevé, le film libéré de la gélatine deviendra accessible à tout le monde.

Eh bien! ce moyen, il l'avait trouvé. Oui, il allait changer tout cela et le prix d'un rouleau cinématographique tomberait bientôt à celui d'un simple journal.

— Hein! qu'en dis-tu, mon brave Antonio? Te la figures-tu cette révolution? — s'écria-t-il en brandissant sa règle comme un soldat sa lance. — Voilà, c'est bien simple. Sans débourser davantage que pour un roman imprimé, on achètera chez le libraire un roman en images qu'on viendra projeter chez soi dans l'appareil de famille. Chacun aura sa bibliothèque de films qui ne lui coûtera pas plus cher que celle de ses livres reliés. Et puis, quelle gloire et quel profit pour les auteurs! Aujourd'hui, un tirage à trois cent mille exemplaires représenterait un succès colossal, inouï, invraisemblable, n'est-il pas vrai? Grâce à mon invention, c'est par dix, par quinze millions d'exemplaires, et peut-être plus, que les tirages se chiffreront. Ces nouveaux livres seront la propriété de l'humanité tout entière : il n'y aura plus qu'à traduire les titres des ouvrages. Mais au fait, cette traduction et ces titres mêmes deviendront parfaitement inutiles puisque la perfection de l'action muette permettra de s'en passer. Le journal cinématographique va donc entrer dans le domaine de la réalité; l'image fera le tour du monde et dirigera la vie humaine comme le fait aujourd'hui le caractère imprimé, et ce sera l'œuvre du papier. Et moi qui ai commencé mes recherches sans la moindre idée de lucre, je vais être riche, immensément riche. Non, je ne puis évaluer les produits de ma découverte... Elle intéresse tous les êtres du globe, même les plus humbles, même ceux qui croupissent encore dans

l'ignorance et la barbarie, car, pour profiter de l'imprimerie, il faut savoir lire, tandis que moi, je ne demande aux hommes que d'avoir des yeux... et de les ouvrir.

Mascaro trouva que son ami allait un peu vite. Hé quoi! le livre, ce livre qu'il aimait tant, était donc menacé de disparaître ou, tout au moins, d'être relégué au second plan. Il ne pouvait, sans protester, laisser attaquer l'objet de sa dilection. Hypnotisé par ses découvertes, cet inventeur enragé faisait bon marché du style littéraire. Il ignorait la puissance suggestive de la parole écrite. L'art de l'expression des idées était pour lui lettre morte... Non, il avait beau dire; le livre serait toujours le livre et garderait toujours son influence sur la pensée humaine.

Voilà, oui, voilà ce qu'il fallait dire à Balboa : son honneur de bibliophile le lui commandait. Et cependant il n'en fit rien. C'est qu'au dernier moment quelques points d'interrogation se posèrent dubitativement dans son esprit. Tout de même, si ce diable d'homme avait raison? Il avait l'air bien sûr de son fait. S'il avait « tapé dans le mille », comme il le prétendait tout à l'heure? Si cette innovation arrivait à procurer d'énormes gains à ceux qui vivent de leur plume? Il ne perdait pas de vue qu'il en était et qu'il avait été poète et romancier dans sa jeunesse. Et pourquoi n'écrirait-il pas un jour des scénarios de films? Enfin, si Balboa devenait « immensément » riche — (c'était bien l'adverbe dont il s'était servi) — Florestan était son fils, et Florestan... Consuelito... qui sait? — Bref, le bon père de famille qui a une fille à caser s'éveilla en même temps que l'écrivain en mal de droits d'auteur et, au lieu de rabrouer celui qui tramait la déconfiture du livre, il lui frappa jovialement sur l'épaule :

— Bravo, Ricardo! Bravo pour le Pactole qui va bientôt couler dans tes coffres!

Cette apostrophe fit sur Balboa l'effet d'une douche d'eau froide sur un somnambule. Brusquement réveillé, il retomba dans la vie réelle, pour se rappeler un pénible incident qui, si l'on veut, se rapportait au « Pactole », mais pas dans le sens que Mascaro venait d'évoquer, puisque, au contraire, on en voulait à « ses coffres ». Passant sans transition à ce nouvel

ordre d'idées, il murmura presque inconsciemment et l'œil vague :

— Cette dame va venir. Elle est à Madrid. Elle m'a téléphoné ce matin de son hôtel.

Ahurissement de Mascaro. Que signifiait cette phrase hétéroclite? Quelle était cette dame et d'où tombait-elle?

Devant ses regards interrogateurs Balboa continua :

— Oui, tu sais bien; c'est Concha Ceballos, autrement dit mistress Douglas, cette Californienne dont nous avons parlé lors de ta dernière visite.

Mascaro se mit à rire en remuant plaisamment la tête et les mains comme s'il accueillait un souvenir.

— Ah! parfaitement! j'y suis! C'est cette originale... « l'Ambassadrice », comme on l'appelle là-bas. Quelle tuile, mon pauvre Ricardo!

Mais son rire s'éteignit quand il vit l'inquiétude qui se peignait sur le visage de l'ingénieur : c'était sérieux et le badinage n'était plus de saison. Très surexcité, Balboa s'agitait sur sa chaise, les yeux braqués sur le cartel suspendu en face de lui. Midi. C'était l'heure qu'elle avait fixée pour le rendez-vous. Ses actes devaient être d'accord avec ses ordres fermes et précis. Elle ne pouvait manquer d'être exacte et, d'un moment à l'autre, elle allait paraître.

Le trouble et l'agitation de ce cardiaque alarmaient son ami. Il essaya de le calmer.

— Voyons, Ricardo, ne t'énerve pas; tu sais bien que cela ne vaut rien pour ton cœur. Surtout, pas de discussions violentes et n'oublie pas que c'est une femme.

C'était justement ce qui bouleversait Balboa.

— On ne raisonne pas avec une femme butée qui ne veut rien entendre. Ah! tu ne la connais pas. Si tu savais comme elle est violente, emportée, brutale!... Si tu avais lu la dernière lettre qu'elle m'a écrite de Paris!...

La situation devenait angoissante. L'oreille tendue, la tête penchée pour écouter mieux, il guettait la sonnerie de la porte.

Un trille électrique vibra, bref et strident. Il sursauta, comme si cet appel, pourtant anxieusement attendu, l'eût surpris.

— C'est elle!

Mascaro se leva.

— Du calme, cher ami; je t'en supplie, du calme! Songe à ton cœur... Ce soir tu me raconteras tout; je viendrai te voir avec ma femme et Consuelito.

Dans l'antichambre, il croisa deux dames qui, conduites par une domestique, se dirigeaient vers le salon. Il ne les connaissait pas, mais une impression d'ensemble lui fit deviner en elles les deux étrangères de la rue d'Alcala.

Celle qui marchait la première ne retint pas son attention. Elle était petite et le paraissait davantage encore auprès de sa compagne, la conductrice de l'automobile.

Le professeur, qui n'était pas grand, dut lever les yeux pour atteindre les siens. Il fut frappé de sa taille imposante, de sa démarche altière de reine ou de déesse. Une bouffée de parfums l'enveloppa.

Un peu grisé par l'odeur exquise, il entrevit des dents radieuses, serties dans du corail d'un rouge vif, un teint chaud et doré, couleur d'orange printanière, des yeux noirs aux pupilles scintillantes...

Ces yeux laissèrent tomber sur lui un regard de majestueuse indifférence.

Lorsqu'elle l'eut dépassé, il s'arrêta et se retourna tout surpris. Sa mine disait l'active recherche intérieure à laquelle il se livrait.

« Je la connais ... je suis sûr de la connaître; mais où diable ai-je donc vu cette femme-là? »

Elle disparut. Après quelques secondes d'hésitation, il eut un sourire accompagné d'un léger haussement d'épaules, tacite aveu d'une désillusion. Encore un tour de son imagination. Vraiment, cette « folle du logis » était insupportable!

Puis il se dirigea vers la porte qui donnait sur l'escalier. Mais avant de l'atteindre, il marqua un nouveau temps d'arrêt. Non, il ne se trompait pas. Il la connaissait, et depuis longtemps; il l'avait maintes fois rencontrée... dans ses livres.

Tout à coup, il fut étonné d'entendre le son de sa propre voix... C'etait lui qui pensait tout haut :

— Mais oui, parbleu! c'est elle!... C'est la reine Calafia!

II

EN REMONTANT DANS LE PASSÉ

« Qu'il est changé! Comme il a vieilli!... Non, je ne l'aurais pas reconnu si je l'avais rencontré dans la rue », se disait-elle en répondant machinalement aux premiers saluts de l'ingénieur.

Sans pouvoir le quitter des yeux, elle s'assit dans le fauteuil qu'il lui avançait, pendant que sa compagne en occupait un autre à côté d'elle et, tout en prononçant distraitement quelques formules de banale politesse, un puissant coup d'aile de sa pensée la reporta aux temps de son enfance.

Elle avait quatorze ans.

Elle était à Monterey, la ville la plus espagnole de la Californie.

Arrivés une vingtaine d'années après la découverte de la baie de San Francisco par le capitaine Portola en 1769, les Ceballos y résidaient depuis la fin du XVIIIe siècle. Ils appartenaient à la noblesse coloniale et descendaient de ces officiers envoyés au Mexique par la métropole au temps de la domination espagnole. Comme la plupart des gentilshommes de même origine, ils étaient devenus éleveurs de troupeaux et avaient acquis une grosse fortune territoriale. Les membres de cette noblesse représentaient la société civile dans les localités qui s'étaient formées autour des couvents franciscains. Quand ceux-ci disparurent, ruinés par les nouvelles lois mexicaines lorsque le Mexique se sépara de l'Espagne, il ne resta plus que les propriétaires terriens et le peuple. Vivant en marge de ce peuple et ne frayant pas avec lui, ils étaient fort entichés de leur noblesse originelle et de la pureté de leur race. A Los Angeles, à San Diego et dans les autres centres des vieilles Missions, les familles aux noms espagnols se maintenaient dans un aristocratique isolement et ne s'alliaient qu'entre elles.

Tout enfant, Concha Ceballos avait entendu don Gonzalo, son père, se lamenter avec ses amis sur l'invasion des « gringos » qui avait fait perdre à la Californie son caractère primitif. Cependant, elle avait encore connu un Monterey traditionnel

et pittoresque. Les anciens vestiges de la ville chère à son enfance disparaissaient peu à peu sous le flot des constructions modernes, mais elle n'avait pas oublié ses maisons basses en briques séchées au soleil, crépies de plâtre blanc et composées d'un simple rez-de-chaussée, avec « patio » ou cour intérieure, type uniforme d'habitation importé dans tous les pays d'Amérique espagnole par les conquérants venus d'Andalousie ou d'Estramadure où le Croissant a longtemps régné.

Les jours de pluie, les rues devenaient des torrents, tandis que, aux journées chaudes, le vent y roulait d'asphyxiantes trombes de poussière. La voiture était à peine connue. Tout le monde circulait à cheval. On apprenait à monter avant de savoir marcher. De longues files de chevaux richement harnachés à la mexicaine stationnaient sous les abris de feuillages construits devant les maisons. Les hommes chaussaient leurs lourds éperons dès le réveil ou, souvent même, dormaient sans les quitter. La vie, un peu rude mais patriarcale, rappelait, par ses coutumes loyales et hospitalières, celle des peuples pasteurs.

Les seuls délassements qu'on pouvait, à la rigueur, qualifier d'intellectuels, étaient la musique et la danse, celle-ci en raison de certains intermèdes poétiques qui s'y mêlaient souvent. Il y avait bal tous les soirs dans quelque maison « distinguée ». Tous, jusqu'aux hommes sérieux et mûrs, dansaient « el vals chiqueado », la valse-caresse, ainsi nommée parce que les « cavaliers » l'interrompaient de temps en temps et, galamment campés devant leurs « dames » qui minaudaient derrière l'immense éventail, leur adressaient une tirade métaphorique et rimée où abondaient les comparaisons avec la rose ou l'œillet, le diamant ou la perle. Après quoi, les couples s'enlaçaient à nouveau et repartaient de plus belle.

Le lendemain d'un bal, l'infatigable Conchita était en selle dès le matin comme un simple « vaquero » et courait la campagne. Les femmes des faubourgs sortaient pour la saluer sur le seuil de leurs masures qu'on prenait de loin, grâce aux rangs serrés de guirlandes rouges qui en garnissaient les murs, pour de gigantesques pivoines d'un pourpre vineux. De près, c'étaient, séchant au soleil, de vulgaires glanes de piments,

la récolte annuelle du terrible « chile » qui caresse la bouche comme la brûlure d'un cautère.

Ses promenades matinales la conduisaient souvent aux terres de son père, qui se réduisaient, hélas! d'année en année, ainsi que les troupeaux. On sait la crise qui, pour les possesseurs de grands domaines, suivit cette autre crise de folie engendrée par la découverte de l'or. Comme toute la vieille aristocratie californienne, les Ceballos s'appauvrissaient.

Le grand-père de Conchita fut encore un Ceballos riche pour l'époque avec, comme bétail, quelques milliers de têtes, et, comme terrains, quelques douzaines de lieues carrées. Mais, avant de mourir, il vit le patrimoine de sa famille gravement compromis. Beaucoup de Californiens de vieille roche, subissant l'influence ancestrale des conquérants espagnols, grands chercheurs des terres de l'or, s'étaient faits mineurs comme les immigrants dont l'exemple les tentait, aliénant leurs troupeaux, leurs champs, leurs bois et leurs prairies pour en aventurer le produit dans l'exploitation de filons qui n'existaient souvent que dans les réclames alléchantes et mensongères des vendeurs. Le vieux Ceballos avait à peu près échappé à la contagion, mais son fils fit de grosses pertes dans de malheureuses entreprises. Les joueurs décavés n'aspirent qu'à revenir aux cartes qui les ont perdus : Gonzalo, ruiné par les mines, y pensait toujours et ne rêvait que fabuleux placers capables d'enrichir leur homme en quelques jours.

La période brillante de la Californie était passée et l'on ne parlait pas encore de l'Alaska. Il résolut donc de tenter la chance par delà la frontière du Mexique et engagea les derniers débris de sa fortune dans la prospection de mines incontestablement mexicaines d'après la carte, mais où tout travail tranquille et continu était rendu impossible par les incursions des Indiens « bravos », réfractaires à toute innovation qui troublait leur vie primitive, ou par les révolutions, encore plus fréquentes et plus redoutables, des blancs et des métis.

Ce fut à cette occasion que Conchita Ceballos, grande fillette de quatorze ans, fit la connaissance de l'ingénieur Balboa, appelé à Monterey par don Gonzalo pour l'étude des nouvelles mines. Il était d'une douzaine d'années plus âgé

qu'elle; mais au début de la vie un pareil écart n'a rien de choquant et peut même exercer sur une jeune fille une sorte de mystérieuse attirance. Ç'avait été son premier et son unique amour.

Pour les Ceballos, comme pour les vieilles familles du pays, l'Espagne était toujours « l'Alma parens », l'antique et vénérée mère patrie. Ce sentiment avait survécu aux événements politiques et, sujets du Mexique ou des États-Unis, les Californiens de race pure ne parlaient qu'avec respect des ancêtres délégués par les souverains espagnols dans les emplois de l'armée, de la justice et de l'administration. Un peu de légende aidant, on avait fini pour en faire de tout puissants personnages, amis intimes du monarque lointain dont ils avaient bien voulu quitter la Cour pour venir s'enterrer dans la silencieuse Californie. Les fonctionnaires amis de Sa Majesté Catholique avaient disparu depuis nombre d'années, mais tout Espagnol de rang honorable qui arrivait dans le pays bénéficiait encore de cette légende à peine affaiblie par le temps. Aux yeux des femmes et surtout des jeunes filles, il avait « l'auréole ».

Pour Conchita, l'Espagne était aussi le pays bleu des contes que, dans son enfance, lui avaient débités les servantes au teint cuivré. C'était encore la terre des héros de romans dont, avant d'apprendre l'anglais, elle avait dévoré les merveilleuses aventures dans de vieux livres de son grand-père. Sans qu'il s'en doutât, le terrain était donc admirablement préparé pour Balboa quand il se présenta à Monterey. Le bel Espagnol aux yeux clairs, à la barbe blonde et frisée, un peu timide et de parole douce, personnifia pour la jeune Californienne le type rêvé de ses lectures. Et puis c'était un malheureux qui avait besoin de soins et de consolations. Toujours triste, ne quittant pas le deuil, il traînait derrière lui sa mélancolique histoire : un veuvage prématuré, la séparation d'avec l'unique enfant laissé au Mexique.

Conchita l'aima. Elle sentit germer dans son cœur, à côté de son silencieux amour, la généreuse abnégation des mères. Et quand elle songeait au rôle sublime qui l'attendait auprès de lui pour refaire sa vie et l'embellir, elle était pénétrée

d'un doux attendrissement, prête à verser sur elle-même des larmes de pitié, de bonheur et... d'admiration.

Absorbé et distrait, l'ingénieur quitta Monterey sans avoir rien deviné, et cet amour, qui n'en était jamais venu aux actes ni même aux paroles, resta enseveli dans le cœur de la sensible Concha.

La vie continua pour elle, modifiant le cours de ses pensées et l'orientation de ses sentiments. Quand Balboa écrivait à son père pour quelque affaire de mines, c'est sans émotion qu'elle entendait prononcer son nom .« Folie de jeunesse! » se disait-elle avec un sourire un peu moqueur pour elle-même.

Orpheline de mère et ayant à tenir la maison sur un pied convenable, le seul homme qui l'occupât était son père. Don Gonzalo paraissait être le dernier survivant d'une époque abolie; il avait les rancœurs et les amertumes du vaincu. Les gringos étaient les maîtres. Les vieux Californiens disparaissaient de jour en jour. L'état d'esprit des jeunes gens évoluait d'une façon désespérante : c'était au point qu'on pouvait se demander s'ils n'étaient pas d'une autre race. Et Ceballos indigné prenait le ciel à témoin quand il entendait des Villa, des Pérez, des Sepulveda, aux noms si purement espagnols, répondre en anglais aux questions qu'il leur posait dans la vieille langue maternelle.

En même temps que la vie se transformait autour de lui, don Gonzalo voyait s'émietter les dernières bribes de sa fortune. Il ne lui restait plus, outre sa maison de Monterey, qu'une propriété, le rancho de « Laguna breva » que sa fille aimait et visitait presque tous les jours. Cependant Conchita ne partageait pas, au sujet de son avenir, les inquiétudes qui tourmentaient son père. Elle avait la sérénité des jeunes filles de ces pays d'outre-mer où les femmes, moins nombreuses que les hommes, n'ont que l'embarras du choix. Elle était sûre de se marier quand elle voudrait.

« Miss » Concha Ceballos jouissait d'une certaine célébrité dans les territoires des anciennes Missions. Les journaux de San Francisco avaient publié des vers dédiés à « l'Étoile de Monterey ». Parmi tant de blondes aux yeux pâles qui, venues du nord de l'Europe, peuplaient aujourd'hui la Californie, cette beauté brune aux prunelles noires et dorées,

grande, vigoureuse, à la démarche fière d'une reine de tribu, réalisait un type qui, sans être nouveau, répondait aux traditions locales. On l'admirait comme un superbe produit du croisement des deux races, l'indienne et l'espagnole, qui s'étaient mélangées pendant la période coloniale. Enfin, c'était une Ceballos. Elle appartenait à l'une des plus nobles familles du pays et son ascendance, aussi bien que sa beauté, attiraient de nombreux prétendants qui, nouvellement enrichis, ne demandaient qu'à la prendre sans dot.

Elle refusa les plus beaux partis. On l'en blâma. Voulait-elle donc rester fille et continuer à végéter auprès d'un père ruiné que son mariage aurait pu sauver? Cachait-elle un amour contrarié, comme cette Concha Argüello qui attendit trente-six ans le retour de son fiancé et mourut sans l'avoir revu?

Elle la connaissait bien l'histoire de cette Concha, une parente de sa mère; on la lui avait souvent racontée quand elle était enfant. Mais Concha Argüello était une amoureuse, une faible qui avait eu besoin de s'appuyer sur l'homme. Or, Concha Ceballos n'était ni une amoureuse — (il était bien question d'amour pour elle!) — ni une faible. Elle était forte, très forte — (« je n'ai jamais pleuré », disait-elle avec orgueil) — et n'avait pas du tout peur de cheminer seule dans la vie. Cet isolement ne lui conférait-il pas le précieux privilège d'une absolue liberté?

Et pour rester indépendante et n'avoir pas à recourir à la protection des hommes, elle cultiva tous leurs sports, même les plus rudes.

L'étonnement fut général lorsque courut, un beau jour, le bruit de son mariage.

Concha, toujours belle et plus séduisante que jamais, bien que déjà montée en graine, épousait l'honorable sir Douglas, homme paisible, sain, bien portant et point du tout cacochyme mais qui aurait pu être son père : il avait vingt-cinq ans de plus qu'elle.

Les préliminaires furent fort calmes de part et d'autre. Ce respectable personnage à cheveux gris, au sourire indulgent et doux, ne se sentait aucune disposition pour le rôle de jeune premier. La tendresse tranquille et protectrice dont il entourait la jeune fille était plutôt paternelle.

Et Concha? — Concha avait le cœur libre. La petite flambée sentimentale de sa quatorzième année s'était éteinte doucement et ne s'était pas rallumée. Sincèrement, elle se croyait immunisée contre l'amour. Elle avait aussi l'esprit clair et le sens pratique. La pauvreté ne l'avait jamais effrayée..., mais tout simplement parce qu'elle était assurée de pouvoir s'en évader quand elle jugerait le moment venu. Or, elle jugeait le moment venu. La dernière propriété des Ceballos allait succomber sous le poids des hypothèques. Les mineurs enrichis lui répugnaient. Elle accueillit sir Douglas, homme politique considéré, d'une éducation parfaite, très soigneux de sa personne et, cela va sans dire, possesseur d'une immense fortune.

Concha ne savait pas mentir et ne songea pas un instant à jouer la comédie de la passion. D'ailleurs, un amour brûlant et romanesque était-il donc indispensable en ménage? Elle appréciait et respectait le gentleman un peu mûr dont elle acceptait d'être la compagne; elle lui serait fidèle et s'efforcerait de lui rendre agréable la vie commune. En fallait-il davantage pour être heureux? Existence tout unie, calme... et dorée sur tranche.

La señora Douglas suivit à Washington son mari qui était député et assistait ponctuellement aux séances de la Chambre. La petite sauvage de Monterey, qui avait passé son enfance à galoper comme un cow-boy, s'adapta le plus facilement du monde aux usages de la capitale fédérale. Grâce au tact parfait de sa femme qui eut tout de suite les plus agréables et les plus utiles relations avec « ces Dames du Gouvernement », le député sentit grandir son prestige et fut bientôt un personnage en vue.

L'amitié d'un nouveau président des États-Unis lui valut un poste diplomatique. Élevé en Californie et parlant l'espagnol, il fut nommé ministre dans une république sud-américaine où la señora Douglas, née Ceballos, devait être de par son nom et ses origines une précieuse auxiliaire pour son mari.

Ils passèrent trois ans dans la lointaine république. On admirait la beauté et l'élégance de la « ministresse ». Ses manières affables bien que réservées et ne prêtant à aucune familiarité, lui gagnaient toutes les sympathies. Elle eut des

adorateurs. La jeunesse du pays papillonna autour de cette délicieuse femme, unie — quel meurtre et quel scandale! — à ce barbon quinquagénaire. Les brillants papillons se brûlèrent les ailes et les prétendants éconduits ne tardèrent pas à clabauder. C'était une puritaine hostile au moindre flirt, une bourgeoise revêche qui prenait de grands airs dès que les banales et classiques galanteries de salon prenaient un tour personnel. Ils s'avisèrent un beau jour, qu'après tout, sa beauté ne différait guère de celle des femmes du cru. Une brune aux yeux et aux cheveux noirs, la belle affaire! C'était bien la peine de venir des États-Unis! Que n'était-elle blonde, ou rousse, voire poil de carotte... dût-elle avoir le nez couleur de tomate comme les femmes des diplomates allemands, anglais, russes ou scandinaves...

Pendant un congé qu'il passait à New-York. le ministre plénipotentiaire mourut subitement des suites d'une campagne électorale un peu rude.

Du jour au lendemain, la veuve se vit colossalement riche, beaucoup plus riche qu'elle ne l'avait pu croire du vivant de son mari. Il y avait de tout dans ce fabuleux héritage : des paquets d'actions de toutes sortes, mines, fonderies d'acier, chemins de fer, puits de pétrole et jusqu'à une part très importante dans un grand journal quotidien.

Son père était mort peu après son mariage; elle dut donc s'occuper elle-même de mettre en ordre cet énorme portefeuille. Toute autre femme que « l'Ambassadrice » se fût perdue dans un pareil chaos. Elle s'y débrouilla merveilleusement, vendit certaines valeurs, en acheta d'autres, loua à une compagnie de publicité sa part dans le grand quotidien.

Cette dignité d' « Ambassadrice » lui avait été octroyée par ses compatriotes. Pour le vulgaire, tout agent diplomatique en habit brodé et en chapeau à plumes est un Ambassadeur. Les amis californiens du défunt l'appelaient couramment « l'Ambassadeur Douglas », la gloire du qualificatif rejaillissant sur le pays. A la mort de « l'Ambassadeur », sa veuve devint tout naturellement « l'Ambassadrice. »

Une fois libre et en possession de l'indépendance que donne la richesse, elle se jeta à corps perdu dans les œuvres,

poursuivant l'épuration des mœurs publiques et s'instituant l'avocate des innocents et des opprimés. Membre de toutes les sociétes protectrices des personnes et des animaux, elle entreprit une lutte acharnée contre les excès alcooliques et contre ceux de la chair, hypocritement déguisés, proclamait-elle, sous le faux nom d'amour. Toute œuvre philanthropique qui frappait à sa porte était sûre d'être bien reçue, encouragée et munie d'un chèque important.

A la tête d'une vertueuse phalange de modernes Polyeuctes, néophytes exaltés brûlant comme elle de renverser les idoles du vice, elle parcourait les venelles nauséabondes du quartier chinois de San Francisco, faisant irruption dans les fumeries d'opium et les tripots que le terrible tremblement de terre de 1907 n'avait pas encore détruits, dans les bouges infâmes de la « côte de Barbarie », ne reculant même pas devant les beuglants ignobles, accueillants aux ardeurs des matelots en folie. Ses étranges catéchumènes n'étaient pas d'un maniement facile et elle connut des heures périlleuses, dignes d'un roman d'aventures.

Sans enfant et s'entendant à couper court, d'un mot froidement poli mais définitif, aux insinuations des nombreux prétendants qui manœuvraient autour d'elle, elle consacrait au bien public et à la défense de la vertu toute l'énergie de ses enthousiames, toutes les forces combatives de son caractère d'impitoyable justicier.

— C'est don Quichotte lui-même, — disait un de ses vieux professeurs de Los Angeles; — elle ne peut faire mentir sa race... les ancêtres venus d'Espagne revivent en elle.

Dans cette nature essentiellement virile, il était pourtant resté quelque chose de féminin : le caprice. Les sautes de volonté étaient aussi subites dans son esprit que les sautes de vent sur certains lacs tempêtueux.

Un matin, au réveil, elle s'aperçut que les œuvres philanthropiques avaient sombré dans les songes de la nuit. Bien entendu, elle leur ouvrirait encore sa bourse, mais elle leur reprenait sa personne. Elle voulait faire autre chose. Mais quoi?... Tout à coup elle sentit sourdre au plus profond de son être une de ces poussées d'enthousiasme qui, tant de fois, quand elle était jeune fille, l'avaient fait rêver tout

éveillée devant un livre qu'elle venait de laisser tomber sur ses genoux. Voyager! Oui, voyager! C'était là l'impérieux désir auquel elle devait céder. Il fallait partir. Elle partit.

L'Europe l'attirait : elle y entreprit de longs voyages. Elle visita les musées les plus réputés du Vieux Monde; explora les ruines les plus fameuses; hanta les palaces les plus luxueux; obtint des audiences de deux papes; passa par les mains des couturières les plus en vogue; se piqua de recevoir tous les hommes en vue, notoriétés éphémères ou durables, célébrités d'un jour ou de toujours. Ce fut la femme de curiosité insatiable qui veut tout lire, tout voir et tout connaître; qui étonne la galerie par les innombrables avatars d'une toilette dont les moindres détails, de la chaussure impeccable au chapeau étourdissant, sont toujours « du dernier cri »; qui considère comme une victoire d'arborer une création inédite vingt-quatre heures avant les autres.

Donc, elle voulait tout connaître. Tout... hormis l'amour...

A la mort de Sir Douglas, personne n'avait douté d'un nouvel et prochain mariage. Jeune, belle et riche, elle allait attirer toute une légion de soupirants dont l'un ne pourrait manquer de lui inspirer un autre sentiment que la tranquille amitié qu'elle avait eue pour un premier époux.

Ces suppositions l'irritaient. L'amour! pourquoi devait-elle le subir? Pourquoi se soumettrait-elle à ses colères jalouses, à ses joies violentes et brutales? Elle savait d'ailleurs un sentiment aussi noble que l'amitié et plus noble que l'amour : la reconnaissance. Rester fidèle et reconnaissante au souvenir de Sir Douglas, oui, c'était là son devoir. L'argent jouit d'un pouvoir magique, il procure la liberté. Fortune et liberté, elle devait tout cela à l'homme excellent qu'elle avait eu la chance de rencontrer. Cette chance, l'aurait-elle une seconde fois? Elle en doutait fort, maintenant qu'elle croyait connaître les hommes. Non. Sa place était définitivement marquée dans la société : elle serait la veuve riche, indépendante et respectée. Troquer ces avantages contre cet amour décevant et menteur qui n'est intéressant que dans les romans, c'eût été folie.

Dans la vie errante qu'elle menait à travers l'Europe, l'isolement lui parut bientôt insupportable; il la plaçait souvent dans des situations équivoques et gênantes. En France, en Espagne, en Italie, pour ne citer que ses séjours de prédilection, une femme élégante et jolie qui vit seule doit se tenir sur une perpétuelle défensive. Les hommes sont si entreprenants et se trompent — ou font semblant de se tromper — si souvent! Il lui fallait une compagne qui fût tout à la fois un porte-respect et une amie sûre. Sa camériste française ne pouvait, évidemment, remplir ces fonctions.

C'est ainsi qu'elle songea à cette bonne Rina Sanchez qu'elle avait connue à Monterey où leurs deux familles se fréquentaient. Son grand-père, Chilien de Valparaiso, avait émigré en Californie au temps de l'exode des chercheurs d'or.

Concha n'était encore qu'une enfant que Rina lançait déjà de langoureuses œillades aux garçons de Monterey qui, tous, elle en était sûre, se disputaient son cœur et sa main. Il est à croire que la chère Rina se faisait quelques illusions sur la puissance de ses charmes, car elle était restée « demoiselle ». Elle en portait le titre avec orgueil ou dépit, suivant les circonstances; avec découragement aussi, quand elle mesurait la distance entre elle, modeste « señorita », et la « señora Douglas » qui, veuve riche et portant un beau nom, était doublement adulée et respectée.

Tout en prenant de l'âge, Rina ne vieillissait ni moralement, ni physiquement — au contraire. Remontant délibérément le cours du temps, elle rétrogradait de jour en jour vers son adolescence déjà lointaine. C'étaient, sans la moindre transition, des joies ou des colères d'enfant, des explosions de naïvetés déconcertantes ou de sentimentales niaiseries.

L'Ambassadrice s'était habituée à cette compagne un peu falote mais soumise et dévouée, aussi prompte aux pleurnicheries qu'aux éclats de rire. Elle avait besoin de sa présence; ses variations d'humeur l'amusaient comme celles d'un petit chien tantôt aboyeur et hargneux, tantôt frétillant de tendresse. Parfois, impatientée par sa sottise, elle rabrouait la pauvre fille. Il se passait alors quelque chose d'extraordinaire. Rina, déjà toute menue, se rétrécissait, se recroquevillait, s'annihilait, semblait disparaître, comme ces mol-

lusques à chair rétractile qui, à la moindre alerte, rentrent prudemment dans leur coquille.

La vie d'hôtel, les soirées dansantes qui se prolongeaient souvent fort avant dans la nuit, les fréquentes présentations d'élégants jeunes gens qu'attiraient la fortune et la beauté de la veuve, surexcitaient la marotte sentimentale de Rina. Elle ne pensait qu'à l'amour; à cet amour affété et quintessencié qui s'exprime en termes choisis dans les nouvelles écrites pour jeunes filles du monde. Sans les hommes, la vie n'avait plus de sens pour elle; et, cruelle ironie du sort, ils s'obstinaient à ne pas la remarquer et n'avaient d'yeux que pour l'Ambassadrice qui ne leur témoignait pourtant qu'une froideur hautaine et quelque peu dédaigneuse.

Pour diminuer à ses propres yeux l'humiliation de son célibat, Rina attribuait à la toilette la supériorité de sa riche amie. Oh! pouvoir s'habiller comme elle! Rivaliser avec son élégance!... Quels succès alors, au moins égaux aux siens, sinon les dépassant!... Et tout heureuse de renforcer l'arsenal des armes qui finiraient peut-être par lui donner la victoire, elle sautait de joie quand Concha lui abandonnait quelque costume à peine défraîchi ou la faisait participer à un achat de modes nouvelles.

C'était encore une amusante distraction pour la señora Douglas, saine, vigoureuse, d'une beauté solide et de bon aloi, d'observer les extraordinaires procédés qu'employait Rina pour livrer aux outrages du temps le combat consacré par le songe d'Athalie. Presque tout l'argent que lui donnait son amie passait en laits, en crèmes, en onguents et autres produits des « Instituts de beauté », extravagantes inventions pour le rajeunissement des femmes éprouvées par l'âge.

Car Rina rajeunissait. Avec une patience de fourmi qui restaure sa fourmilière, elle reconstruisait sa jeunesse à mesure qu'elle s'effritait. Jeunesse étrange, impressionnante, qui stupéfiait et faisait hésiter ceux qui ne l'avaient pas vue depuis quelque temps. D'une saison à l'autre, elle passait du blond vénitien au noir aile de corbeau ou à l'auburn rare. L'âge avait sculpté son visage de rides fâcheuses. Elle fut une des premières clientes de ces spécialistes du « face-lifting », opération chirurgicale qui relève les chaires flasques et

tombantes en retendant la peau comme on retend celle d'un tambour.

Enthousiasmée par ce miracle de chirurgie épidermique, elle y recourait fréquemment, supportant la souffrance avec ce stoïcisme froid dont seules sont capables les anciennes triomphatrices qui veulent reconquérir leur beauté perdue. Deux ou trois fois par an, elle éprouvait le besoin de se faire tailler la figure et passait préalablement de longues heures devant son miroir, scrutant son visage avec des yeux d'artiste afin de pouvoir donner à l'opérateur des indications précises sur les incisions nécessaires.

Tant de triturations et de scarifications faciales avaient fini par façonner un type bizarre qui faisait penser à quelque échantillon d'une espèce inconnue. *Guerre des Mondes*. Si, à toute force, il avait fallu la classer dans l'un des groupes humains répandus sur notre globe, elle n'eût pu trouver place que parmi les femmes jaunes d'Asie. Sa peau trop lisse et comme vernissée, ses paupières bridées et presque jointives qui ne laissaient paraître qu'une parcelle de pupille au centre d'une ligne mince figurant le blanc de l'œil, lui donnaient l'air d'une grotesque mousmé japonaise. Une épaisse frange de frisons sur le front, deux touffes bouclées sur les tempes, masquaient tant bien que mal les cicatrices du bistouri.

— Tiens, ma bonne, — disait l'Ambassadrice en lui faisant un nouveau cadeau d'argent, — voilà pour un autre « lifting ».

Et Rina, dont les larmes étaient toujours à fleur de cils, pleurait de reconnaissance.

— Merci, Conchita, merci! Mais tu sais, moi aussi je pourrais être riche si ce « méchant homme » ne m'avait pas volé mon bien. Je veux le lui reprendre pour que tu n'aies plus à te sacrifier pour moi.

L'espoir de libérer la veuve de son onéreuse protection était plutôt platonique et ne figurait qu'au deuxième plan dans les pensées de Rina. Ses récriminations contre le « méchant homme » et son ardent désir de se voir riche provenaient surtout de ce qu'elle imputait à sa pauvreté son célibat forcé.

— Quand nous étions à Monterey, tous les garçons étaient fous de moi. C'est que papa vivait encore et s'occupait des

mines, ce qui ne pouvait manquer de le conduire à la fortune. Aujourd'hui, l'on me croit à la besace et personne ne sait que cet ingénieur Balboa, ce « méchant homme » qui habite Madrid, détient mon héritage et ne m'en envoie pas un maravédis.

Tout d'abord l'Ambassadrice n'avait prêté qu'une oreille distraite aux lamentations de sa compagne. Puis, à force d'entendre parler du « méchant homme », elle devint curieuse de connaître ses « méchancetés ».

En Amérique, elle s'était souvent intéressée à de pauvres diables victimes d'injustices criantes et elle continuait à contribuer de loin à la défense des faibles et des opprimés. Pourquoi n'étendrait-elle pas sa protection à cette vieille fille, dévote de sainte Catherine à son corps défendant, qu'en somme elle aimait bien et dont, aux heures grises, le bavardage et les manies comiques lui faisaient l'effet d'une rafraîchissante méridienne à l'ombre d'un bosquet, au cœur d'une brûlante journée d'été?

Acceptant ses dires sans plus ample informé et ne mettant pas en doute la culpabilité de l'accusé, elle intervint d'abord en dictant à Rina, qui les signait, des lettres brèves et cassantes au « méchant homme ». Avec sa claire entente des affaires, elle fut vite au courant de l'histoire que lui racontait son amie et rectifia même quelques-unes de ses erreurs.

Le père de Rina, un Californien — Sanchez par son père le Chilien et Brown par sa mère — s'était associé avec Ricardo Balboa pendant le séjour de l'ingénieur à Monterey. Don Gonzalo Ceballos était entré dans l'entreprise mais avait dû se retirer bientôt, faute de capitaux.

— Restèrent trois associés, continuait Rina : le « méchant homme » qui menait la barque, un industriel de Mexico et papa. Papa mort, les deux autres s'entendirent comme larrons en foire et comme, à eux deux, ils formaient la majorité, ils me roulèrent. Je n'ai jamais été consultée et voilà des années que je n'ai pas touché un « cuarto ». Me voyant seule au monde, ils dépouillent sans vergogne la pauvre orpheline.

Bientôt l'Ambassadrice ne se contenta plus de dicter des lettres à son amie; elle jugea plus rapide et d'un effet beau-

coup plus sûr d'écrire elle-même à Balboa. Elle s'y croyait poussée par l'altruisme et l'intime satisfaction que procure une intervention désintéressée en faveur du faible. Mais ne cédait-elle pas, inconsciemment peut-être, au désir de s'attaquer à l'homme qui avait traversé son adolescence en l'éveillant à l'amour, poursuivant ensuite sa route sans se soucier de ce qu'il laissait derrière lui? Une longue, obscure et mystérieuse incubation avait mué l'ancienne et tendre inclination en un sentiment malveillant et agressif.

Froides et polies, les réponses de l'ingénieur ne firent que l'irriter davantage. Elle crut lire entre les lignes sa véritable pensée : pourquoi cette femme se mêle-t-elle de ce qui ne la regarde pas? Que ne laisse-t-elle aux hommes les affaires qui n'intéressent que les hommes et auxquelles elle n'entend rien?

Ce Balboa l'exaspérait. C'était encore un de ces Européens ou, pour mieux dire, un de ces « Latins » outrecuidants qui ne reconnaissent dédaigneusement la compétence de la femme qu'en matière de flirt et de chiffons. On allait bien voir.

— Je me charge de ton affaire, — dit-elle à Rina d'un ton résolu et gros de menaces. — Le bonhomme ne me connaît pas. Il se figure sans doute que je suis toujours la petite fille qu'il a vue à Monterey. Nous irons à Madrid si c'est nécessaire.

Elle voulait que ce fût nécessaire.

V. BLASCO-IBAÑEZ

(Traduction A. PELECIER.)

(A suivre.)

LA QUESTION DE L'ABYSSINIE

Il n'est pas de question plus simple. Il n'en est pas aussi qui puisse — si l'on n'y prend garde — engendrer plus de complications. Elle tient en quelques lignes et déjà, elle a fait couler plus d'encre qu'il n'en faut pour un volume.

L'Italie est à l'étroit en Érythrée et en Somalie.

L'Angleterre, de son côté, a les yeux fixés sur les sources du Nil et particulièrement sur le lac Tsana d'où sort le Nil bleu.

Un arrangement est intervenu entre ces deux puissances les 14-20 décembre 1925 prévoyant pour chacune d'elles, les extensions qu'elles désirent.

Et cela en dehors de l'Éthiopie, la première intéressée, cet arrangement visant son propre territoire.

En dehors également de la France qui, en conséquence de l'accord tripartite signé à Londres le 13 décembre 1906, ne devait pas être tenue à l'écart de négociations pouvant affecter d'une manière quelconque le statu quo politique et territorial en Éthiopie.

Le Foreign Office et la Consultà protestent de la droiture de leurs intentions et de leur respect pour l'intégrité et l'indépendance de l'Abyssinie. Le Gouvernement abyssin proteste aussi, mais auprès de la Société des Nations dont il est membre.

Le Gouvernement de la République n'a encore rien dit; il n'en pense pas moins, sans doute.

Les choses en sont là.

***

A la Chambre des Communes un débat s'est engagé au sujet de l'arrangement anglo-italien qu'un ancien sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères, M. Ponsonby, a critiqué sévèrement, insistant sur la façon « ténébreuse » dont avaient été conduits les pourparlers.

Le mot n'est pas trop fort, mais il faut convenir que, de ces ténèbres, est sorti un plan fort lumineux : la détermination de deux zones exclusivement réservées, en fait, au cœur même de l'Abyssinie, à l'Angleterre et à l'Italie. Celle-ci offre à celle-là son concours auprès du Gouvernement éthiopien en vue d'obtenir : 1° la concession de la construction d'un barrage au lac Tsana dans le but d'en capter les eaux pour les utiliser dans le Nil bleu, et 2° le droit de construire et d'entretenir une route automobile pour le passage des marchandises, du personnel, etc. de la frontière du Soudan au dit barrage.

En retour, l'Angleterre appuiera le Gouvernement italien pour qu'il obtienne du Gouvernement éthiopien la concession de la construction et de l'exploitation d'un chemin de fer de la frontière de l'Érythrée au nord à la frontière de la Somalie italienne au sud, étant entendu que le gouvernement britannique reconnaîtrait *l'exclusivité de l'influence économique italienne* dans l'ouest de l'Éthiopie et dans tout le territoire qui serait traversé par le chemin de fer ci-dessus mentionné.

De plus, il promettrait d'appuyer toutes les demandes de concessions italiennes économiques dans cette même zone. Mais cette reconnaissance et cette promesse seraient subordonnées à la condition que le gouvernement italien de son côté, reconnaissant les droits hydrauliques prépondérants de l'Égypte et du Soudan, s'engagera à n'établir aux sources du Nil bleu, du Nil blanc ou de leurs affluents aucun ouvrage pouvant modifier sensiblement leur débit dans le cours principal.

En résumé, à s'en tenir aux textes, la signification de l'accord équivaut à ceci : à l'Italie, à titre exclusif, la région de l'ouest de l'Éthiopie; à l'Angleterre le contrôle absolu des sources du Nil bleu et du lac Tsana. Tel est le but, le reste n'étant que de la procédure.

Qu'en pense le Gouvernement abyssin?

Le prince Taffari Makonnen régent et héritier du trône d'Éthiopie, le dit sans ambages le 19 juin dernier dans son Adresse — qui mérite d'être intégralement citée :

Aux très Hauts et très Honorables membres de la Société des Nations.

Notre Gouvernement a reçu des gouvernements britannique et italien une note rédigée dans les mêmes termes, nous faisant connaître qu'un accord est intervenu entre ces deux gouvernements en vertu duquel ils s'assurent un appui mutuel pour parvenir, le premier, à être chargé de l'aménagement des eaux de notre lac Tsana, le second à construire un chemin de fer à travers notre empire. Cet accord, conclu en dehors de nous et à notre insu et la démarche collective de ces deux gouvernements — nous le notifiant — nous ont profondément ému.

En effet, en premier lieu, quand nous avons été admis à la Société des Nations, on nous a dit que toutes les nations devaient être sur le même pied et que leur indépendance devait être respectée par tous, puisque le but de la Société des Nations est de maintenir et d'organiser la paix entre les hommes, conformément à la volonté de Dieu. On ne nous avait pas dit que quelques-uns des membres de la Société des Nations pourraient s'entendre séparément pour imposer à un autre membre leur manière de voir, même si celui-ci ne la juge pas compatible avec ses intérêts nationaux.

En second lieu, un des sujets visés dans cet accord avait déjà fait l'objet de conversations entre le Gouvernement britannique et le nôtre, et si ces conversations n'avaient pas encore abouti, c'est pour des raisons qui se sont imposées à notre esprit, mais aucune réponse définitive n'a jamais été donnée par nous.

En se mettant d'accord entre eux, pour se prêter un appui réciproque en ce qui concerne ces sujets et en nous notifiant collectivement cet accord, nous ne pouvons nous défendre de penser que ces deux gouvernements veulent exercer sur nous une pression pour nous amener à céder à leurs demandes, de façon prématurée et sans nous laisser le temps de réfléchir et de tenir compte des convenances de notre peuple.

Notre peuple est désireux de bien faire et nous avons la ferme volonté de le diriger dans la voie des améliorations et du progrès; mais au cours de son histoire il n'a guère connu parmi les étrangers que ceux qui voulaient s'emparer de son territoire et attenter à son indépendance. Avec l'aide de Dieu et grâce à la bravoure de nos soldats nous avons pu toujours et malgré tout rester libres et fiers sur nos montagnes.

Il nous faut donc agir avec prudence quand il s'agit de faire admettre à notre pays que les étrangers qui demandent à s'installer, pour des

buts économiques, chez nous ou sur nos frontières limitrophes de leurs possessions, n'ont réellement aucune arrière-pensée politique et nous ne savons pas si des accords et des démarches collectives comme ceux dont il s'agit, constituent le meilleur moyen de le convaincre.

Il ne faut pas perdre de vue non plus que nous ne sommes venus que récemment à la civilisation moderne et que notre passé, s'il est plein de gloire, ne nous préparait pas à une adaptation immédiate à des choses souvent tout à fait nouvelles pour nous. La nature elle-même n'a jamais procédé par bonds, et quel est le pays qui s'est transformé du jour au lendemain?

Avec notre bonne volonté certaine, si on nous en laisse le temps, et en nous inspirant des conseils amicaux des pays à qui leur situation géographique a permis de nous devancer dans le chemin, nous pouvons obtenir des améliorations progressives et constantes qui feront l'Éthiopie grande dans l'avenir comme elle l'a toujours été jusqu'ici. Mais en allant trop vite il y a à craindre des accidents.

Que les membres de la Société nous disent s'il convient d'employer vis-à-vis de nous des moyens de pression qu'eux-mêmes n'accepteraient sans doute pas.

Nous avons l'honneur de communiquer à tous les honorables États membres de la Société des Nations les notes que nous avons reçues afin qu'ils se rendent compte si elles sont compatibles avec l'indépendance de notre pays, lorsqu'il est dit notamment qu'une partie de notre Empire sera réservée à l'influence économique d'une puissance déterminée.

Nous ne pouvons pas ignorer que l'influence économique et l'influence politique sont deux sœurs étroitement jointes l'une à l'autre et nous devons protester fermement contre un accord qui n'est pas en concordance dans notre idée avec les principes mêmes de la Société des Nations.

On sait que, devançant les objections, sir Austen Chamberlain, a, le 5 juillet dernier, officiellement défini et limité ainsi qu'il suit la portée de l'accord incriminé : « Au su du Gouvernement italien voici notre interprétation de l'expression « influence économique italienne exclusive en Abyssinie occidentale » : le gouvernement anglais, en reconnaissant dans ces termes l'influence italienne, s'engage à ne pas appuyer les revendications des sujets anglais concurrençant les Italiens pour la recherche de concessions dans cette région. C'est à cette condition, et à cette condition seulement, qu'avec l'appui de l'Italie nous obtiendrions la concession du lac Tsana. »

A la question de M. Macdonald : « Est-il tout à fait clair que cet accord anglo-italien ne servira pas à contraindre

l'Abyssinie à faire droit aux revendications italiennes et ensuite aux nôtres? », le chef du Foreign Office a répliqué : « L'accord ne servira certainement pas ni ne saurait servir à des buts de coercition contre le gouvernement abyssin. Je crois que cet accord est conclu dans l'intérêt des trois parties et, bien entendu, le gouvernement abyssin a parfaitement le droit de juger lui-même ce qui est dans l'intérêt de l'Abyssinie. »

Il serait malséant de mettre en doute les affirmations du ministre britannique, mais, en raison même des assurances qu'il formule, on est fondé à se montrer surpris que le gouvernement abyssin n'ait pas été préalablement consulté sur des projets dont la seule énonciation était de nature à l'inquiéter vivement

L'Éthiopie — îlot chrétien battu par la mer mulsumane — a été souvent menacée; elle a su défendre, avec une énergie farouche et jusqu'ici victorieuse, l'intégrité de son territoire. Son histoire est une longue lutte contre les empiétements de l'Égypte que ses traditions ramenaient sans cesse à l'idée de s'étendre sur les très riches régions qu'elle convoitait déjà aux époques pharaoniques.

On attribue à l'explorateur écossais Jacques Bruce la découverte en 1766, à l'ouest du massif montagneux de Tchoké et au sud du lac Tsana, des sources de la branche la plus importante du bassin du Nil, le Nil bleu qui, à sa sortie de ce lac, apporte dans ses eaux torrentueuses, des massifs abyssins, le précieux limon auquel l'Égypte doit son existence et sa fortune.

Découverte? divulgation serait le terme exact, ces sources ayant été de tout temps connues des Abyssins. Le célèbre Albuquerque ne les ignorait pas non plus quand, au commencement du XVIe siècle, voulant ruiner l'Égypte, rivale du Portugal dans le commerce de l'Asie, il rechercha l'aide du Négus pour détourner le cours du Nil et le jeter dans la mer Rouge.

Plus près de nous, au XVIIe siècle, le Négus Tekla Himmanot reprochant au Pacha d'Égypte d'avoir refusé le passage à l'Ambassade française envoyée en Ethiopie par le Grand Roi, lui rappelait qu'en manquant d'égards à l'Ambassadeur représentant la personne du Souverain, il avait offensé le Souverain lui-même et il terminait ainsi sa lettre : « Vous vous êtes

exposé à notre juste ressentiment. Vous ne devez pas oublier que la providence a mis entre nos mains les sources du Nil. »

L'empereur Ménélik me fit lire cette lettre dans une vieille édition française — histoire de l'Éthiopie en cinq volumes — que les archives impériales ont certainement conservée.

— Si j'étais, — me dit-il, — de vingt ans plus jeune, (il avait à ce moment soixante-quatre ans), voilà ce que je dirais au Gouvernement égyptien, dans le cas où il ne respecterait pas mes droits.

L'âme de Ménélik revivrait-elle en son neveu le prince Taffari?

Certes, les successeurs du « Pacha d'Égypte » n'ont pas à redouter l'effroyable éventualité froidement envisagée par l'audacieux Alburquerque et devant laquelle, dans la force de l'âge et s'il y avait été contraint, n'aurait pas reculé Ménélik, homme résolu.

Aussi est-ce à un autre point de vue qu'il faut se placer pour situer le différend : l'Égypte et le Soudan ont un intérêt évident non seulement à ne pas subir, dans leur quiétude opulente, un trouble de possession, mais à intensifier leur production agricole en raison même de l'accroissement constant de leurs populations.

Or, rien ne prouve que cette considération n'eût pas touché l'actuel gouvernement éthiopien qui aurait peut-être consenti, sous certaines conditions, à prêter un concours de bon voisinage à une œuvre d'humanité et d'expansion pacifique.

Ménélik n'avait-il pas déjà en 1902 autorisé le Gouvernement égyptien à envoyer une mission scientifique chargée de visiter le lac Tsana et d'étudier le pays dans le but, au dire du *Times*, de décider s'il pourrait être utilisé avec profit comme réservoir du Nil, si toutefois un tel projet devenait praticable?

Eût-il été dans les mêmes dispositions en présence d'un accord fixant *à son insu* un programme qu'il aurait jugé attentatoire à sa souveraineté ou simplement préjudiciable à ses intérêts?

Ceux qui ont eu l'honneur de connaître le grand Négus n'hésiteront pas à répondre négativement.

Autre côté de la question : un contrat bilatéral s'imposait-il pour des motifs vitaux d'exceptionnelle urgence?

Nous avons sur ce point une opinion des plus autorisées, celle de Sir Murdoch Macdonald, ancien sous-secrétaire d'État des Travaux publics du Gouvernement égyptien et l'un des constructeurs du barrage d'Assouan, qui conteste le caractère pratique d'un barrage au lac Tsana : à son avis, il n'est pas nécessaire et sera extrêmement coûteux; un barrage établi à Senaar, à l'intérieur de la frontière du Soudan, aurait d'aussi heureux effets pour régulariser le débit du Nil bleu.

Alors?

Il semble qu'un terrain d'entente pouvait être utilement recherché au lieu de recourir à une procédure insolite dont le moindre défaut est de ne point paraître se soucier du « qu'en dira-t-on » des tierces puissances.

***

En ce qui concerne l'Italie, il est certain, à ne voir que son intérêt, que sa position en Afrique Occidentale ne répond pas à ses besoins de développement économique, et son projet de relier les 250 lieues de côtes de l'Érythrée avec la Somalie italienne lui permettrait de suppléer à l'insuffisance intrinsèque de ses deux possessions.

Mais si, pour l'appréciation de l'Entente à deux, on fait intervenir le point d'équité et de correction internationale, on est bien obligé aux mêmes réserves que vis-à-vis de la Grande-Bretagne.

Il y a là — comme dans la plupart des questions coloniales — un élément psychologique qui paraît avoir été négligé de part et d'autre.

La manière forte, ou seulement hautaine et dédaigneuse, à l'égard de pays qui ont, en même temps que le sentiment de leur dignité, conscience de l'infériorité de leur évolution, les impressionne très désagréablement; elle aiguise leur méfiance instinctive envers les nations venues plus tôt qu'eux à la civilisation et, partant, mieux armées intellectuellement et matériellement.

Dans son allusion discrète au passé, le prince Taffari a laissé entendre qu'on ne peut édifier que sur une base solide de confiance réciproque. Ces quelques mots ont évoqué les

événements qui se sont succédé depuis le jour où l'Italie, conseillée par l'Angleterre désireuse de bénéficier de son concours au Soudan, occupa en armes en 1885, avec Massaouah pour centre, les territoires s'étendant entre la mer Rouge et l'Abyssinie.

Il n'entre pas dans le cadre de cet exposé sommaire de refaire l'historique d'une période bien connue. Il suffira de rappeler que les premiers contacts entre Italiens et Abyssins furent totalement dépourvus d'aménité.

Le Gouvernement éthiopien ne pensait pas qu'une grande nation eût jeté son dévolu sur une côte désolée et malsaine uniquement pour y faire patrouiller ses soldats et villégiaturer ses nationaux. Il appréhendait que l'Italie fût bientôt tentée par l'Hinterland et les hauts plateaux fertiles.

D'autre part, l'attitude du gouvernement italien prenait tous les jours un caractère nettement interventionniste. Cette politique s'affirma en 1889, à la mort du Négus Johannès dont le successeur Ménélik II dut, pendant une période de guerres civiles, entamer avec le gouvernement de Rome, des négociations qui aboutirent au traité d'Ucciali.

Par ce traité il était stipulé dans le texte italien que « Sa Majesté le roi des rois d'Éthiopie consentait à se servir de Sa Majesté le roi d'Italie pour toutes les tractations d'affaires qu'il pourrait avoir avec d'autres puissances et gouvernements ».

Le Gouvernement italien vit, dans cette rédaction singulière, la reconnaissance par le Négus de son protectorat.

Mais l'empereur Ménélik déclara que le texte amharique ne contenait qu'une *offre amicale*. « L'Empereur pourrait, s'il le voulait, se servir de l'entremise de Sa Majesté le roi d'Italie, etc. », expression qui, sous la plume du traducteur italien dont le négus suspectait la bonne foi s'était transformée en une *obligation*.

On lui objecta l'insuffisance verbale de la langue amharique, ses obscurités et son ambiguïté nécessitant une interprétation de l'idée à exprimer plutôt qu'une traduction littérale d'un texte imprécis.

Plus intransigeant que son grand ancêtre Salomon qui était disposé à couper l'enfant en deux, Ménélik ne voulut rien savoir : il ne s'était soumis au protectorat de personne

et entendait conserver son entière indépendance. Aussi refusa-t-il catégoriquement de ratifier le traité. Aucune insistance ne put le faire revenir sur sa décision.

On sait le reste : une tension de plus en plus aiguë entre l'Italie et l'Abyssinie. Cela dura cinq ans ; après quoi la rupture, puis la guerre, qui prit fin à Adoua le 1er mars 1896.

Du traité d'Ucciali, il ne resta qu'un souvenir, que les Abyssins évoquent encore comme une preuve du danger de traiter avec les Puissances européennes.

En dépit de ses défiances dont on perçoit la cause, on peut admettre que le Gouvernement éthiopien, bien que le projet italien ne tende à rien moins qu'à encercler l'Abyssinie par l'ouest, n'aurait pas, de parti pris, écarté l'examen d'un projet de voie ferrée reliant, par un gigantesque détour, l'Érythrée à la Somalie italienne. Mais, pour cela, il eût fallu : 1° que cette voie — à l'exemple de la ligne Djibouti-Addis-Abeba — fût déclarée éthiopienne dans tout son parcours en territoire éthiopien, et que : 2° ne fût pas envisagée l'exclusivité d'une zone économique italienne dans l'ouest de l'Empire, c'est-à-dire dans la partie la plus riche de l'Abyssinie.

Cette clause, créant en fait une sorte de monopole économique en faveur d'une Puissance étrangère, léserait évidemment l'intégrité du sol éthiopien. Elle pouvait être évitée.

La convention franco-éthiopienne concernant le chemin de fer qui relie, par Djibouti, l'Abyssinie à la mer Rouge, par conséquent à l'Europe, à l'Asie, au Monde, n'accorde à la France aucun privilège dans la région où elle exerce son exploitation. La ligne n'est française qu'en terre française, elle devient éthiopienne en territoire éthiopien. C'est logique, c'est juste et conforme à l'accord conclu en 1906 entre la France, l'Angleterre et l'Italie, accord qui a été inspiré par le désir de vivre en bons termes, de mettre les trois pays sur un pied d'égalité et de neutraliser pour ainsi dire une région que tous les trois ont un égal intérêt à maintenir indépendante.

Son préambule pose le principe du maintien de l'intégrité de l'Éthiopie.

L'article premier dit que cette intégrité doit être maintenue dans les limites actuelles qu'il indique.

Par l'article 10 les Puissances contractantes sont tenues de

s'informer respectivement de ce qu'elles font pour la défense de leurs intérêts. — Ce qui n'a pas été fait en 1925.

L'article 11 spécifie qu'aucun accord conclu par l'une quelconque des hautes parties contractantes n'est opposable aux autres. — Ce qui proscrit tout arrangement basé sur l'exclusivité en faveur de l'une d'elles.

C'est dans l'esprit initial de cet acte diplomatique que le Gouvernement de la République a abordé en 1907 la question du renouvellement de la concession, à une compagnie française, de la construction du chemin de fer abyssin (2e tronçon) de Diré-Daoua à Addis-Abeba et celle d'un traité de commerce avec l'Éthiopie.

Je fus temporairement détaché de la légation de la République au Caire pour le règlement de ces deux questions.

Ce double objectif fut atteint dans le délai d'un an grâce à l'accord tripartite qui prévenait tout conflit d'ordre international, et grâce aux pleins pouvoirs que me conféra le ministère Clemenceau auprès d'un Souverain qui n'était pas un homme ordinaire, puisqu'il me sut gré de lui parler librement et de lui toujours dire la vérité, dût-elle parfois lui déplaire.

***

L'Abyssinie n'est pas encore connue comme elle devrait l'être. Même desservie, ainsi qu'elle l'est aujourd'hui, par un chemin de fer, son approche est plutôt revêche et peu engageante. Mais à peine a-t-on franchi la zone désertique de 310 kilomètres qui sépare la côte du haut plateau abyssin et du Tchercher, qu'on entre dans une contrée ravissante à l'air vif et salubre, boisée, couverte de pâturages d'une altitude moyenne de 2 600 mètres, et pouvant rivaliser, dans l'ouest surtout, avec les plus beaux sites de nos régions montagneuses : terre fertile, d'élevage, un sous-sol d'une richesse encore incalculée mais certaine, en fer, cuivre, charbon, or, etc., et d'où s'exportent le café, le coton, les céréales, le bétail, les peaux, la cire, l'ivoire, l'or, le sel, le caoutchouc, etc.

La France est la plus intéressée au libre développement de ce pays qui ne compte pas moins de 7 millions d'habitants,

et à la mise en valeur de ses grandes ressources : le chemin de fer, œuvre franco-éthiopienne, le port de Djibouti, le plus important de la mer Rouge par sa rade abritée, ses nappes d'eau souterraines et ses vivres frais, son prestige moral qui lui vaut, parmi la population indigène, des auxiliaires bénévoles, tout cet ensemble de moyens d'action lui assure une situation considérable; elle en a usé pour pratiquer une politique libérale en ce sens qu'elle s'est efforcée, dans la mesure où elle a pu le faire, de ménager à toutes les initiatives, à toutes les activités les facilités désirables.

Il en résulte que le commerce en général et toutes les entreprises ont un puissant intérêt au maintien d'un statu quo qui, respectant l'autonomie et l'indépendance du pays, ne peut que favoriser le courant d'affaires de plus en plus actif vers cette partie de l'Afrique. On est en droit d'espérer qu'il ne sera pas troublé. L'accord de 1906 en est une première garantie, qu'il appartient à notre gouvernement de ne pas laisser méconnaître.

En outre, l'arrangement anglo-italien semble en dernière analyse, et pour l'instant du moins, devoir se réduire à un échange de vues auquel, quoi qu'on en dise, il n'a pas été inutile que prît part le prince Taffari.

Le 2 août 1926, à la Chambre des Communes, sir Austen Chamberlain a déclaré : « L'idée que la liberté de l'Abyssinie est en péril est *ridicule* tout autant que celle de chercher à lui imposer notre volonté et notre autorité ». Et le 13 de ce mois le sous-secrétaire aux Affaires étrangères d'Italie, par sa lettre au secrétaire général de la Société des Nations, a été non moins formel avec, toutefois, une nuance de mauvaise humeur assez surprenante dans un document de ce genre : « Le Gouvernement italien, écrit-il, croit que ni dans le texte, ni dans l'esprit des notes susdites, il n'y a de quoi autoriser le Gouvernement de l'Abyssinie à exprimer des craintes au sujet de pressions coercitives que les Gouvernements italien et britannique pourraient avoir l'intention d'exercer contre lui. Les assurances amiables et explicites données au Gouvernement abyssin auraient du suffire à lui faire comprendre l'*absurdité* de ses craintes. »

Ridicule, absurde... paroles d'apaisement!

***

J'ai commencé cet article avec le ferme propos de ne pas m'écarter de la question telle qu'elle a été posée officiellement, dans leur correspondance, par sir R. Graham et M. Mussolini. Mais comment parler de l'Abyssinie sans parler de Ménélik qui l'a faite ce qu'elle est, sans essayer de projeter sur l'écran des faits, au premier plan de la perspective d'une histoire qu'il remplit tout entière, la silhouette familière et sincère de ce souverain, fondateur, par son bon sens, son énergie, par la patience qui fut son génie, d'un empire dont la seule ambition est de conserver pacifiquement, en toute indépendance, sa place au soleil?

La légende fait remonter à la reine de Saba et au roi Salomon la dynastie éthiopienne.

On sait que la souveraine africaine, attirée par la réputation du Grand Salomon, lui fit visite, et, dit-on, le charma. Salomon, dont la sagesse n'était pas à court d'expédients, proposa à son impériale visiteuse ce que nous appelons encore « une discrétion ».

— Dans l'appartement de Votre Majesté, — lui dit-il, — se trouve un vase plein d'eau fraîche. Si, du soir au matin vous n'y touchez pas, vous pourrez, au réveil, exiger de moi tout ce que vous voudrez. Par contre, si...

— Accepté, — prononça la Reine, sûre de l'emporter.

Dans un banquet somptueux furent servis les mets les plus succulents arrosés de la fameuse sauce africaine au *berberi* (piment). Dans la nuit la Reine fut prise d'une soif inextinguible. Elle résista de son mieux, mais la bonne eau fraîche était là, à portée de sa main et...

A son retour de Jérusalem Sa Majesté éthiopienne accoucha d'un fils.

« Mén-élik, Mén-élik? (d'où te vient-il)? » cria la foule qui, en ce temps-là comme aujourd'hui, aimait à plaisanter.

C'est ainsi que, de par ce baptême populaire, Ménélik Ier entra dans l'histoire.

Le roi du Choa qui s'appela d'abord Sahala Mariem fut bien inspiré en se proclamant, en 1889, empereur d'Éthiopie

sous le nom de Ménélik II, nom qui évoquait prestigieusement aux yeux des Abyssins son incomparable ascendance.

Curieux homme, dirait notre ami Paul Fort, que ce Négus. Je l'ai connu déjà affaibli non par l'âge mais par une affection des reins qui l'obligeait à des soins dont s'accommodait mal son activité que quarante années de luttes n'avait pas épuisée. Il avait été un sportif de premier ordre; de haute taille (1 m. 90), vigoureusement charpenté, cavalier intrépide et bon tireur; il parlait volontiers de ses jeunes années et de ses chasses dans lesquelles il avait affronté à pied le lion, l'éléphant et le rhinocéros. Il les tirait avec un fusil calibre 4. Une caronade!

Je lui avais fait présent d'un livre de Rochet d'Héricourt sur son séjour au Choa à la cour de Sahlé Salassié avec qui le savant naturaliste, précédemment en mission du Muséum de Paris, avait, au nom de Louis-Philippe, négocié, en 1843, un traité de commerce. Ce livre contenait, outre d'amusants récits, le texte en amharique du traité.

Le Négus témoigna une grande joie d'apprendre sur son grand-père dont il vénérait la mémoire tant de choses qu'il ignorait — « C'est un Français, disait-il, qui m'enseigne l'histoire de mon pays ». Il se faisait traduire cette relation et conviait ses familiers à l'entendre.

Ce qui le fit rire aux larmes ce fut le subterfuge de Rochet d'Héricourt pour se procurer un fœtus d'hippopotame destiné au muséum : Salhé Salassié employait en friction contre les rhumatismes de la graisse d'hippopotame — « ce qui vaudrait mieux, conseilla astucieusement Rochet d'Héricourt, ce serait — remède efficace — de la graisse de fœtus d'hippopotame ».

Le ban et l'arrière-ban des chasseurs furent mis en campagne, sans succès d'ailleurs.

— Mon excellent grand-père était un peu naïf, — disait Ménélik très égayé. — Moi, je ne m'y serais pas laissé prendre, mais Rochet aurait eu tout de même son fœtus.

Il s'informa si notre compatriote avait laissé quelque descendance, voulant honorer par des présents la famille de l'ami de son aieul. A ma demande le Gouvernement ordonna des recherches, aussi infructueuses, hélas, que la chasse au fœtus.

Le Négus avait des idées, une politique, un programme. Il était ami du progrès, très séduit par les inventions nouvelles, dont son esprit pratique distinguait tout de suite les applications. Il avait, si j'ose dire, la marotte des rayons X. La T. S. F. l'eût passionné.

Les arts mécaniques l'intéressaient particulièrement et il s'y montrait fort adroit. Sa hâte d'apprendre, d'expérimenter était vive, trop même; il voulut conduire la première automobile qui parvint à Addis-Abeba avant d'en bien connaître le maniement; il en eut quelque regret.

Suivant la coutume pastorale il tenait ses audiences en plein air. Aussi lui avais-je, dès notre première entrevue, demandé de ne rien changer à ses habitudes, ajoutant qu'il me serait agréable, s'il y consentait, que ses conseillers m'entendissent pour être à même de produire, de suite ou plus tard, leurs objections. Ma suggestion lui plut; « je voudrais bien que vos collègues en fissent autant », dit-il avec un soupir.

Devançant son époque il avait établi la liberté des cultes dans son royaume héréditaire du Choa et en 1875 sur le conseil d'un Français, M. Arnoux, il y abolit l'esclavage.

L'Éthiopie lui doit son unité politique et territoriale. Peu à peu il avait, par la force quelquefois, souvent par une mansuétude opportune, vaincu les résistances rencontrées au début de son règne. Il avait centralisé l'action gouvernementale et sans se départir jamais de ses manières simples et patriarcales, il signifiait ses décisions par un mot, par un geste, avec la certitude tranquille que sa volonté ne pourrait être contrariée.

On le disait retors; il était simplement prudent et fin. Je n'eus qu'à me louer de lui car il s'était rendu compte que le gouvernement français ne se prêterait en aucun cas à une combinaison qui tendrait à diminuer son autorité et à porter atteinte à l'intégrité de son empire. Il m'écoutait attentivement lorsque je lui prouvais, par combien d'exemples! que la France au cours de son Histoire, n'avait jamais manqué à sa parole.

Il souffrait de l'isolement de l'Abyssinie et, dans la conversation, reparaissait le regret de n'avoir pas *son* chemin de fer : « J'irai d'abord aux Lieux Saints puis en France; mais aurai-je mon chemin de fer avant de mourir? »

Il s'étonnait de la complication et des lenteurs de nos formalités administratives et judiciaires. « Puisque le gouvernement français et moi nous sommes d'accord, qu'il donne des ordres; j'en donnerai aussi et tout se fera rapidement. » Il ajoutait : « Vous me parlez de la procédure. Qu'est-ce que cette procédure? »

Je lui répondis : « Avez-vous remarqué qu'on entre assez facilement dans une forêt de mimosas épineux, mais qu'on en sort avec peine. C'est cela la procédure. »

— Le Gouvernement n'est donc pas le maître chez vous?

— Il l'est, mais à la condition d'être approuvé par le Parlement.

— Et si le Parlement n'approuve pas?

— Il faut attendre, reprendre les questions, modifier, discuter à nouveau sans être sûr d'aboutir en cas d'opposition.

Ménélik fronça les sourcils et promenant son regard autour de lui : « Ici, cela ne réussirait pas », murmura-t-il.

Le Négus n'eut pas son chemin de fer avant de mourir. Notre bonne administration resta, pendant trois ans, scandalisée que le Gouvernement éthiopien se fût obstiné à ignorer les beautés de nos règlements en matière de Travaux Publics. Heureux encore que les Abyssins, après la mort de Ménélik aient déclaré *intangible* le contrat revêtu de son sceau. Sans quoi...

Une fois par semaine le Négus rendait la justice, ici ou là, au hasard de ses promenades, sous un arbre, sur une place, dans un champ; il donnait lui-même l'exemple de la soumission à la loi.

Dans l'un de ses domaines personnels, l'impôt était injustement perçu. La population envoya des délégués qui attendirent l'empereur à la sortie du Guébbi (palais).

— Ba Ménélik (au nom de Ménélik).

Le Négus mit pied à terre :

— Que voulez-vous?

— Être jugés.

— Par qui?

— Par l'officier qui vous accompagne.

— Contre qui portez-vous plainte?

— Contre notre seigneur Ménélik.

— Parlez, — dit le juge improvisé qui, après avoir entendu les plaignants, leur donna raison.

La sentence fut immédiatement exécutée.

Une autre fois l'escorte du Négus se disposait, le devançant, à traverser un champ non dépouillé de sa récolte. Un homme se dressa : Ba Ménélik. L'empereur, tel le Petit Caporal, fit aussitôt demi-tour.

L'Afanegus (bouche du roi) était un simple négociant, avant de devenir par faveur impériale le grand juge du royaume : « Je l'ai nommé, disait Ménélik, parce que dans une affaire que j'ai traitée avec lui, il a été plus habile que moi ». C'était là, en effet, un bon certificat.

J'ai siégé avec cet homme malin : je sortais du Palais. Dans une cour extérieure, l'Afanegus avec ses deux assesseurs tenait sur un perron son audience quotidienne. Il se lève et me salue; je descends de cheval et vais à lui. Il me fait place à ses côtés et les procès commencent. Devant nous, autour de nous, la foule. Chaque plaideur expose son cas. Suivant un rite qu'anime plus ou moins la fougue des comparants, les phrases se déroulent, volubiles, ponctuées de gestes qui font voltiger la chamma (toge) et paraissent jeter les mots comme des pierres ou des javelots.

Il s'agissait d'une femme mariée qui avait reçu en dépôt une somme d'argent. Son mari l'ayant abandonnée, le dépôt fut réclamé. La femme nia avoir reçu quoi que ce fût et, suivant la règle obligatoire dans tout procès abyssin, présenta un garant. Or le garant de sa parole était un voisin qui, au su de tous, était fort avant dans ses bonnes grâces.

Peu à près le dit voisin épousa la dame et, invoquant la coutume, prétendit qu'*ayant changé d'état* sa garantie ne subsistait plus.

— Quel est votre avis? — me demanda l'afanegus.

— Il me semble qu'il est au contraire deux fois garant.

Mon opinion heurtait la coutume, mais s'accordait avec les particularités extra-conjugales de l'affaire. C'était, paraît-il, très drôle. Tout le monde se mit à rire, les juges et la foule, mais pas le plaideur.

Le Négus me fit dire le soir que le récit de l'audience l'avait fort diverti et que j'avais bien jugé.

Ménélik, chrétien, du rite Cophte, était très pieux. Deux Français, frères des écoles chrétiennes, sans emploi à Addis-Abeba, sollicitèrent l'autorisation d'ouvrir une école : « J'y consens, dit le Négus, mais à la double condition qu'ils ne porteront pas le costume ecclésiastique et ne feront aucune propagande religieuse. La religion et l'enseignement sont deux choses différentes. Il ne faut pas les mélanger. Si l'on parle de la religion qui est au-dessus de tout, on risque d'en mal parler. »

Il avait accoutumé de dire : « Nous sommes chrétiens, aussi bons chrétiens que les catholiques et les protestants. J'admets en Abyssinie les ordres religieux, mais je ne tolère pas le prosélytisme. »

Et il me conta que la veille, un prêtre catholique arménien lui avait demandé de catéchiser les Abyssins.

— Dans ton pays, — questionna le Négus, — tout le monde pense-t-il comme toi?

— Hélas non!

— Eh bien! retourne chez toi et quand tu auras converti tous tes compatriotes tu pourras revenir ici.

— N'ai-je pas bien répondu? — me demanda-t-il.

Il me recevait généralement sous la vérandah de sa tente largement ouverte, dressée sur la terrasse élevée du Guébbi, d'où l'on dominait la ville ou plutôt le campement urbain qui éparpillait, sur les collines verdoyantes et dans la plaine, ses huttes, et ses tentes blanches.

Assis à l'orientale sur un divan, le serre-tête blanc débordant en dessous du légendaire feutre noir, Ménélik, une forte jumelle à la main, suivait le mouvement de la vaste agglomération où son œil exercé distinguait, à des signes peu apparents pour un autre que lui, les camps des personnages officiels convoqués ou venus pour l'entretenir des affaires de leurs provinces, ou à l'occasion de fêtes rituelles, nombreuses dans le calendrier abyssin.

A quelque cent pas, dans une grande cage, deux lions dont les bâillements rauques coupaient de temps à autre notre entretien.

Le Négus aimait entendre mes impressions sur les contrées où j'avais résidé : Japon, Chine, Indo-Chine, Siam, Hindous-

tan. Il s'attachait aux mœurs, aux coutumes, mais plus spécialement aux questions de trafic international, dont il parlait avec une compétence presque professionnelle qu'expliquaient ses relations directes avec le monde commercial d'Europe et d'Asie.

Lutter de ruse avec les marchands, Levantins pour la plupart et, si possible « les avoir » était pour lui une sorte de match où il se plaisait. Il faut, dit le proverbe, deux chrétiens pour tenir tête à un juif, deux juifs contre un arménien; il aurait fallu deux arméniens et deux juifs pour avoir raison de Ménélik.

Un riche lapidaire syrien était venu lui proposer des pierres, très cher naturellement.

— Que penses-tu de celles-ci? — demanda le Négus montrant des pierreries tirées de sa cassette, d'une valeur très inférieure à celles qui lui étaient présentées.

Le marchand s'extasia, pensant flatter le Négus :

— Elles valent plus que les miennes.

— Alors tu crois qu'achetées au prix que tu indiques pour tes pierres, ce serait une bonne affaire?

— Excellente.

— Eh bien prends-les.

— Et s'il avait refusé? — demandais-je.

— Il serait allé en prison car il aurait ainsi prouvé son intention de me tromper.

Je laisserais subsister une lacune dans ce retour vers le passé si je ne mentionnais l'Impératrice Taïtou (lumière du jour) qui fut aux côtés du Négus une figure peu banale.

Très autoritaire et irritable, d'intelligence vive et de tempérament ardent elle s'était acquise, sinon la sympathie, du moins la considération admirative des Éthiopiens qui se souvenaient qu'à Adoua elle avait, par ses exhortations courageuses et en s'exposant au danger, soutenu le moral un instant fléchissant de l'armée abyssine.

On la disait, depuis l'affaire d'Ucciali, très xénophobe. Lors de l'audience qu'elle m'accorda j'ai pu constater qu'on n'avait pas exagéré.

C'était une personne d'un fort embonpoint; elle me reçut dans ses appartements particuliers, entourée de ses femmes,

disparaissant presque dans un amas de voiles blancs et de coussins multicolores. On avait autrefois vanté sa beauté qui rappelait par son teint mat et ses traits réguliers le type arabe; il lui en restait des yeux magnifiques dont le kohl, savamment distribué, avivait l'éclat et l'expression juvénile. Elle me tendit la main, une main toute petite, me désignant un siège.

Le temps de m'asseoir et, pour l'interprète abyssin, de traduire assez péniblement ses premières phrases, et je savais qu'elle détestait les étrangers, tous, sans exception, parce qu'ils n'avaient qu'un but : s'emparer de l'Éthiopie. Du chemin de fer même elle se défiait : « Par le trou que fait l'homme, l'hyène peut passer ».

Je parus goûter la saveur de ce proverbe abyssin et, pendant un bon quart d'heure, avec une verve dont une voix bien timbrée atténuait la rudesse, elle me fit le procès des Européens, des diplomates surtout qui par des paroles doucereuses, des protestations amicales, des façons aimables s'insinuent dans la place tout simplement pour en chasser les Abyssins.

Mon sourire du début s'était élargi en hilarité et je me défendis de mon mieux. A la vérité cette diatribe m'amusait follement.

— Cependant, — ai-je risqué, — Sa Majesté Ménélik...

— L'Empereur, — s'écria-t-elle, — il est trop bon, il croit tout ce qu'on lui dit. Aussi (avec un haussement d'épaule) est-il toujours trompé. Je sais qu'il vous écoute; il m'a dit du bien de vous. Eh bien, je ne suis pas sûre...

Je me hâtai de lui offrir une magnifique aiguière d'argent, présent du Gouvernement de la République.

Elle poussa une exclamation :

— On dirait (et son regard, tel un pistolet, se braqua sur moi) un bec d'oiseau de proie.

J'eus l'air de n'avoir pas entendu.

— Le chemin de fer que Votre Majesté calomnie la conduira en Palestine, aux Lieux Saints.

— C'est bien ce que je désire, — répondit-elle subitement radoucie.

Je lui parlai voyages et, répondant à ses questions, je lui donnai mes impressions sur l'Abyssinie, etc.

En prenant congé je lui dis que ses propos m'avaient beau-

coup intéressé et je lui demandai l'autorisation de les transmettre à Paris.

— Vous oserez faire cela?

— Mais oui. Pourquoi pas?

— Ce que je vous ai dit, le Gouvernement français le saura? — Et ses yeux étincelaient de joie.

— Mon rapport sera lu au ministère des Affaires étrangères par M. Pichon, par M. Clemenceau.

Le jour même je rédigeais, de cet entretien, un compte rendu officiel qu'après traduction, je fis porter au Palais. L'Impératrice me manda qu'elle était enchantée. « Sa Majesté me dit l'interprète, est allée communiquer votre lettre au Négus qui en rit encore. Elle a dit : « Le Ministre de France à une qualité bien rare chez un diplomate : il est franc. »

Je revis plusieurs fois l'impératrice Taïtou; elle se montra très affable et me chargea souvent de commissions, de commandes pour Paris, me posant des questions multiples sur la capitale, ses attractions, ses théâtres et prenant grand plaisir à feuilleter les publications illustrées que je ne manquais pas de lui envoyer à l'arrivée du courrier. « Quand vous nous connaîtrez mieux, me suis-je permis de lui dire, vous nous détesterez moins. » Elle me répondit par un sourire, j'en ai conclu qu'elle était désarmée.

Une dernière anecdote emprunte un intérêt aux circonstances actuelles; on y trouvera comme une présentation, par le vieux monarque aux Français, de celui dont rien à cette époque ne pouvait faire prévoir l'avènement au trône. Je voyais souvent auprès de Ménélik, qui le traitait avec affection, son neveu le prince Taffari (2e fils du ras Makonnen), âgé à ce moment d'une douzaine d'années. Un jour que je passais à cheval devant l'école réservée aux jeunes Abyssins de distinction, la bande des écoliers sortit aussitôt et se mit en rang, faisant avec ensemble le salut militaire. Je rapportai l'incident au Négus qui dit en riant : « Ce doit être Taffari qui a fait cela, car il aime bien les Français ». Et il s'informa. Il était tombé juste.

***

Vingt ans ont passé. Ménélik s'est éteint après une lente agonie.

L'impératrice Taïtou, à qui la maladie du Négus laissait le champ libre, intrigua plus qu'elle ne gouverna. Son caractère impulsif et intransigeant la rendait impropre à l'exercice d'une autorité d'ailleurs contestée. Elle disparut, elle aussi, ensevelissant dans un couvent, où sa retraite ne fut pas volontaire, ses colères puériles et ses ambitions déçues.

Le jeune prince Lidj-Yasou, héritier présomptif, neveu par sa mère de Ménélik, ne put retenir dans ses mains débiles le pouvoir que lui disputaient les « lieutenants d'Alexandre ».

Au milieu des dissensions intestines se dessina la personnalité du prince Taffari, l'actuel régent d'Éthiopie.

L'Abyssinie s'est développée. Le chemin de fer a accompli son œuvre de pénétration pacifique. C'est à lui que l'Abyssinie doit de n'être plus la région qu'une barrière de déserts et d'escarpements volcaniques séparait du monde.

Par lui également Djibouti n'est plus une bourgade de pêcheurs fréquentée par de vagues mercantis. C'est un port de transit très important où affluent, venant des contrées qu'habitent « les hommes au teint brûlé », les produits qui ont abandonné, pour venir à ce comptoir de premier ordre, les voies caravanières italiennes de Massaouah et d'Assab et les routes anglaises de Zeilah et de Berbera.

Le commerce général de Djibouti, qui était en 1900 de 5 millions 1/2, atteint aujourd'hui près de 400 millions de francs et, suivant les dernières statistiques, arrive immédiatement après Madagascar.

La prospérité de notre colonie est, on le voit, conditionnée par la ligne ferrée sans laquelle le port de Djibouti ne serait qu'une escale, pourvue, il est vrai, de certains avantages appréciables mais seulement un port de relâche d'une valeur relative et sans vie propre, pour nos vaisseaux, sur la route d'Extrême-Orient.

D'autre part, un coup d'œil sur la côte montre que l'Éthiopie est à l'état d'enclave entre les possessions anglaises, françaises et italiennes.

Au nord, l'Érythrée; au nord et à l'ouest le Soudan égyptien; au sud, l'Afrique orientale anglaise et la Somalie italienne; à l'est, en bordure de la mer Rouge, la Somalie anglaise et la Somalie française.

Le cercle serait complet et prendrait le caractère d'un investissement, doublant en quelque sorte, pour l'Éthiopie, ses murailles naturelles, si le port de Djibouti ne lui offrait le débouché maritime qui sauvegarde son indépendance économique.

Nous avons vu l'année dernière à Paris le prince régent Taffari. On l'a jugé intelligent. Il a été à bonne école. S'il possède vraiment un peu des qualités de finesse et d'énergie de son père le ras Makonnen et de son oncle Ménélik, l'Éthiopie aura le souverain digne de son passé, souverain que réclament la gestion de ses affaires et la direction très délicate de sa politique extérieure. L'incident qui sert de point de départ à la présente note indique qu'elle en a grand besoin.

Lors de sa venue en Europe, le prince Taffari a agi avec circonspection. Il a séjourné en France et s'est rendu successivement en Angleterre et en Italie. On ignore ce qu'on lui a dit à Londres et à Rome, mais, en revanche, on sait parfaitement ce qu'on ne lui a pas dit; il n'a en effet connu que tout dernièrement, comme nous, l'arrangement anglo-italien déjà en préparation au moment de sa visite.

A Paris, il aurait, dit-on, demandé qu'à Djibouti lui fût concédé un terrain où, pour le compte du Gouvernement éthiopien, s'effectueraient, à l'entrée et à la sortie, toutes les opérations de transbordement.

Dans quels termes cette demande a-t-elle été présentée?

Le mystère qui avant 1907, — et bien que nous eussions à Addis-Abeba une représentation diplomatique, — enveloppait les affaires éthiopiennes, paraît s'être reformé. On en est donc réduit aux suppositions.

Le Gouvernement éthiopien désire-t-il vraiment, ainsi qu'on l'a prétendu, l'attribution en toute propriété d'une partie de notre port de Djibouti? — ce qui est inadmissible — ou simplement une concession sous forme conditionnelle lui accordant, pour son commerce, toutes les facilités compatibles avec l'exercice de nos droits souverains?

La première proposition irait à l'encontre du principe d'association qui est à la base de nos arrangements avec l'Éthiopie, en ce qui touche l'exploitation de la voie ferrée. Ce serait tout simplement la rupture des contrats existants. Or la France est trop soucieuse de tenir ses engagements pour laisser se produire une fissure dans un acte qu'elle couvre de sa garantie.

La deuxième combinaison mérite au contraire d'être considérée avec toute la sympathie que nous inspire un pays auquel nous lie une vieille amitié. On concevrait en effet sans peine l'existence, à Djibouti, d'un entrepôt des denrées importées ou exportées pour le compte du Gouvernement éthiopien, mais sous le contrôle effectif et direct de notre administration coloniale.

On concilierait ainsi, sans aliéner la moindre parcelle de notre autorité territoriale, les convenances du Gouvernement éthiopien et les obligations que nous impose la préservation des intérêts de notre commerce national.

Par un effort continu de collaboration franco-éthiopienne, se trouveront consolidés les résultats obtenus jusqu'à ce jour, profitables non pas seulement aux intérêts français, mais au trafic international et au rayonnement économique de l'Abyssinie qui a désormais pris rang parmi les nations capables de se gouverner elles-mêmes.

A. KLOBUKOWSKI

« HAMLET » EN YIDDISH

Le petit poète Melchissédec Pinchas, assis dans un café de l'East-Side, à New-York, paraissait haut de six pieds. Un billet de cinq livres, envoyé par Sir Asher Aaronsberg en remerciements d'une dédicace par le poète, de son livre, *Chants de Sion*, l'avait aidé à transporter son génie jusqu'à la grande agglomération juive nouvelle de l'autre côté de l'Atlantique.

Il n'était arrivé à New-York qu'en ce même mois de mars, et déjà une foule d'adorateurs se suspendait à ses lèvres (tout en payant pour ce qui y entrait). De nouveau, se vérifiait l'axiome que nul n'est prophète en son pays, car la pièce, vainement offerte à tous les théâtres yiddish d'Europe, venait d'être acceptée par le principal de ces établissements, à New-York. Du moins, chacun d'eux revendiquait ce qualificatif suprême, mais le petit poète sentait que la production de son œuvre au théâtre Goldwater réglait définitivement la question de préséance.

— C'est la plus grande pièce de la génération, — disait-il aux jeunes socialistes et libres penseurs qui l'entouraient, ce vendredi soir, en dégustant leur tasse de chocolat... — Elle sera traduite dans toutes les langues.

Satisfait d'abord des succès du Ghetto, il passait d'un bond bien caractéristique à l'anticipation de triomphes cosmopolites.

— Voyez, — ajoutait-il, — mes initiales : « M. P. », c'est-à-dire « Maître des Pièces ».

— Ou « Médiocre Poète », — murmura, de la table voisine,

Ostrowsky, le leader socialiste qui se voyait presque déserté pour la nouvelle idole. — Qui est ce cabotin vantard et mal peigné?

— Il se qualifie lui-même de « doux chanteur en Israël, » — répliqua d'un ton méprisant le dernier parasite d'Ostrowsky.

— Voyons, Pinchas, — dit Abraham Arnfeld, un autre demi-dieu éclipsé, politicien qui se figurait entraîner les élections par son prestige dans Brooklyn, — vous disiez l'autre jour que vos initiales signifiaient « Messianique Poète »...

— Eh bien! n'est-ce pas exact? — demanda le poète dont le visage dantesque, mais terne, se colora vivement. — Vous vous targuez d'être un leader, et vous ne savez pas votre A B C!

On rit, et Abraham Arnfeld se renfrogna.

— Elles ne peuvent signifier tout à la fois, — dit-il.

— En effet. Elles ne peuvent signifier « Apache Américain », — admit Pinchas, et la table rit de nouveau bruyamment.

— Mais, — poursuivit le poète satisfait, — de même que nos fous dévots voient des significations innombrables dans chaque lettre de la Torah, de même il en est plusieurs dans chaque lettre de mon nom. D'ailleurs, je suis auteur dramatique en même temps que poète. Shakespeare ne l'était-il pas également?

— Vous n'allez pas vous comparer à un cabotin de province comme Shakespeare? — dit Abraham Arnfeld d'un ton ironique.

— Je laisse à d'autres le soin de découvrir ma supériorité sur Shakespeare, — dit le poète d'un air sérieux et avec une modestie inattendue. — Je l'ai découverte moi-même en écrivant cette pièce, mais je ne puis m'attendre à voir le monde la reconnaître avant la représentation.

— Et comment l'avez-vous découverte? — demanda Witberg, le jeune violoniste, qui ne savait jamais, au juste, s'il voulait blaguer le poète ou se prosterner à ses pieds.

— C'est venu tout naturellement (commandez-moi une seconde tasse de chocolat, Witberg!) Voilà : Iselmann, pendant une tournée en Galicie avec sa troupe yiddish, eut l'idée de faire connaître *Hamlet* aux masses juives, et m'en commanda une traduction dans cette langue (un poète peut bien en tra-

duire un autre). (Passez-moi ces gâteaux d'amandes, Witberg!) Bon. Je me mets au travail; et c'est là que la découverte devient inévitable. La pièce, que je n'avais pas lue depuis ma jeunesse, et seulement dans une version bien médiocre en hébreu, m'apparut, par endroits, incroyablement puérile. Tenez, par exemple, le spectre... (Ces gâteaux sont rassis comme un sermon! Commandez-moi une tarte à la crème)... Qu'est-ce que je disais?...

— Le spectre, — murmurèrent une douzaine de voix.

— Ah oui! eh bien! comment un spectre peut-il impressionner un public moderne, qui depuis longtemps ne croit plus aux spectres?

— C'est vrai.

Devant une table visiblement surexcitée, comme si le chocolat fût devenu du champagne, le mot « moderne » allait vibrer comme un éclat de trompette dans les âmes de ces réfugiés des vieux ghettos; l'incroyance, ne fût-ce qu'en les spectres, c'était de l'oxygène pour ces prisonniers d'une tradition de trois mille ans.

Le poète sentit que le moment était propice. Il posa, avec un grand sérieux, son ongle en deuil sur le côté droit de son nez.

— J'ai donc traduit Shakespeare, oui; mais en termes modernes. Le spectre disparaît, la tragédie d'*Hamlet* reste celle de l'incapacité du penseur pour l'activité inférieure qui est l'action.

Les hommes d'action tendirent l'oreille.

— L'activité supérieure, vous voulez dire, — corrigea Ostrowsky.

— La pensée, — dit Abraham Arnfeld, — n'a de valeur que si elle se traduit par l'action.

— Parfaitement. Il faut bien la mettre en œuvre, — dit le colonel Klopsky, possesseur de gros intérêts fermiers et miniers dans l'Ouest et dont la florissante personnalité semblait mal assortie avec ces parages qui lui avaient été, jadis, familiers.

— *Schtuss!* (sottise!) — dit le poète avec irrévérence. — Les actes ne sont que des soldats, la pensée c'est le général.

Wilberg objecta :

— Cela ne servirait pas à grand'chose. Pinchas, de *penser* à jouer du violon...

— Mon ami, — dit le poète, — en musique, le penseur, c'est celui qui compose vos solos. Sa pensée existe, que vous la jouiez ou non, et indépendamment de vos fausses notes. Mais vous autres interprètes, virtuoses où non, vous êtes tous les mêmes, je suis persuadé que l'acteur qui va jouer mon *Hamlet*, s'imagine qu'il personnifie la plus haute activité. Mais malheur à ces gens-là, s'ils changent une syllabe à mon texte!

— Ah! ah! *votre* Hamlet! — ricana Ostrowsky. — Depuis quand est-il à vous?

— Depuis que je l'ai recréé pour le public moderne, sans clinquant ni pierres fausses. Depuis que je l'ai conçu dans la flamme et porté dans la douleur; depuis que.... (Ah! cette crème est aigre, aussi!...) depuis que je l'ai transporté partout dans ma poche! comme un jeune kangouroo caché dans la poche de sa mère.

— Alors Ischmann ne l'a pas joué? — demanda le « Journaliste Païen » qui fréquentait le café pour en tirer de la copie et qui prononçait « Pinchas » « Pinnqueuss ».

— Non. Et j'ai changé son nom en *Esel*mann, l'âne-homme, car je lui avais à peine lu quarante lignes qu'il se mit à braire : « Où est le spectre? » — Le spectre? — dis-je, — je le renvoie sous terre. On ne peut plus le promener sur une scène moderne. Eselmann s'arrachait les cheveux : « Mais c'est pour le spectre que je vous ai demandé cette traduction! Notre public yiddish aime les spectres! »

— Ils aiment aussi votre manière de jouer, telle fut ma foudroyante réplique. Mais je ne suis pas là pour m'occuper des goûts de la foule! Oh l'âne-homme! Mais je lui ai dit son fait!

— Avec tout çà il n'a pas pris la pièce, — plaisanta Grunbitz qui, en Pologne, était *Badchan* (bouffon aux mariages) et à New-York, éditeur sioniste.

— Bah! ces « impresarii » sont tellement ignorants, si peu artistes! Un jour, du temps que j'étais obscur, on me força de mettre un ballet dans ma pièce et cela balaya mon génie hors des planches. Ah! les ânes! Mais je suis ravi qu'Eselmann

m'ait refusé mon *Hamlet*, car avant de le remettre à Goldwater, je l'ai rendu plus subtil encore. Pas de vulgarités, pas d'escrimes ni de poison à la fin, une simple tragédie mentale. Dans la vie, l'âme seule compte!... (Pouah! cette crème est aussi aigre que l'autre!) Ma pièce sera la tragédie intérieure du penseur.

— La tragédie intérieure du penseur, c'est l'indigestion, — fit en riant l'ex-Badchan. — Vous ferez bien d'user de prudence en matière de tarte à la crème!

Au milieu des rires, le Journaliste Païen s'écria :

— M'est avis que vous allez nous donner un *Hamlet* sans le prince de Danemark!

— Cela vaudrait mieux que le prince de Danemark sans Hamlet, — répondit le poète, qui engloutissait tout en parlant, d'énormes et assez laides bouchées de tarte à la crème; — et c'est ainsi qu'on le joue d'ordinaire. Dans ma version, le prince de Danemark disparaît en effet, car Hamlet... est un Hébreu et prince de Palestine.

— Vous en avez fait un Hébreu! — s'écria Mieses, jeune poète au visage boutonneux.

— Puisqu'il représente le penseur idéal, mieux vaut, — dit Pinchas, — qu'il appartienne à la nation des penseurs. En fait, cette pièce est virtuellement une autobiographie...

— Et vous l'appelez quand même *Hamlet?* — demanda le journaliste chrétien en tirant son calepin, car il commençait à entrevoir matière à un article pour son numéro du dimanche.

— Pourquoi non? Il est vrai que c'est virtuellement une œuvre nouvelle, mais Shakespeare n'a-t-il pas emprunté son sujet à un vieux drame appelé *Hamlet*? et il l'a traité à sa manière. Pourquoi, moi, ne traiterais-je pas Shakespeare à ma manière? « Le chat mange le rat, le chien mord le chat. » Il fit entendre son rire ironique. — Si je l'appelais d'un autre nom, quelque sot savant ferait remarquer que j'ai volé Shakespeare, tandis qu'ainsi l'ouvrage défie la comparaison.

— Mais vous avez découvert que Shakespeare ne peut pas soutenir la comparaison, — dit Abraham Arnfeld en clignant de l'œil du côté de la galerie.

— Il ne le peut que comme l'astrologue du moyen-âge se compare à l'astronome moderne, — expliqua le poète avec une sérénité modeste. — Le brouillamini des idées de Shakespeare qui, par parenthèse, est la cause de l'obscurité du caractère d'*Hamlet*, a cédé devant la claire vision du moderne. Comment Shakespeare aurait-il décrit avec réalité un penseur? Les Élizabéthains ne pensaient pas. Ils ressemblaient à nos rabbis.

Cette digression inattendue, tournant à la satire contemporaine, fit rire toute la salle.

Peu à peu d'autres molécules étaient venus s'agréger autour de ce nouveau centre magnétique. Des coins les plus éloignés, des yeux se braquaient et des oreilles se dressaient. Pinchas était, en vérité, une figure originale avec la redingote d'emprunt jetée sur sa maigre personne, ses cheveux flottants comme une cascade noire sous un chapeau à larges bords et son visage farouche, ardent de génie et de sûreté de soi.

— Et pourquoi vous attendriez-vous à trouver de la pensée chez un rabbi? — dit Grunbitz. — Vous ne demandez pas la vérité à un commerçant! D'ailleurs, il n'y a que les jeunes qui pensent.

— Bien dit, — approuva Pinchas. — Celui qui pense ne vieillit pas. Je mourrai jeune comme ceux qui sont aimés des dieux... Garçon, une tasse de chocolat pour monsieur Grunbitz.

— Merci. Je n'en prendrai pas.

— Vous ne pouvez refuser, vous désobligeriez Witberg, — dit simplement le poète.

Là-bas, dans la grande ville qui les entourait, des hommes allaient, venaient, sautaient dans les autos électriques, faisaient monter et descendre les ascenseurs, se bousculaient dans des couloirs, appelaient dans les téléphones, ouvraient des dépêches, dictaient aux dactylographes, remplissaient la vie de tumulte et d'agitation, du mouvement des marchés, du cliquetis de l'éternel dollar, pendant qu'ici, fumant et dégustant avec tranquillité, surexcités uniquement par le sentiment de la discussion et discutant à loisir comme les philosophes grecs sous les colonnades d'Athènes, les causeurs

du ghetto, ardents comme leurs ancêtres devant les grands folios du *Talmud*, s'offraient une oasis orientale au milieu du simoun tourbillonnant de l'Occident. Et le journaliste chrétien qui l'avait découverte sentait, comme bien des fois déjà auparavant, que là seulement, dans ce coin de la Cité « parvenue » et grise qu'est New-York, on pouvait retrouver l'antiquité, la paix, le romantisme : ici, c'était le quarties latin de la cité des Goths.

Encouragé par la bonne humeur du maître, le jeune Mieser exhiba timidement ses nouveaux vers. Pinchas lut le manuscrit à haute voix, à la grande confusion de l'adolescent rougissant.

— Mais c'est une œuvre de génie! — s'écria-t-il avec un étonnement sincère. — Si ce n'était un peu inégal, mélange de diamants et de strass — comme toute la littérature hébraïque, — je pourrais en être l'auteur!

Il indiqua avec un goût très sûr les meilleurs vers, sans s'apercevoir que tous ils reproduisaient inconsciemment les chefs-d'œuvre anglais que Mieses avait empruntés à la bibliothèque de l'*Alliance éducative.*

Les acolytes écoutaient respectueusement, et le jeune Mieses, à la face imberbe et semée de boutons, commença à prendre de l'importance à leurs yeux et à laisser paraître l'importance que lui-même s'était toujours attribuée.

— Peut-être, — dit-il, — écrirai-je un jour une pièce! Mon « M » signifie aussi « Maître »!

— Peut-être êtes-vous destiné à revêtir mon manteau, — dit gracieusement Pinchas.

Mieses regarda involontairement le vêtement mal seyant qui couvrait les épaules du poète.

Celui-ci se leva :

— Et maintenant, Mieses, avancez-moi le prix de mon omnibus. Il faut que j'aille m'entendre avec le directeur au sujet des répétitions. Il faut diriger soi-même les comédiens. Ce sont des têtes de courge, capables de tous les crimes et même d'altérer les plus beaux passages.

Radsikof sourit. Il était resté dans son coin, lui, le plus prolifique des auteurs du ghetto; il fumait un gros cigare odorant et soutenait dans sa main son grand front sillonné de rides.

— Goldwater jouera le rôle d'Hamlet, je suppose? — demanda-t-il.

— Nous n'avons pas encore discuté ce point, — dit Pinchas d'un air indifférent.

Radsikof sourit encore.

— Ah! il ne s'en tirera pas mal, tant que Mrs. Goldwater ne jouera pas Ophélie...

— Elle, jouer Ophélie! Elle n'oserait pas y songer. C'est une soubrette assez piquante, faite pour le vaudeville.

— Très bien. Je vous aurai averti.

— Vous croyez vraiment qu'il y a du danger? — dit Pinchas, pâle et tremblant.

— La scène yiddish est si morale! Mari et femme, et c'est navrant, y vivent et jouent ensemble, — répliqua brièvement le dramaturge.

— Je la noierais pour de bon, plutôt que de la laisser jouer Ophélie, — reprit le poète en fureur.

Radsikof haussa les épaules et tomba dans l'américanisme.

— *Well! it's up to you!* (C'est affaire à vous).

— La coquine!

Et Pinchas brandit le poing dans le vide.

— Je la materai, et si les choses arrivent au pire, eh bien! je saurai la... conquérir!

La confiance sublime du poète en ses charmes dépassait ce que ses admirateurs eux-mêmes pouvaient supporter; la juxtaposition mentale du poète râpé et de la sémillante actrice toute en falbalas et en dessous élégants, mit tout le café en joie; les rires éclatèrent, et Pinchas les accueillit comme un tribut d'admiration pour son ingénieuse manière de limer les dents de serpent d'une soubrette. Il rit d'un air bon enfant.

— Et quand la pièce sera-t-elle jouée? — demanda Radsikof.

— Après Pâques, — répondit Pinchas, en commençant de boutonner sa redingote pour se garantir du froid extérieur; (car, ne fût-ce que pour écarter cette Ophélie, il lui fallait aller au théâtre immédiatement.)

— Goldwater vous a signé un traité?

— Je ne suis pas un homme d'affaires, — répliqua fièrement

Pinchas. — Les traités sont bons pour les Philistins. Les honnêtes gens s'engagent sur parole.

— D'ailleurs, avec Goldwater, cela revient au même, — dit sèchement Radsikof. — Et il n'est pas pire que les autres : je ne connais pas de traité auquel un impresario n'ait su se soustraire; et je n'ai jamais connu d'auteur dramatique qu'un directeur n'ait pas roulé.

Il faut dire que Radsikof passait son temps à combiner des pièces et à combiner des traités. Chaque nouvelle expérience suscitait des clauses nouvelles. Il regarda Pinchas avec plus de commisération que de jalousie.

— J'irai à votre première, — dit-il.

— C'est un honneur que le public appréciera, — dit Pinchas. — A propos, je pense que si je possédais un de ces cigares aromatiques, je pourrais, moi aussi, brûler cet encens devant le Seigneur.

Rire général encore à ce blasphème, car le Sabbat, et sa défense du feu, avait commencé depuis longtemps.

— Mieux vaut prendre que penser, — dit en riant le dramaturge en poussant son porte-cigares devant Pinchas. — L'Action est plus grande que la Pensée.

— Non, non, — protesta Pinchas tout en cherchant à choisir le meilleur cigare. — Attendez que vous ayez vu ma pièce; vous viendrez tous, je vous enverrai des loges. Vous apprendrez alors que la Pensée est plus grande que l'Action. La Pensée est la plus grande chose qui soit.

II

Aspirant voluptueusement le cigare de Radsikof, Pinchas quitta le café bien chauffé et s'enfonça dans les rues primitives, déplaisantes, glacées par une chute de neige ancienne et non encore déblayée. Il ne prit pas l'omnibus à chevaux qui circule dans ces quartiers. Il réservait ses cinq *cents* pour un spiritueux digestif à boire avant de se coucher. Son voyage fut long, car il dut traverser une rue latérale qui, pareille à toutes les petites rues de la grande ville, n'offrait qu'un affreux amas de neige sale, une abomination de la désolation, inacces-

sible à tous, sauf aux piétons et à peine même à ceux-ci. Pinchas se félicitait d'avoir sa canne, mais un alpenstock n'eût pas été de trop. Enfin, la vue du théâtre brillamment illuminé et des affiches flamboyantes releva son moral. Le rideau était déjà levé et un public serré remplissait la salle jusqu'au plafond.

Repoussé par les contrôleurs, Pinchas demanda avec hauteur à voir Goldwater. Goldwater était en scène et ne pouvait le recevoir. Mais rien n'était capable de décourager le poète, dont la tête semblait se dilater jusqu'à toucher les galeries. Ce grand théâtre lui appartenait; à lui cette immense chambrée, qu'il saurait attendrir et enflammer.

— Je l'attendrai dans une loge, — dit-il.

— Il n'y a plus de place, — dit le placeur.

Pinchas releva la tête.

— Je suis l'auteur d'*Hamlet*, — dit-il.

Le placeur parut ébranlé. Toute sa vie, il avait entendu parler d'*Hamlet* : une grande pièce qui se jouait dans la grande rue qui s'appelle Broadway, et maintenant voilà l'auteur lui-même! Toute la snoberie instinctive du ghetto en fut excitée. Et pourtant cette figure contrastait péniblement avec son idée des types de la « haute »... Mais les auteurs dramatiques sont peut-être tous ainsi...

Pinchas fut introduit avec des saluts.

Un instant après, le théâtre était en révolution : on venait de prier un monsieur, assis dans un confortable fauteuil, de céder sa place à un personnage distingué et celui-ci refusait.

— J'ai payé mon dollar, — disait-il, — pourquoi m'en irais-je?

— Mais c'est pour l'auteur d'*Hamlet*.

— Mon argent vaut le sien.

— Mais il ne paie pas, lui.

— Et je donnerais ma place à un *schnorrer*!... Jamais.

— Pschtt! pschtt!

Des objurgations se faisaient entendre de tous les coins de la salle. Comme une eau qui aviverait le feu au lieu de l'éteindre, partaient des réclamations en yiddish et en « américain ». « On était en république, l'auteur d'*Hamlet* ne comptait pas plus qu'un autre. » Goldwater, de la scène, lança des regards

terribles à l'interrupteur. A la fin, on trouva un compromis en plaçant un siège au fond d'une baignoire. Les loges américaines sont aménagées pour la publicité et non pour l'occupation privée, mais les douze autres occupants formaient rempart entre lui et la salle. Il voyait, mais n'était pas vu. Mortifié et maussade, il écouta dédaigneusement la pièce.

C'était, en vérité, un singulier imbroglio que ce drame romantique par lequel le public avait remplacé le rituel pieux du Sabbat, dans une rapide assimilation à la vie américaine. Entièrement composée de rôles juifs, il empruntait cependant beaucoup aux héros du monde occidental et ne restait psychologiquement vrai que dans ses rôles secondaires, rendus avec un réalisme admirable par des acteurs doués. Et tout ce réalisme était traversé par des incidents de pure fantaisie : ainsi l'on voyait des kangouroos bondir dans un ballet offert à un tyran russe. Mais la comédie et la fantaisie se subordonnaient pourtant à l'horreur et à la tragédie. Ces réfugiés fuyant la brutalité russe et roumaine, ces héritiers des lamentations d'une synagogue persécutée, réclamaient avec une avidité morbide de la douleur et du sang. Les « fins heureuses » de Broadway eussent fait ici fiasco. On était comme en famille : d'une part un groupe immuable d'auditeurs, de l'autre, des rôles toujours jetés dans le même moule, et joués par les mêmes acteurs. Et c'était presqu'une représentation improvisée. Pinchas, à proximité de la scène, entendait chaque parole du souffleur placé au centre de la rampe. Le souffleur yiddish n'attendait pas que l'acteur restât court, il lisait le rôle avant lui : « Ainsi », marmottait-il, « vous êtes l'homme qui a tué ma mère? » et l'acteur aussitôt se composait l'attitude passionnée et la lenteur d'élocution qui convenaient à la matière fournie. Il n'y avait, fixées d'avance, ni traversées ni retraversées de la scène, pas d'indications minutieuses données par le directeur, tout était flamme et inspiration du moment. Mais pour les oreilles de Pinchas, cette audition en partie double, de la pièce (une première fois crue, et une deuxième fois accommodée), était exaspérante au suprême degré.

— Les fainéants! — murmura-t-il. — Ah! ils ne diront pas mes vers de cette façon-là!... Chaque syllabe sera gravée dans leurs cœurs, ou j'interdirai la représentation... Pourtant ici la

chose importe peu avec la prose de ces dramaturges imbéciles : c'est de l'encre qu'on vomit, ce n'est pas de la littérature... Autre chose encore dans ce dialogue, choquait son instinct littéraire : mêlées sans aucun à-propos avec les termes yiddish, apparaissaient çà et là des expressions américaines, les premières que les immigrants devaient forcément s'assimiler : « *All right*! — *Sure*! — *Say, how's theboss*? — *Good bye*! — *Not a cent*. — *Take the elevated*. — *Yup*. — *Nup*[1].

Une avalanche continuelle de ces bouts de phrases, stimulait et flattait le public. Il lui plaisait de se sentir en familiarité avec ce nouveau langage. Mais pour Pinchas l'idée de saupoudrer son pur yiddish avec des locutions pareilles, le révoltait d'avance. Le prince de Palestine parlant avec le nasillement américain! Comment admettrait-il un pareil outrage à son Hamlet hébreu?

Le rideau tombait à peine sur la fin du premier acte, qu'il s'élançait par la porte de fer menant de la loge à la scène; bousculant les machinistes furieux, et repoussé par les interprètes en transpiration, sur lesquels le rideau se levait et se relevait au milieu d'acclamations sans fin. Il se trouva bientôt dans le petit bureau-salon où Goldwater, très irrité, changeait de costume. Kloot, le régisseur et factotum, insolent jouvenceau au long nez était assis sur la table auprès du téléphone, une casquette à visière sur la tête, les jambes pendantes...

— Fils de sorcière, vous venez troubler toute ma salle! Qu'est-ce que vous réclamez? — cria Goldwater.

— Je viens vous parler de mes répétitions.

— Je vous ai dit que je vous ferais savoir quand elles commenceront.

— Mais vous avez oublié de prendre mon adresse.

— Comme si je ne savais pas où vous trouver!

Kloot eut un ricanement.

— Pinchas se fait payer à boire par tout le café, — insinua-t-il.

— Ils boivent à la santé d'*Hamlet*, — répondit fièrement celui-ci.

— Très bien. Kloot va prendre votre adresse. Bonsoir.

1. Parfaitement. — Bien sûr! — Dites donc comment va le patron? — Pas *cent*. — Prenez le chemin de fer aérien. — Oui. — Non.

— Mais pour quand est-ce? J'ai besoin de le savoir.

— Je ne peux fixer la date à un jour près. Cette pièce-ci fait encore pas mal d'argent.

— De l'argent! Bah! et le mérite?

— Vous autres confrères, vous êtes jaloux en diable.

— Moi, jaloux de vos kangouroos? Mais au Central Park il y a mieux! On y voit même des girafes et des tortues! Il y a là plus de talents que chez votre barbouilleur.

— A-t-on jamais vu paon plus vaniteux! — murmura Goldwater.

— Je vous écrirai au moment des répétitions, — dit Kloot en clignant de l'œil vers son patron.

— Mais il faut que je sache la date longtemps d'avance, — reprit Pinchas. — Je dois aller conférencier. Le grand continent m'appelle : Chicago, Cincinnati...

— Allez-y, allez-y! — dit Goldwater. — Nous répéterons sans vous.

— Sans moi! vous feriez un joli gâchis! Il faut que je vous apprenne à dire chaque vers...

— M'apprendre? à *moi?*

Goldwater n'en pouvait croire ses oreilles.

Pinchas fit un geste évasif.

— Enfin... la troupe. Il faut que je leur enseigne l'accent, le geste. Je suis metteur en scène autant que poète. — Il n'y aura pas de souffleur.

— Vraiment!

Goldwater leva très haut le sourcil qu'il était en train de crayonner.

— Et comment vous y prendrez-vous pour jouer sans souffleur?

— Simplement par un mois de répétitions.

La face de Goldwater devint d'un rouge si foncé que son fard parut supprimé.

Et Kloot interrompit avec malice :

— C'est très aimable à vous de bien vouloir nous consacrer un mois de votre précieux temps...

Mais Goldwater était trop en colère pour faire de l'ironie.

— Un mois! — proféra-t-il à la fin. — Je pourrais mettre debout six mélodrames en un mois!

— *Hamlet* n'est pas un mélodrame, — dit Pinchas, blessé.

— Justement. Pas la moitié de mise en scène, et c'est la mise en scène qui prend du temps et non le texte.

Le poète devint aussi pourpre que l'acteur.

— Vous voulez profaner une œuvre divine en la faisant bredouiller par votre bande de perroquets.

— Dites donc! descendez vous-même de votre perchoir, — fit Kloot. — Vous avez écrit la pièce, nous ferons le reste.

Kloot, quoique âgé de dix-neuf ans, et appointé à quelques dollars par semaine se trouvait toujours sur le pied de nonchalante égalité, non seulement avec la terre entière, mais même avec son patron. Cette fois, à sa grande surprise, il se heurtait à son supérieur.

— Silence, impudent gamin! Vous ne parlez pas à Radsikof. Je suis un poète et je réclame mes droits.

L'étonnement rendit Kloot muet. Goldwater aussi se sentit impressionné.

— Quels droits? — dit-il d'un ton plus doux. — Vous avez reçu vos vingt dollars, et c'est bien trop.

— Trop! Vingt dollars pour le chef-d'œuvre du XXe siècle!

— Au XXIe siècle, vous aurez vingt et un dollars, — fit Kloot, qui s'était ressaisi.

— Moquez-vous tant qu'il vous plaira, — répliqua superbement le poète. — Je vivrai encore au cinquante et unième siècle : les poètes ne meurent pas — mais, hélas, ils doivent vivre.... Vingt dollars, trop! en vérité! Ce n'est pas un dollar par siècle, pour la carrière que fera la pièce.

— Très bien, — dit Goldwater d'un air sombre. — Rendez-les : nous vous rendons la pièce.

Cette fois, ce fut le tour du poète de se sentir déconcerté.

— Non, non, Goldwater, je ne puis désappointer mon éditeur à qui j'ai promis les vingt dollars pour publier mes *Sélections d'après Nietzche* en hébreu.

— Reprenez votre manuscrit, vous dis-je; et rendez-moi les vingt dollars, — fit l'implacable Goldwater.

— L'échange serait un vol : je ne veux pas vous voler. Tenez-vous-en à notre transaction. Voyez, j'ai là des lettres de l'éditeur.

Et tirant de sa poche de derrière une masse bariolée de manuscrits et de lettres jaunies, il les posa près du téléphone, et fit mine de chercher dans le tas.

Goldwater fit de la main un geste négatif.

— Ne soyez pas stupide, Goldwater.

L'index persuasif du poète se posa contre son nez.

— Vous et moi, nous sommes les seuls à New-York, qui puissions relever la poésie dramatique, moi en écrivant, vous en jouant...

Goldwater secoua négativement la tête, quoique légèrement apaisé par cette flatterie.

Kloot répondit pour lui :

— Votre manuscrit vous sera retourné par le premier tombereau de balayage.

Pinchas ne regarda même pas le jeune homme.

— Voyons! Je consens à une quinzaine seulement de répétitions. Je crois en vous, Goldwater. J'ai toujours dit : « Le seul génie de la scène yiddish, c'est Goldwater... Klosterman? Bah! ce qu'il représente n'est pas mal. Mais comme il joue! La vieille poule de ma grand'mère aurait meilleure tenue en scène. Et Davidoff! Une voix de grenouille et la démarche d'une araignée! Et ces charlatans dont je n'ai jamais entendu parler avant mon arrivée à New-York! Mais vous, Goldwater, votre réputation est répandue par delà l'Atlantique, par delà les Karpathes. Je suis venu de Cracovie tout exprès pour collaborer avec vous.

— Alors pourquoi voulez-vous tout chambarder? — dit le comédien un peu adouci.

— Parce que j'ai à cœur de ne pas causer à l'Europe une déception sur vous. Mais parlons de la distribution.

— Nous avons bien le temps.

— C'est l'oiseau levé le premier qui attrape le ver...

— Mais tous nos vers sont attrapés — ricana Kloot. — Nos talents sont tous attachés à l'établissement.

— Je sais, je sais, — dit Pinchas en pâlissant.

Il voyait déjà Mrs. Goldwater gigotant effrontément en Ophélie.

— Nous ne donnons pas toutes nos vedettes dans la même pièce, — lui rappela le directeur.

— Non, naturellement. Non, — dit Pinchas avec une lueur d'espoir.

— Nous les employons alternativement. Nous divisons nos forces. Avec moi dans le rôle d'Hamlet, vous avez une distribution qui satisferait n'importe quel auteur.

— Ne le sais-je pas? — cria Pinchas. — Fussiez-vous seul à dire les vers, laissant le souffleur marmotter les autres, que la salle serait déjà frappée d'admiration, comme Moïse devant le buisson fleuri.

— La chose étant ainsi, vous ne pouvez pas espérer avoir ma femme dans la même distribution...

— Non, non, vraiment, — dit Pinchas avec empressement. — Deux génies aussi tragiques mis côte à côte, cela amènerait un choc, une confusion, comme si le soleil et la lune brillaient ensemble...

Goldwater eut une petite toux.

— Mais au fait, Ophélie est un petit rôle, — murmura-t-il.

— Oui, — acquiesça Pinchas. — Les dons dramatiques de votre femme ne pourraient se développer dans mon drame que si, à l'instar d'une actrice également célèbre, elle interprétait le rôle d'Hamlet.

— A Dieu ne plaise, — reprit Goldwater, — que ma femme s'abaisse ainsi! Une épouse juive qui se respecte, paraître sur les planches en culotte!

— C'est ce qui rend la chose impossible, — affirma Pinchas. — Et il n'y a pas d'autre rôle digne d'elle.

— Peut-être consentirait-elle à se sacrifier, — fit l'impresario d'un air rêveur.

— Et qui suis-je pour lui demander ce sacrifice? — dit Pinchas avec modestie.

— Fanny ne voudra pas sacrifier Ophélie, — fit observer brièvement Kloot à son chef.

— Vous entendez? — dit Goldwater prompt comme l'éclair. — Ma femme ne voudra pas sacrifier Ophélie en la confiant à une actrice secondaire. Elle ne pense qu'à la pièce. C'est très beau de sa part.

— Mais elle a tant joué! — plaida le poète en désespoir de cause, — elle a besoin de repos!

— Ma femme ne se ménage jamais.

Pinchas perdit patience.

— Mais elle pourrait ménager Ophélie, — grommela-t-il.

— Que voulez-vous dire? — dit rudement Goldwater. — Ma femme vous fera bien de l'honneur en acceptant le rôle d'Ophélie. D'ailleurs, c'est couru.

Et il brandit sa brosse à maquiller.

— Non, ce n'est pas couru! — reprit Pinchas désespéré. — Votre femme est une actrice comique.

— Vous venez de dire qu'elle est tragique.

» Cela soulève le cœur de la voir jouer la tragédie! — poursuivit le poète, brûlant ses vaisseaux. — Elle gigote, elle bondit! Plutôt donner Ophélie à l'un de vos kangouroos!

— Misérable singe!

Et Goldwater lui lança presque la brosse à la face.

— Vous osez comparer ma femme à un kangouroo! Prenez votre sale manuscrit, et allez vous faire pendre ailleurs!

— Pourtant Fanny serait *amusante* en Ophélie! — insinua Kloot dans un esprit de conciliation.

— Et c'est pour rendre votre femme ridicule, — poursuivit Pinchas avec vivacité, — que vous priverez le monde de votre Hamlet!

— Je peux trouver des douzaines d'Hamlet, n'importe quel écrivassier peut traduire Shakespeare.

— Peut-être. Mais qui peut surpasser Shakespeare? Le rendre intelligible à l'âme moderne...

— Monsieur Goldwater! — cria l'avertisseur, avec un à propos de réplique.

Le directeur, courroucé, s'élança dehors, pas fâché de s'échapper, avec sa dignité, et un chef-d'œuvre à bon marché.

Kloot resta là, les jambes pendantes, dominant la situation. Avec une curiosité négligente et toute la simplicité des gens mal élevés, il rassembla les papiers du poète et se mit à les parcourir.

Comme il y avait dans le tas des fragments de poésies, Pinchas le laissa lire sans s'offenser.

— Vous lui parlerez, Kloot, — plaida-t-il, — vous sauverez Ophélie.

Le grand nez du jouvenceau quitta son impertinente inquisition et se releva.

— Comptez sur moi. Quand je devrais la jouer moi-même.

— Ce serait encore pire, — dit Pinchas avec un grand sérieux.

— Qu'en savez-vous? Vous ne m'avez jamais vu jouer!

Le poète posa d'un air persuasif son doigt contre son nez.

— Vous n'allez pas m'abîmer ma pièce? Vous me trouverez une Ophélie virginale? Vous et moi, nous sommes les seuls à New-York qui puissions comprendre comment distribuer les rôles d'une pièce!...

— Fiez-vous à moi, — dit Kloot. — J'ai une femme aussi.

— Quoi! — s'écria Pinchas.

— N'ayez pas peur, je la stylerai. Elle a juste l'âge du rôle. Mrs Goldwater pourrait être sa mère.

— Mais fera-t-elle pleurer le public?

— Je vous crois! Un véritable oignon d'Ophélie!

— Mais il faut que je la voie, que je l'entende répéter! Alors, je déciderai.

— Naturellement.

— Et vous viendrez me chercher au café, quand les répétitions commenceront?

— Cela va sans dire.

Le poète prit un air malin :

— Mais ne dites pas... sans aller...

— Comment pourrions-nous répéter sans vous? Inutile de tourmenter le patron. Nous vous appellerons, fut-ce au milieu de la nuit.

Le poète sauta sur la main de Kloot et la baisa.

— Protecteur des poètes! — s'écria-t-il avec extase.

— Vous les empêcherez de mutiler ma pièce, vous ne laisserez pas toucher à un cheveu de mon poème?

— Pas un cheveu ne sera coupé, — dit solennellement Kloot.

Pinchas lui baisa de nouveau la main.

— Ah!... vous et moi nous sommes les seuls à New-York, qui sachions comment traiter la poésie.

— *Sure* ! Bonsoir.

Et Kloot retira sa main.

Pinchas s'attarda, rassemblant ses papiers.

— Et vous veillerez à ce qu'on n'y fourre pas de l'amé-

ricain? A Sion, on ne dit pas « *Sure* » ou *Lend me a nickel* ».

— Je m'en doute, dit Kloot! Adieu.

— Mais tout de même vous pouvez me prêter un nickel pour mon omnibus!

Kloot estima payer bon marché son départ en lui tendant cinq cents.

Le poète sortit. Un instant après, la porte se rouvrait et une tête réapparaissait, dont le nez s'ornait d'un index implorant.

— Vous me promettez tout cela?

— Est-ce que je n'ai pas promis?

— Mais jurez-le.

— Partirez-vous, si je jure?

— Yup, — dit Pinchas, sortant, lui aussi, son américain.

— Et vous ne reviendrez pas avant la fin des répétitions.?

— *Nup.*

— Alors je jure sur la vie de mon père et de ma mère.

Pinchas s'en fut plein d'allégresse, sans se douter que Kloot était orphelin.

III

La veille même de Pâques, Pinchas, encore couché à midi, une cigarette à la bouche, lisait à la chandelle son journal du matin, car il occupait une de ces innombrables chambres obscures qui pourraient faire de New-York le paradis des photographes. La lumière jaunâtre, éclairait sa figure de prophète, non rasée, agitée de reniflements et de grimaces, tandis qu'il parcourait d'un œil critique le paragraphe dont les caractères hébraïques servent de canal au dialecte, mélange de yiddish et d'américain, dans lequel, *congressman*, *sweater* et autres semblables expressions de la dernière modernité, prennent l'apparence tout orientale du vocabulaire de l'Ancien Testament.

Tout à coup, une exclamation, sorte de hoquet étrange, jaillit à travers la fumée de la cigarette. Il relut l'annonce : « Pour les fêtes de Pâques : au programme du spectacle au Goldwater théâtre, l'*Hamlet yiddish*, dont l'auteur Melchissédec Pinchas est célèbre dans le monde entier; et pour la

musique, Ignace Levitsky, le compositeur de réputation mondiale. »

— De réputation mondiale, vraiment! — cria Pinchas aux murs de sa mansarde. — Qui a jamais entendu parler d'Ignace Levitsky? Et qui est-ce qui a besoin de sa musique? La tragédie d'un penseur peut se passer du miaulement des violons. Goldwater s'imagine-t-il que j'ai écrit un mélodrame? Tout au plus permettrai-je une ouverture, et quelques battements de cymbales quand je viendrai saluer...

Il sauta hors du lit, plus rempli d'une indignation joyeuse contre l'imminence de la pièce que d'irritation contre l'intrusion de Levitsky. Les chiens! les menteurs! La première était déjà toute proche, et il n'avait pas reçu le moindre appel, le moindre signe de vie! Fidèle à sa promesse, il n'avait pas paru au théâtre. Mais Goldwater! Mais Kloot! Ah! le parieur impie avec la vie de ses parents! Avec de pareilles goules autour de l'Hamlet hébreu, qui garantirait ce chef-d'œuvre contre la mutilation? Vers après vers, supprimés sans doute! Une scène entière peut-être. Pour donner plus de temps à cette misérable musique!

Il s'habilla en coup de vent, et prenant sa canne, se précipita vers le théâtre, haletant et à jeun. L'orchestre vibrait à travers les couloirs et détruisit presque son plaisir de voir les affiches d'*Hamlet* en yiddish. Il ne consacra qu'un instant à considérer les grandes lettres capitales de son nom, Un élan vers une porte ballante et il se trouva en face d'une scène éclairée, remplie de monde tout au bout d'un hall sombre. Goldwater, en pleine lumière oxhydrique occupait le milieu des planches. *Hamlet* foulait les remparts de la Tour de David et contemplait les minarets et les coupoles de Jérusalem. Avec un cri rauque, moitié de colère, moitié de ravissement, Pinchas s'élança vers l'orchestre qui râclait et tapait. Un innocent balayeur, placé sur son chemin, fut lui-même balayé par lui et envoyé de côté .Son balai en tombant fit trébucher le coureur qui tomba aussi avec un vacarme auquel collabora le claquement de la canne de Pinchas, et des nuages de poussière s'élevèrent à la place où l'on avait pu contempler un poète.

Goldwater s'arrêta court.

— Vous ne pouvez donc pas balayer sans tapage? — hurla-t-il par-dessus la musique.

Levitsky frappa de son bâton, et l'orchestre aussi s'arrêta.

— C'est moi, l'auteur, — dit Pinchas, en luttant à travers le nuage, comme une divinité païenne.

Le visage d'Hamlet devint sombre comme son vêtement.

— Et qu'est-ce que vous voulez?

— Ce que je veux? — répéta Pinchas avec un étonnement indicible.

Kloot, avec sa casquette à visière, surgit de la coulisse, mâchonnant un sandwich.

— *Sure*! c'est Shakespeare! — dit-il. — Je viens de faire le tour du café pour vous trouver. J'y ai même pris ce sandwich...

— Mais c'est... ce n'est pas la première répétition, — balbutia Pinchas, un peu apaisé.

— C'est la première, en costumes, — reprit Kloot d'un ton rassurant. — Nous ne dérangeons jamais les auteurs pour le déblaiement. Ils viennent faire leur tour après, et fignoler la besogne. Venez-vous sur la scène?

Incapable de réprimer une grimace de joie, Pinchas s'élança et trébucha à travers le parterre obscur, écorchant ses tibias presque à chaque pas. Arrivé devant l'orchestre, il se trouva en face d'un vide béant. Il s'orienta vers la gauche, où la loge d'avant-scène recouverte de toile brune, prenait un aspect de fantôme.

— Non, — dit Kloot, — cette porte est fermée, il faut faire le tour par l'entrée des acteurs.

Pinchas revint sur ses pas, écorchant ce qui lui restait de peau sur les jambes. Il s'accorda une pause haletante devant les affiches du couloir, et son sang s'arrêta. Non-seulement après son nom, celui de Levitsky y figurait en caractères similaires, mais un autre nom s'y étalait en lettres plus grosses encore :

OPHÉLIE : **Fanny Goldwater.**

Sa colère se raviva, il courut à la porte de scène et l'ouvrit toute grande, mais une voix rude s'informa de son motif d'entrée et une forme corpulente lui barra le chemin.

— Je suis l'auteur, — dit-il, avec une dignité calme.

— Les auteurs ne sont pas admis.

— Mais Goldwater m'attend.

— Je ne crois pas. J'ai les ordres de monsieur Kloot. On ne veut pas d'auteurs venant mettre le nez par ici.

Comme il parlait, la voix de Goldwater s'éleva de la scène toute proche, chantant un air d'opéra, et le cerveau de Pinchas devint un véritable chaos. Un sentiment désespéré de complots et de trahisons l'envahit. Il retourna dans le couloir; les portes étaient verrouillées. Il les frappa du poing, des talons, de sa canne, jusqu'à ce qu'un énorme policeman vînt le persuader que son chez lui valait mieux qu'une cellule de prison.

Alors, jusqu'à la première de l'*Hamlet en yiddish*, la vie devint un cauchemar inintelligible pour le pauvre Pinchas. Il s'était résigné à son exclusion des répétitions.

— Ils craignent, — confia-t-il à ceux du café — que je ne renvoie Ophélie.

Un coup final l'attendait : il ne reçut aucun billet pour la première. Ses promesses de loges au café ne purent se réaliser, et la nécessité d'éviter la rencontre de ceux qu'il avait invités, lui coûta plusieurs repas. Mais qu'on osât lui dire en face que l'entrée du théâtre, tant par l'entrée des acteurs que par celle du public, était interdite aux auteurs, voilà ce qu'il n'eût pas cru possible au monde, fût-ce le monde des gens de théâtre.

— Porcs! porcs! porcs! — cria-t-il dans le bureau de location. — Vous, et Goldwater, et Kloot! Tous. Porcs! porcs! porcs! J'ai jeté mes perles devant des pourceaux. Mais ils n'auront pas le dernier. Je paierai mon billet.

— Nous sommes complets, — lui fut-il répondu par le buraliste, qui ajouta négligemment :

— Veuillez vous écarter, d'autres personnes désirent prendre des billets...

— Vous ne pouvez pas m'empêcher d'entrer! C'est une conspiration!

Il s'élança à l'intérieur et fut repoussé. Il retourna en courant à l'entrée des acteurs il se heurta à l'énorme gardien, ce qui le fit caramboler jusque sur le pavé, et l'entrée des

acteurs se referma sur son humiliation. Il ne lui resta qu'à lancer des anathèmes en hébreu élégant. Telles les malédictions du Deutéronome rendues seulement modernes par les explosions de dynamite prédites. Fatigué de gaspiller sur une porte muette un répertoire de termes variés, Pinchas, retourna sur le devant du théâtre. Le vestibule était déserté, sauf par quelques étrangers. Sa pièce venait de commencer. Et lui, lui, le dieu qui mettait en mouvement toute cette machine, lui, dont le feu divin embrasait cette salle immense, il en était réduit à arpenter le terrain dans le froid et l'obscurité, sans se voir même autorisé à errer dans les couloirs! Sans le bruit des applaudissements qui lui parvenait, il n'eût pas pu endurer pareille situation.

Une idée soudaine lui vint. Il courut à une pharmacie voisine, entra dans la cabine téléphonique, et appela Goldwater.

— Hallo! répondit la voix de Kloot. — Qui est à l'appareil?

Pinchas eut la vision nette d'un long nez, d'une casquette à visière et de jambes ballantes sur une table, à côté du téléphone. Mais il répondit astucieusement en déguisant sa voix :

— C'est vous, Goldwater?

— Non. Goldwater est en scène.

Pinchas grommela. Mais au même instant, la voix du directeur se fit entendre dans le bureau, et lança très haut avec complaisance :

— Ils aiment ça. Kloot. Ils avalent tout comme de la crème.

Pinchas vibra de plaisir, mais la réponse de Kloot se borna à ces mots :

— On vous demande au téléphone.

— Hallo! — cria Goldwater.

— Hallo! — fit Pinchas de sa voix naturelle et continuant :

— Puissiez-vous mourir de mort subite! Puisse le rideau tomber sur un épileptique baragouinant!

— Je n'entends pas, — dit Goldwater. — Parlez plus clairement.

— Oui, je parlerai clairement, tête de porc, pourceau! Jamais une ligne de moi ne passera dans votre sale usine à

dollars. Je crache sur vous. (Et, vicieusement, il cracha sur le disque du téléphone.) Votre père était un *meschoumad* (apostat) et votre mère...

Mais Goldwater avait coupé la communication, et Pinchas termina pour sa propre satisfaction.

— Une femme de ménage du Sabbat irlandaise!

— Ça vaut les dix cents! — murmura-t-il en s'éloignant dans la nuit. Et recommençant sa ronde autour du théâtre en s'appuyant sur sa canne comme sur une épée, il se réconforta par la pensée que son venin avait pénétré, malgré toutes les précautions du directeur.

Mais au milieu de ce cauchemar, un incident se produisit. Surgissant de l'intérieur envié et plein de lumières, de ce théâtre défendu, parut le Journaliste Païen, son carnet de notes à la main.

A la vue de l'auteur, il fit un écart comme pour se dérober et dit en manière d'excuse :

— Il faut que je me trotte, Pinnkeuss, si nous voulons avoir un article dans le numéro du matin. Vos interprètes sont lents en diable; il est presque onze heures et seulement deux actes joués. Il faut les presser un peu. Bonsoir.

Il serra la main du poète et s'éloigna. Saisi d'une inspiration, Pinchas courut à sa poursuite et le rejoignit au moment où il montait dans le tramway.

— Avez-vous votre billet! — demanda-t-il, haletant.

— Pourquoi?

— Donnez-le moi.

Le Journaliste fouilla dans la poche de son gilet et lui jeta un bout de papier froissé.

— Qu'est-ce que diable... — commença-t-il...

Mais au grand soulagement de Pinchas le tramway emmena le questionneur. C'est qu'à cet instant le poète ne sentait que la honte de la situation et l'idée ne lui vint pas de prendre le Journaliste Païen comme porte-parole vengeur de sa mésaventure et des Muses offensées. Il défripa le chiffon de papier magique et se glissa à l'intérieur du théâtre, avant que le contrôleur déconcerté eût pu s'opposer à cette nouvelle incursion.

Pinchas trouva la place du Journaliste, vacante dans la loge

d'avant-scène, et s'y installa avant que les séides directoriaux n'arrivassent, prêts à l'expulser.

— Cette salle est à moi! — cria-t-il. — Je reste. Arrière, pourceaux, serpents, Béhémoth!

Une fusée de « pschtt! » partit de tous les coins de la salle. « Assis! assis! A la porte!... » Le rideau se leva. Pinchas était sauvé.

Mais un supplice plus douloureux l'attendait. Le troisième acte commençait; Hamlet avait un colloque avec la Reine; le poète dressa l'oreille : quel était ce langage? Certes, ni celui de Shakespeare, ni celui de son supérieur. Anges et ministres de grâce, protégez-le! Mais c'était là ce jargon grossier et anti-littéraire du misérable manœuvre dramatique, tout parsemé des phrases de Hester Street!

« Il y a trop de mouches mortes sur vous, disait à son fils la mère d'Hamlet. On vous laissera derrière...

Mais le cauchemar s'aggravait : Hamlet et sa mère ouvraient la bouche et chantaient. Ils chantaient des airs gais, légers, avec des « bis » pour récompenser les enthousiastes. Les acteurs prenaient leur temps, le public non plus n'était pas pressé. Ici, minuit et la chute du rideau n'étaient point synonymes. Quand il n'y eut plus de *bis*, Levitsky se tourna vers le public et salua plusieurs fois. Les yeux de Pinchas lui sortaient de la tête; l'écume s'amassait sur ses lèvres, lorsque Mrs. Goldwater bondit en scène, en proie à une folie fantaisiste et chanta, elle aussi, des airs comiques. La salle tout entière les entendit dans le même esprit hilare. Au lieu de rue et de romarin, elle portait le *Lulov*, la palme verte de la Fête de la Pentecôte, et la secouait dévotement dans toutes les directions. A chaque secousse, la salle se tordait, en proie à de véritables spasmes de gaîté! Un instant après, une forme blanche, glissante, se mouvant selon le rythme du *cake-walk* fit monter l'hilarité jusqu'au délire.

Le fantôme apparaissait pour faire peur à Ophélie, et ses notes basses et sépulcrales se mêlèrent au soprano aigu terrifié de la fiancée d'Hamlet. C'en était trop! Le spectre qu'il avait supprimé, le spectre qui changeait en mélodrame la tragédie du penseur, était rétabli, et il dansait le cake-walk! Inaperçu dans la convulsion générale de folle gaîté, Pinchas sauta sur ses pieds, et voyant rouge, se précipita par la porte

de fer jusque sur la scène. Mais une main se tendit à point nommé (cette main qu'il avait baisée) et le saisissant au collet, le tira en arrière.

— Ce n'est pas encore le moment d'aller saluer, — dit Kloot avec calme.

— Laissez-moi! Je veux parler au public. Ils sauront la vérité. Ils me croient, moi, Melchissédec Pinchas, coupable de cette farce en charabia! Le soleil de ma gloire va sombrer. On rira de moi de l'Hudson au Jourdain!

— Chut! Chut! vous interrompez le poème.

— Qui s'est permis de tripatouiller ma pièce? Parlez!

— Je l'ai simplement adaptée à la scène, — dit Kloot sans se troubler.

— Vous! — bégaya le poète.

— Vous m'avez dit que vous et moi étions les seuls à comprendre la manière de traiter la poésie.

— Vous comprenez la charrue, et non la poésie! — siffla Pinchas. — C'est vous qui avez manigancé pour m'empêcher d'entrer. Je vous mènerai en justice!

— Eh! nous sommes bien obligés d'éloigner les auteurs! Supposez un moment que Shakespeare ressuscité vienne se plaindre de vous?

— Il me serait trop reconnaissant!

— Chut! le patron entre en scène.

En effet, Hamlet s'avançait par le côté opposé. Pinchas voulut s'élancer, mais l'étreinte de Kloot restait solide.

— Qui est-ce qui trouble le poème en ce moment?

Et Kloot fronça le sourcil avec colère sous sa casquette à visière.

— Vous allez lui faire manquer sa scène.

— Paix! menteur! Vous m'aviez promis votre femme pour Ophélie!

Le front de Kloot se détendit dans un sourire.

— *Sure!* La première fois que je serai en puissance de femme, vous l'aurez.

Pinchas grinça des dents. La voix de Goldwater s'éleva en une joyeuse roulade.

— A propos! vous me devez une place d'omnibus, — dit Kloot avec douceur.

Pinchas fit un geste avec sa canne comme pour écarter le souvenir de sa dette.

— Pourquoi Hamlet chante-t-il? — demanda-t-il farouche.

— Parce que c'est Pâques. Vous êtes débutant à New-York, sans cela vous sauriez qu'une pièce musicale est de tradition à Pâques. Notre public n'en accepterait pas d'autre. Vous êtes un enfant! si peu raisonnable! Voyons! n'avons-nous pas pris votre Hamlet pour une pièce de Pâques?

— Hamlet n'est pas une pièce musicale!

— Mais si!... Voyons! les chants d'Ophélie. C'est ce qui nous a décidés. Il fallait naturellement y ajouter un peu.

— Hamlet est une tragédie.

— *Sure*! — répondit gaîment Kloot. — Tous meurent à la fin. Notre public souffrirait s'il en était autrement. Attendez qu'ils soient tous morts, et vous viendrez saluer.

— Venir saluer! Pour votre pièce?!

— Il reste beaucoup de vos vers, si vous écoutez avec un peu d'attention. Mais voilà! Vous ne comprenez pas les nécessités scèniques. Oh! je ne me plains pas, nous sommes très satisfaits. L'idée d'adapter Hamlet au théâtre yiddish est bien de vous, et cela vaut chaque *cent* que nous avons payé pour l'avoir.

Un ouragan d'applaudissements vint justifier les paroles de Kloot et combler le dernier fossé qui séparait un grand esprit de la folie momentanée. Quoi! voilà ce singe de Goldwater qui recueillait positivement toute l'admiration, pendant que lui, le poète génial, se trouvait relégué dans l'obscurité et voyait son œuvre tournée en dérision et sacrifiée.

Il rassembla toute sa force, comme Samson parmi les Philistins, et laissant le col de sa redingote aux mains de Kloot, il s'élança dans la zone lumineuse.

La face stupéfaite de Goldwater-Hamlet se tourna vers lui.

— Coupeur de vers!

Et la canne du poète s'abattit sur la joue et sur l'œil droit du prince de Palestine.

— Gâcheur de poésie!

La canne fouetta la joue gauche et l'œil gauche.

Le prince de Palestine reçut chaque coup avec un cri de

douleur et d'effroi, et Kloot toujours plein d'à-propos fit tomber le rideau sur cette scène tragique.

Quel hourvari, quel « chahut » des deux côtés de ce rideau! Tout de même, le poète parvint à s'échapper, indemne.

Goldwater était poltron, Kloot, sage. La même prudence qui avait conseillé à ce dernier, d'exclure l'auteur, l'empêcha de lui donner de l'importance en avertissant la police. De plus, un habile avocat aurait pu plaider l'illégalité d'une telle exclusion. La dignité du héros de cent drames fut mieux servie par quelques compresses dans le privé et par des racontars fictifs, irréfutables partout, sauf en justice. Il était déjà assez fâcheux que le Journaliste Païen eût pu donner une description si pittoresque du mélodrame de minuit, récit d'une touche de couleur plus accentuée que celle de l'œil « au beurre noir » de Goldwater. Kloot, d'abord bien aise de l'avoir vu partir avant l'épisode, souhaita, après lecture du compte-rendu que le critique fût resté...

— Il ne jouera toujours pas Hamlet avec cette paire de lunettes! — prophétisa Pinchas de bonne heure, le lendemain, au café où l'on soupait encore.

Radsikof rayonnait. Il remplit à nouveau le verre de Pinchas avec du champagne. Ayant tenu sa promesse d'assister à la première, il payait maintenant le souper de l'auteur.

— Vous êtes le premier auteur dramatique que Goldwater n'ait pas réussi à rouler, — ricana-t-il.

— Ah! — fit l'auteur dramatique d'un air méditatif, — l'Action est plus grande que la Pensée, l'Action est la plus grande chose qui soit au monde!

ISRAËL ZANGWILL

(Traduction de Mme MARCEL GIRETTE.)

L'EXPULSION DES PRINCES

Nous publions aujourd'hui un dernier extrait des Mémoires d'Auguste Laugel, que le regretté baron de Barante avait bien voulu nous confier. Il comprend, le récit de l'expulsion des Princes en 1886, et, d'autre part, quelques portraits remarquables.

25 janvier 1886. — Le duc de Bragance est à Chantilly l'hôte du duc d'Aumale. Il est accompagné de M. de Seisal, aide de camp du roi, de M. d'Azevedo, ministre du Portugal à Paris.

Le duc est un prétendant à la main d'Amélie, fille du comte de Paris : il a vingt-deux ans. On se rencontra pour la première fois au dîner de lundi soir, dîner auquel était convié, je ne sais pour quel motif, Aristarchi Bey, un diplomate turc, qui a été quelque temps à Washington et qui habite Paris. La présentation a eu quelque chose d'émouvant : la princesse Amélie était visiblement nerveuse; elle était fort mal habillée : une robe blanche, mal faite, montant très haut, vraie robe de pensionnaire, mal coiffée, embarrassée, sans ombre de coquetterie. Le Prince vit tout de suite qu'elle était plus grande que lui et ne parut point ravi de cette découverte. Il semblait fort à son aise; il est de figure bizarre, le nez un peu épais de Victor-Emmanuel, au milieu d'un visage rond et poupin, rose et frais, tête ronde avec des cheveux blond filasse crépelés, des moustaches naissantes relevées en croc, de jolies dents de chien, des yeux d'un bleu pâle, le parler des Cobourg, un peu chantant et traînant.

1. Voir dans la *Revue de Paris* du 15 décembre 1925 l'étude du baron de Barante sur Auguste Laugel. Cf. également la livraison du 1er août 1926.

Monseigneur et Madame (c'est ainsi qu'on appelle depuis la mort du comte de Chambord, le comte et la comtesse de Paris) occupaient les places d'honneur : le duc d'Aumale s'était effacé devant son neveu. Le duc de Bragance, à la droite de Madame, avait à sa droite la princesse Amélie. Il mangea de tout et abondamment; cela dispense de beaucoup parler. La glace eut de la peine à se rompre. Elle se rompit davantage le lendemain, après une chasse à tir. Le duc de Bragance est grand chasseur; il alla chercher dans sa chambre après dîner un fusil à répétition, qu'il avait fait faire en Angleterre. « Avec ce fusil, dit-il, j'ai tué de suite quatre perdreaux sur cinq. » Il montra aussi à la princesse Amélie des albums, remplis de croquis faits en voyage. Il a un joli talent de dessinateur et d'aquarelliste.

Pendant les deux journées, tous les princes d'Orléans vinrent au château — parmi les invités, la marquise d'Harcourt, madame d'Haussonville, madame de Beauvoir, etc.

Au second dîner, Amélie parut avec une robe blanche tout unie; elle était plus à son avantage. Elle a de la grâce, une physionomie où la bonté est le trait dominant. Elle ne laisse pas trop percer des préoccupations bien naturelles. Que le choix d'un mari est borné pour les princesses, en admettant qu'elles puissent faire un choix! Quel saut dans l'inconnu! Mais l'oiseau veut sortir du nid, essayer ses ailes.

La comtesse de Paris a été heureuse : elle a épousé un honnête homme, qui lui est absolument dévoué : il subit le charme d'une nature primesautière, vivante, remuante, active. Dirai-je que tout le monde le subit plus ou moins? que ce charme devient pour quelques-uns un empire? Sous cette vivacité, cette exubérance, on sent un grand courage.

8 février. — Le mariage est officiel. Les lettres de demande ont été apportées par un courrier spécial et le consentement a tout de suite été donné. Quelques jours avant, quelques membres de la gauche ont fait une proposition d'exil des Princes. Freycinet a été surpris et effrayé : le ministère s'est cru menacé. La brutalité de la proposition, que rien ne justifiait, semblait intempestive. Freycinet a négocié, il a obtenu de la droite qu'elle s'abstiendrait dans le vote de l'amnistie demandé

par Rochefort et en revanche il a promis de ne pas appuyer les mesures de proscription. On a donc pu aller, après une chaude alarme, le cœur assez léger à un dîner de famille chez le comte de Paris à l'hôtel de la duchesse de Galliera (le comte de Paris habite dans ce magnifique hôtel que la duchesse de Galliera a mis à sa disposition). A ce dîner, étaient tous les princes et princesses d'Orléans; le jeune duc d'Orléans, mine gamine, tête ronde et figure rouge; la princesse Hélène, sa sœur, qui promet de devenir jolie, grands cheveux pendants dans le dos; la princesse Marguerite, fille du duc de Chartres, grande, mince, physionomie poétique, l'air d'une sainte de Fra Angelico; le prince Henri, bonne et douce figure; le duc d'Alençon; la duchesse, leur fille assez jolie, avec une grosse torsade de cheveux en couronne, physionomie un peu allemande, ingénue, aimable; Emmanuel, leur fils, tout jeune encore; le prince Czartoriski, long, maigre, la barbe déjà blanche, sa femme Marguerite, rêveuse, douce, timide. Je note seulement quelques figures : pourquoi? c'est qu'on était là au grand complet : le faisceau d'Orléans était serré pour une heure. Combien de temps le restera-t-il? quels vides feront-ils dans l'Olympe? Après le dîner vinrent les d'Haussonville avec leurs deux filles aînées, si charmantes, le duc Decazes, triste, pensif, préoccupé, la duchesse, avec le grand cordon jaune et blanc des « Dames portugaises », les d'Harcourt, etc., les intimes.

22 février. — Il y a quelque temps, quelques députés déposèrent une proposition d'expulsion des Princes. Cette proposition fut mal accueillie dans l'opinion, froidement même par la Chambre. Le démon des demi-mesures, des compromis, toujours si puissant en France, souffla à M. Rivet[1] une autre proposition (renouvelée de la proposition Barbey, faite en 1883) donnant au Gouvernement le droit d'expulser les Princes individuellement par simple décret. C'était les condamner au régime des filles soumises ou des gens qui sont sous la surveillance de la haute police. La Commission de la Chambre, repoussant la proposition de l'exil en masse, se rallia à cette proposition Rivet. Tout en la déclarant inutile, Freycinet s'y rallia à son tour.

1. Gustave Rivet, député de l'Isère.

La Chambre est menaçante; la République est comme la *Peau de Chagrin* de Balzac, au lieu de s'élargir, elle se resserre, se fait plus étroite : chaque désir satisfait, chaque ambition contentée circonscrit davantage son horizon; elle rejette un à un les ministres de la première heure, les amis, les alliés, un moment choyés, acclamés, aujourd'hui méprisés, honnis, détestés.

Soirée chez le duc de Chartres : le duc de Bragance et sa fiancée, le comte et la comtesse de Paris, le grand-duc Wladimir et la grande-duchesse, des amis des Princes, peu rassurés, jetant un œil inquiet sur l'avenir, d'autres à qui suffit le présent, et qui ne veulent pas croire au danger.

Déjeuner à Chantilly au château : Chantelauze, l'historien, occupé du cardinal de Retz, homme d'esprit; Oscar de Vallée, candidat à l'Académie. Dévotions à Raphaël, aux bronzes grecs, à tant de belles choses. Je m'isole un moment pour regarder le parc et les parterres. Le parc est encore gris et froid : tout est désert; pas un bruit, pas un mouvement; un pressentiment me glace; tout sera bientôt plus désert et ce silence sera plus silencieux. Ce château fermera peut-être pour des années ses fenêtres et ses portes. Celui qui le remplit de sa voix, de ses ordres, de sa volonté toujours en action, en sera peut-être sorti. Les destinées s'accompliront : tout ici changera encore : seule, la nature indifférente ne changera pas. Qu'importent les hommes à ces eaux, ces arbres, ces muets gazons! L'homme croit posséder quelque chose, il ne possède rien, que sa pensée. Un mot venu des bords de la Seine peut faire ici le vide, chasser celui qui se croit le maître. Des soldats allemands peuvent venir couper ces bois et incendier ce château. Ils sont venus déjà : ils peuvent revenir.

6 mars. — Le défilé est passé; la Chambre a repoussé les deux propositions d'expulsion des Princes : expulsion en masse par une loi, — bannissement individuel par décret présidentiel. Freycinet a été ferme et habile : la droite heureusement a gardé le silence. Tout a fini par un duel entre Clemenceau et Freycinet, duel où ce dernier avait tout l'avantage.

25 mars. — Le duc d'Orléans est depuis quelque temps chez son oncle, à Chantilly, avec son précepteur, M. Froment.

Il s'est débourré, il a grandi, il est très sanguin, rouge de figure; il est encore très gamin. Son précepteur me dit qu'il réussit quelquefois à captiver l'attention de son élève, mais il faut qu'il soit très intéressant; dès qu'il ne l'est plus assez, l'attention se détourne.

L'empereur d'Allemagne vient de célébrer son jour de naissance. Il a quatre-vingt-dix ans. Quelle légende aura dans les siècles futurs ce nouveau Charlemagne! Moltke, Bismarck sont allés le complimenter; à eux trois, ils ont tenu le monde dans leurs mains desséchées et ridées.

27 mars. — La comtesse de Chambord est morte.

La société légitimiste prend le deuil. Madame Gustave de Rothschild interrompt ses réceptions. Adolphe de Rothschild contremande un grand dîner, qui devait être suivi d'une réception de plus de mille personnes. Une messe solennelle a été célébrée à Saint-François-Xavier. Tous ceux pour qui le royalisme est affaire de bon ton y ont été; cette démonstration s'est faite dans l'indifférence absolue du public. La comtesse de Chambord était restée pour la France dans une nuit d'inconnu.

Mai. — A la veille de conduire sa fille Amélie en Portugal, le comte de Paris a donné une grande soirée rue de Varennes. Pour ne pas porter ombrage au Gouvernement, on n'avait invité ni militaires, ni fonctionnaires. Malgré la présence du duc de Bragance, le corps diplomatique s'était abstenu; on ne vit rue de Varennes ni le comte Munster, ni le nonce, ni le comte Hoyos, ni lord Lyons; seulement le ministre de Portugal et le ministre de Belgique, les ministres de famille. Les diplomates étaient sans doute avertis que le Gouvernement ne voyait pas d'un bon œil une fête, qui ne pouvait pas ne pas réunir tout le monde royaliste.

Le grand-duc Wladimir et sa femme (parente du comte de Paris) s'y rendirent. Cette réception nombreuse et brillante, mais si l'on met de côté les Princes, toute semblable à d'autres fêtes parisiennes, fut dénoncée dans les journaux comme un défi jeté au Gouvernement. Des articles, parus dans les feuilles royalistes, semblèrent justifier cette dénonciation en célébrant

avec emphase une cérémonie où ils disaient avoir trouvé tous les éléments d'un Gouvernement nouveau.

On vit partir pour le sud de la France et le Portugal un train qui fut qualifié de train royal et qui emportait le comte et la comtesse de Paris, le duc de Chartres, le duc d'Aumale, la princesse de Joinville, la princesse Clémentine, de nombreux invités.

22 mai. — Le mariage a lieu aujourd'hui; il est assombri par les nouvelles de France. La question, l'éternelle question des Princes va encore se poser devant les Chambres. On dit le ministre de la Guerre Boulanger (qui doit au duc d'Aumale les étoiles de général) très animé, Freycinet troublé : il se disait assez armé au cas où les Princes deviendraient un danger. Le danger a-t-il apparu?

30 mai. — L'orage a crevé : à peine le comte de Paris avait-il pris le chemin de Lisbonne, on a repris avec une ardeur nouvelle la campagne d'expulsion. Un moment on a cru que l'expulsion était décidée, qu'on empêcherait les Princes de rentrer, quand ils arriveraient à la frontière, en vertu d'un décret présidentiel; Grévy a refusé de rien signer : il a demandé une loi. A cette nouvelle, le duc d'Aumale est revenu en toute hâte, sans s'arrêter à Lerida, comme il se proposait de le faire.

La loi a été présentée le 27 mai : elle autorise l'expulsion individuelle par simple arrêté ministériel, et prononce la pénalité de deux à cinq ans de prison contre les Princes exilés qui tenteraient de rentrer. Freycinet a lutté d'abord contre le courant de l'ostracisme, puis il a cédé. Le prétexte invoqué par les proscripteurs est la soirée de la rue de Varennes, l'invitation faite au corps diplomatique, la foule venue pour rendre hommage au comte de Paris.

1er juin. — Freycinet consent à l'expulsion des Princes de la branche directe, le comte de Paris et le duc d'Orléans, le prince Napoléon et son fils Victor. Pour les autres Princes, ils pourraient être expulsés par arrêté ministériel. Devant la Commission, il a dit qu'il y aurait inhumanité à expulser des Princes inoffensifs, il a parlé du duc d'Aumale avec éloges : « Son attitude était irréprochable. C'était un admi-

rable président de Conseil général. Ses habitudes, ses goûts, ses infirmités, son âge, tout contribuait à le rendre inoffensif. »

Le duc d'Aumale est allé à Eu et est revenu le même jour. Je l'ai vu le lendemain dans sa bibliothèque, remuant des livres, triste, orageux. Le projet de loi tend à diviser les Princes, il divise déjà leurs amis. On les voit neutralisés les uns par les autres. Les uns veulent tout de suite une croisade, un exode commun, une fière déclaration de guerre. Les autres ne veulent rien pousser à bout. Les prudents dénoncent les bureaux de la rue de Varennes ouverts à tout venant, encombrés de journalistes, centre d'agitation contre le Gouvernement; les imprudents déclament sur la vanité de tant de sacrifices faits aux républicains, de tant d'avances, de concessions : situation étrange, où l'on ne sait ce qu'on doit craindre, ce qu'on doit espérer.

11 juin. — Je suis allé à l'Assemblée. Madame Trubert m'y a fait entrer pendant qu'on faisait le pointage des voix sur l'article premier, bannissant le comte de Paris et son fils, le prince Napoléon et son fils. C'était la première fois que je voyais cette Chambre. Floquet se carrait, s'étalait dans le fauteuil présidentiel, la tête rejetée en arrière, le geste dominateur, Neptune surveillant les flots de la mer parlementaire, bruyante, houleuse.

Freycinet s'était mis d'accord avec Ferry et son groupe; il avait plaidé cette vieille thèse : les Princes ont, sous la monarchie, des privilèges; ils ne sont pas, sous la République, des citoyens ordinaires. Pas un argument ne fut produit pour démontrer qu'ils fussent ou pussent devenir dangereux pour la République. Il niait le danger, mais il fallait rassurer, guider les esprits timides qui hésitaient entre le Gouvernement de fait et une sorte de Gouvernement à côté; il fallait montrer aussi aux Gouvernements étrangers qu'on ne devait compter qu'avec le Gouvernement établi.

Le vote a donné 83 voix de majorité au Gouvernement.

12 juin. — J'ai été à Eu en compagnie de M. de Lamartinière et de Guibourg. J'ai trouvé le comte et la comtesse de Paris d'un calme admirable. Le duc de Broglie, qui les

avait déjà vus, disait : « Ce sont vraiment deux âmes royales. » Nous parlâmes, la Comtesse et moi, des anciens temps, de son mariage, de Yorkhouse, des heures de la jeunesse : j'étais cent fois plus ému qu'elle.

Sous le calme du comte de Paris, il y a une irritation indignée : « C'est la guerre; on me la déclare, je l'accepte. » Il ne se fixera nulle part, il mettra son quartier général ici et là pour la lutte qu'il veut soutenir. Cette ardeur anime son jeune entourage; elle tombera peut-être quand les lourdes vagues de l'indifférence et de l'oubli auront passé sur les exilés. Le comte de Paris compte beaucoup sur l'action des Comités, sur la presse : le demi-succès de la dernière campagne électorale lui donne confiance.

Dimanche matin, j'ai parcouru lentement une fois encore le beau parc d'Eu, j'ai vu de loin la mer, cette mer qui va emporter cette famille, ces enfants. J'ai dit adieu aux fleurs, aux beaux gazons, aux arbres séculaires, aux rosiers dont la Comtesse aimait à couper les roses pour ses invités, aux eaux jaillissantes que le comte de Paris a fait sortir de terre, et, songeant à tant de soins, tant d'efforts, je me disais que l'homme n'est qu'un voyageur.

Dans quelques jours, ces salons, où nous entendions nos voix, seront muets : l'araignée pourra y tendre ses toiles. L'exil, aussi triste que la mort, touchera tout de son doigt.

22 juin. — Le Sénat a voté la loi de proscription, à 15 voix de majorité. Le duc d'Aumale part pour Eu.

23 juin. — Je pars pour Abbeville, avec Blin de Bourdon, député, et Clément, sénateur, Louis de Lasteyrie et sa femme; plus une chambre libre à la *Tête de Bœuf* à dix heures du soir; une seule au *Commerce* que prend Clément. Blin de Bourdon m'en donne une dans une maison qui lui appartient, vieil hôtel entre cour et jardin. Je me lève de très bonne heure; je donne en courant un coup d'œil au vieil Abbeville, à la Somme, aux maisons à pignons, aux ruelles sombres, à l'église gothique. A la gare, nous voyons arriver le train qui mène un grand nombre de Parisiens à Eu. J'y prends place, silencieux au milieu de bruyants pèlerins. Matinée de paix, fraîche verdure,

troupeaux dans les immenses pâturages, la brise de mer qui commence à se faire sentir : grande douceur de la nature!

Aussitôt arrivé à Eu, je cours au château. Deux gardes sont à la grille dans la livrée bleue d'Orléans, ne laissant entrer que les amis : une foule erre sur la place, s'arrête aux grilles, regarde la longue façade du château, grave, triste, avec toutes ses fenêtres fermées. Il y a deux cents personnes dans le vaste antichambre, où le comte et la comtesse de Paris font le cercle; le Comte a un mot pour tout le monde, il est pâle, fatigué, fait un grand effort sur lui-même. Calme, digne, il ne veut pas donner une marque de faiblesse. La Comtesse, les yeux un peu rouges, a un bon sourire, se contraint aussi. Charette l'accompagne, avec de grosses larmes sur sa bonne figure martiale. Le duc d'Aumale se tient debout, immobile, devant la cheminée. « Concevez vous, me dit-il, un plus grand supplice que de recevoir des compliments de condoléance sur sa propre mort et d'assister à son propre enterrement? » Il fait bonne contenance, bonne figure à tous ceux qui viennent lui parler.

L'émotion contenue par le respect, les paroles sans suite prononcées à voix basse, les serrements de main muets, les pleurs furtifs, je ne sais quoi qui vous prend à la gorge, une oppression étrange, jusqu'à cet air de mystère qui accompagne la mort, tout cela ne peut pas se décrire; et au milieu de tous, cet homme si doux, si poli, allant de l'un à l'autre comme une ombre. Une ombre! il la sera bientôt pour la plupart de ceux qui sont là! elle s'en ira en pâlissant, en diminuant dans la brume de la mer, et plus tard dans cette brume épaisse encore de l'exil. Je ne pus tenir longtemps à cette scène et, après m'en être rempli les yeux, je sortis, seul. J'allai tristement, lentement au Tréport. Je vis le canal, où le comte de Paris avait fait tant de travaux, ses plantations d'arbres rares avec leur feuillage nouveau, luisant, lavé par les dernières pluies, les grandes avenues des arbres dits « les Guisards », puis les grandes prairies où les herbes se courbaient sous le vent devenu plus fort, enfin les toits d'ardoises des maisons du Tréport, de Mers luisant comme des miroirs sous le soleil de midi; dans le grand pli qui sépare le Tréport de Mers, une ligne bleue se dessine. J'approche : sur les chemins, passent

de petites carrioles, avec leurs chevaux au petit trot, des groupes de promeneurs, des femmes traînant des enfants. Tout ce monde va vers la plage, porté par un sentiment bon et vrai, irrésistible comme la marée qui doucement monte et qui tout à l'heure emportera la *Victoria*. Ironie du destin, la *Victoria* est le nom de bateau frêté par le comte de Paris pour aller en Angleterre : il est là, faisant de la vapeur, propre, luisant, avec ses petits mâts, ses lourdes cheminées penchées, la croix de Saint-Georges flottant à l'arrière. La foule couvre le quai.

Laissant ses oncles au château, le comte de Paris arrive avec sa femme, son fils, son frère et les Français qui feront la traversée avec lui. Une fois sur le pont, il fait hisser le drapeau tricolore. Il salue la foule et crie « Vive la France ». La foule répond par ses cris. La *Victoria* s'éloigne; à sept heures du soir, elle entrait à Douvres.

2 juillet. — Le duc d'Aumale a reçu la lettre par laquelle le ministre de la Guerre lui annonce qu'il l'a rayé des contrôles de l'armée. — Injustice inutile autant qu'odieuse. — Il prend le parti de se pourvoir devant le Conseil d'État.

11 juillet. — Dîner au château — le duc et la duchesse de Chartres. Le duc d'Aumale semble préoccupé, agité. Après le dîner, comme d'habitude, on passe à la bibliothèque. Le Duc ne s'assoit pas, — il marche, va et vient, autour de la grande table. Il parle de faire une protestation contre la mesure qui le fait sortir de l'armée. C'est au président Grévy qu'il faudrait la faire. Il y a longtemps pensé; il est pâle, animé, il prononce avec emphase les phrases de cette protestation; il l'a étudiée, il la sait par cœur; elle se termine par ces mots : « Et je reste le général Henri d'Orléans. » Il les dit avec colère, avec hauteur. J'écoutais, j'assistais avec émotion à ce travail intérieur, à cette explosion d'indignation cherchant une issue. « Voilà, dit-il, en finissant ce qu'il faudrait dire, si l'on disait quelque chose. » Ces derniers mots me donnèrent à penser qu'il n'y aurait point de résolution, que j'étais seulement témoin d'une effusion, d'une ébullition. Je ne pensai pas que ces paroles se fixeraient, prendraient la forme d'un écrit et que cet écrit serait sans retard apporté à l'Élysée.

Il y eut un moment d'entretien entre le duc d'Aumale et le duc de Chartres, je n'en entendis rien et il me parut que les voix avaient le ton froid et prudent.

Avant de quitter le château, je fis mes adieux aux Princes, car je devais partir le lendemain pour l'Alsace. Je partis en effet, je fis diverses visites et me trouvais aux *Trois Épis* près Turckheim, quand j'appris par les journaux que la lettre de protestation du Prince avait été remise à Grévy. Une lettre de lui, que je ne reçus qu'un peu plus tard, me confirma cette grave nouvelle.

J'en aperçus de suite les conséquences : l'irritation de Grévy, esprit étroit, incapable de grandeur d'âme, la Chambre encore réunie pesant sur le ministère, un décret d'expulsion.

Le décret fut rendu le 13 juillet, à la veille de la Fête nationale, et signifié sans retard au Prince à sa maison de Nouvion-en-Thiérache, où il s'était rendu, preuve qu'il ne se faisait pas d'illusions sur les conséquences de son acte. M. Levaillant, directeur de la Sûreté générale, lui communiqua le décret et le lendemain le Prince partit dès sept heures du matin pour son second exil. Il se rendit à Bruxelles, à l'*Hôtel de Flandre* (15 juillet). J'avais quitté les *Trois Épis*, aux premières nouvelles; j'appris à Strasbourg avec certitude que le décret d'expulsion avait été rendu. Je me rendis droit à Bruxelles, où j'arrivai le 16 juillet à minuit.

Dès le lendemain, le duc d'Aumale me fit demander à six heures du matin : je le trouvai dans son lit, très ému, se plaignant d'une douleur au cœur que quelquefois, disait-il, il ressentait. Il était malheureux, et j'en étais d'autant plus ému qu'il l'était, pour ainsi dire, par surcroît. Il était tombé sur le fer que lui tendaient ses ennemis. Devant cette souffrance, je ne pouvais songer à trouver rien à redire à ce qui s'était fait. Le Prince ne revint pas lui-même sur l'événement qui avait eu de si graves conséquences, il n'eut que des paroles de bonté, pour moi, pour les miens. Il avait besoin de repos, de solitude. On écarta tous les journalistes. Le premier jour, le Prince ne voulut déjeuner avec personne; il reçut seulement après déjeuner quelques amis venus de Paris la veille, Lambert Sainte-Croix, de Witt, Bernard d'Harcourt; madame Trubert, M. de Morell, Ludovic Halévy arrivèrent les jours suivants.

Le Prince passa trois jours ainsi; il fit sa visite au Roi, à la Reine, pour qui il avait beaucoup de respect et d'affection, dîna un jour à Laeken.

Dimanche, je l'accompagnai à la messe à Sainte-Gudule, avec Chazelle et Quiclet. Nous prîmes place dans la nef, qui était pleine de monde. Des draperies rouges, un dais, des écussons, des bannières, des orangers donnaient un air de fête à l'Église : c'étaient les préparatifs d'un *Te Deum* national de l'Indépendance. Personne de ceux qui étaient là ne savait qu'il y avait dans la foule un fils du Roi qui avait été l'ouvrier actif de cette Indépendance belge. Le soleil entrant par les immenses vitraux inondait tout de ses rayons. Tout près de moi un petit garçon, tête bien lavée et cheveux encore luisants, était à genoux à côté de son père, qui lisait pieusement. L'enfant remuait les grains d'un rosaire, souriant, candide, tout heureux de ces lumières, de cette pompe. Je regardais sa figure naïve, ingénue et puis, à côté de moi, cette belle tête de soldat, labourée par la vie, crispée par la douleur, ces yeux d'un bleu d'acier qui tantôt semblaient lancer un défi, tantôt pâlissaient et semblaient se noyer dans l'amertume. Qu'est-ce que la grandeur? que valait-il être mieux, ce pauvre artisan, priant à côté de son enfant, ou ce père sans enfant, ce Prince pour la seconde fois sans patrie?

Et puis, je regardais l'autel, le prêtre aux mouvements lents, les étoiles jaunies des cierges, et je comparais l'indifférence suprême de l'Église, la monotonie séculaire de ses rites à nos troubles et à nos incertitudes. Je n'oublierai jamais cette messe de Sainte-Gudule.

19 juillet. — J'accompagne le duc d'Aumale à Ostende. Il s'embarque avec Chazelle et Quiclet. Je reviens tristement à Bruxelles avec M. de Morell. J'avais eu le bonheur de l'accompagner d'Angleterre en France, quand il revenait de son long exil. Et voilà que j'avais la douleur de le voir partir pour un exil nouveau. Je retourne à l'*Hôtel de Flandre*, j'y couche une nuit et retourne le lendemain à Paris, puis à Vineuil. Rien n'est changé : les eaux ne se taisent point : le château désormais vide, montre toujours sa lourde masse. Le maître est parti, mais les jardiniers continuent leur besogne, les ouvriers

du canal coupent et recueillent les herbes. Le silence se fait plus grand dans ces lieux déjà si silencieux.

1er août. — On ne parle que du général Boulanger. Celui-ci a dit à la tribune que le duc d'Aumale n'avait été pour rien dans son avancement. Les journaux monarchiques publient aujourd'hui la « photographie » d'une lettre de remerciements adressée par le général Boulanger au duc d'Aumale, quand il reçut les étoiles. Elle se termine par les mots : « Béni soit le jour où je pourrai combattre à vos côtés. » Je ne suis pour rien dans cette publication, et j'ignore comment son texte et la photographie de ce texte sont aux arrivés journaux.

18 septembre. — J'ai été passer huit jours avec le duc d'Aumale à Woodnorton. Je l'y ai trouvé, un peu rasséréné. Il m'a appris qu'il avait acheté à Londres, au delà de Hyde Park, une maison, Moncorvo House. Nous avons parlé de tous les derniers événements. Je ne lui ai pas caché que je regrettais la publication d'une lettre privée du général Boulanger. Il se défendit de l'avoir lui-même ordonnée. Il avait permis seulement à certaines personnes de s'en servir, de la lire ou montrer, au cas où le général Boulanger continuerait à l'attaquer. La lettre fut en effet montrée à l'un des ministres et il en résulta qu'un texte tronqué, demi-exact seulement, retenu de mémoire fut inséré dans un journal. Boulanger profita de l'inexactitude relative de ce texte pour donner un démenti à ce journal. C'est là-dessus qu'on se décida à publier le texte véritable.

Longues conversations dans les petites allées vertes de Woodnorton ou autour de la grande table du Study. Le duc d'Aumale est, après le coup qui l'a frappé, ce qu'il était avant. Il a dit adieu à bien des illusions, mais il ne veut pas dire qu'il a été dupe de ceux qui n'ont pas cessé de lui demander de cautionner la République : il croit toujours qu'il y a eu une heure, un temps où il aurait pu planter le drapeau tricolore entre le drapeau blanc et le drapeau rouge. Il ne veut gêner en rien son neveu : « Une des consolations de mon exil sera qu'on ne pourra plus nous opposer l'un à l'autre. » Sa lettre à Grévy n'avait rien de politique; ce n'était pas une déclaration de guerre à la

République. Ce qu'un décret a fait, un autre peut le défaire. Au contraire, le manifeste lancé par le comte de Paris à Eu, au moment de son départ, lui ferme la porte de la France, même s'il opérait une réaction vers la République conservatrice. Pour lui, il ne veut pas, il ne peut pas abandonner l'espoir d'un retour. Il arrangera sa vie comme il pourra, il fera venir ses livres, ses tableaux. Il travaillera. Tout cela est venu par bribes, par fragments, décousu, entremêlé d'effusions, de récriminations; mais sans un mot de haine, ni de grande sévérité pour personne, des regrets de voir le comte de Paris faire trop de concessions; des paroles émues sur Chantilly, sur lequel il a des projets, sur la France; « il aime la France, il le montrera ». J'ai compris qu'il voulait léguer Chantilly à la Nation.

Pendant mon séjour sont arrivés à Woodnorton le comte et la comtesse de Paris, avec le duc d'Orléans et la princesse Hélène. Ils ont rempli la petite maison de leur bruit, de leur incessante activité : chasse à tir, co-hunting, jamais de repos.

La jeune princesse a de la grâce; elle est élégante, gaie, coquette, un grand désir de plaire, de la vivacité, avec un assez grand air. Le duc d'Orléans est dégrossi, grandi, paresseux pour tout ce qui n'est pas exercice du dehors, malin, prompt à saisir les ridicules.

Le comte de Paris m'a paru vieilli depuis trois mois; toujours laborieux, consciencieux, continue son œuvre, comme s'il était certain de réussir, lit tout, répond à tout, se multiplie; par moments, il a une expression douce et triste, comme si un doute traversait son esprit; mais dans ses paroles, il ne laisse percer aucun découragement. Lui et sa femme semblent très préoccupés de plaire à leur oncle. Le comte de Paris se promène quelquefois seul avec le duc d'Aumale : je les ai vus revenir une fois par l'allée verte qui part de la maison, visiblement émus, agités, le comte de Paris très rouge, l'air embarrassé.

Tout le monde est parti pour Londres. On a fait route ensemble. Le duc d'Aumale m'a emmené à l'*Hôtel Claridge*, d'où, après deux jours à Londres, une rapide visite à Louise Van de Weyer, à sa maison près de Windsor, je suis reparti pour la France.

26 septembre. — Le duc d'Aumale me donne avis de la donation de Chantilly, faite par lui à l'Institut de France. Il y a trois ans déjà, le Prince a déposé son testament chez Me Lamy, notaire (aujourd'hui remplacé par son gendre Me Fontana). Par une clause de ce testament, il léguait le domaine de Chantilly à l'Institut. Exilé aujourd'hui, il convertit ce legs en donation; une copie de la clause testamentaire a été communiquée à MM. Bocher, Rousse, Denormandie, chargés de se mettre en communication avec l'Institut.

16 octobre. — La donation de Chantilly cause un grand étonnement. Les uns disent : c'est très royal. Les autres : « C'est très républicain ». On se demande ce qu'en pense la famille royale, s'il lui en coûte ou non de voir échapper de ses mains, non pas seulement des terres, des forêts, des revenus, mais tout ce qu'il y a dans ce mot de « Chantilly » de grandeur, de force, de souvenirs, d'espérances. Dans la lettre du Prince annonçant ses dispositions à l'Institut, il y a les mots « d'accord avec mes héritiers ».

31 octobre. — L'acte de donation paraît aujourd'hui dans les journaux dans son texte définitif. La donation a été provisoirement acceptée par l'Institut. L'acte a été passé devant deux notaires, celui du duc d'Aumale et celui du comte de Paris. Celui-ci, et sa famille entière, se trouvent ainsi associés au grand acte de générosité du duc d'Aumale...

LE DUC DE BROGLIE

Le duc de Broglie est mort le 19 janvier[1] : il était atteint d'un cancer à la langue et à la bouche. Il avait été deux fois opéré, mais le mal n'avait pas de remède. Il le savait, il montra un très grand stoïcisme. Son courage était fait de fierté, de foi. Fils d'un des doctrinaires de la Restauration et du Gouvernement de Juillet, il était resté doctrinaire, et à ce titre le dernier représentant d'une classe d'hommes que la France ne connaît plus. Il se sentait fort, pour employer un mot de

1. 1901.

Saint-Simon, duc, grand seigneur, personnage consulaire et fait pour les plus hauts emplois, né pour manier les grandes affaires de l'État, n'ayant d'intérêt que dans la politique, la diplomatie, et comme s'y rattachant dans l'histoire.

Tous ceux qui touchaient, de près ou de loin, à la politique, diplomates, députés, hommes publics, journalistes, obtenaient son attention, captivaient sa curiosité, quelle que fût leur valeur personnelle ou leur importance : c'étaient pour lui des collecteurs de faits, de renseignements, des notes en vie : il fuyait ce qu'il appelait les inutiles. Sa conversation ne se détournait pas aisément des incidents de la vie publique, importants ou menus. J'ai vu rarement un si constant et si vif désir de se sentir au cœur des choses de la politique, une telle indisposition à s'en laisser détourner.

Cette soif de manier, et s'il ne pouvait les manier, de connaître du moins tous les ressorts des événements, ne s'accompagnait pourtant pas du don de persuader, d'agir fortement sur les hommes, de mettre en jeu toutes leurs passions, de les enflammer, de s'en servir. Il ne fut pas entouré d'un groupe de clients absolument attachés à sa fortune. Il eut des amis mais au milieu d'eux, il avait quelque chose d'un isolé : il eût fait reculer des enthousiasmes trop prêts à se livrer et manquait de cette chaleur communicative, nécessaire aux chefs de partis. Il avait peine aussi à retenir une pensée qui surgissait en son esprit et des mots s'échappaient parfois de sa bouche qu'il ne pouvait reprendre et qu'il put regretter. Distrait, il pensait quelquefois tout haut, trop haut.

La vue un peu hautaine, un peu indifférente qu'il portait sur le gros des hommes l'empêcha fréquemment de les bien juger. Il accorda sa confiance ou du moins sa demi-confiance à des pures médiocrités, quelquefois presque à des inconnus, guidé seulement par ce qu'il considérait comme des nécessités parlementaires. Toute combinaison lui semblait bonne, pourvu qu'il en tînt les fils.

Son idéal monarchique n'était pas l'idéal légitimiste : c'était l'idéal anglais, quelque temps réalisé en France sous le règne de Louis-Philippe : la monarchie consentie par la nation, appuyée sur deux Chambres. Il était réaliste en politique. Il se souvenait que son père après avoir été un des serviteurs fidèles

du Gouvernement de Juillet, n'avait pas fait la guerre au prince Louis-Napoléon, nommé Président de la République, qu'il avait pris son parti dans l'Assemblée législative et avait tenté d'établir un accord entre le Président et l'Assemblée. Le coup d'État du 2 Décembre jeta le père et le fils dans l'opposition : mais quand l'Empire fit mine de devenir libéral, le duc de Broglie, tout en se tenant dans la réserve, sembla attendre l'heure où il lui serait possible de sortir de l'inaction politique.

Il avait au reste, bien plus que son père, des raisons pour ne pas se lier trop étroitement à une forme particulière de gouvernement. Ses premières études historiques, le tour particulier de son esprit, quelques amitiés précieuses l'avaient comme attaché à la défense des intérêts catholiques : il plaçait ces intérêts au premier rang des intérêts conservateurs, ou plutôt à un étage qui les dominait. Il n'alla pas du même pas que M. de Montalembert qui se fit quelque temps le champion le plus résolu du prince Napoléon au nom des intérêts catholiques et qui ne fut pas scandalisé par le coup d'État du 2 Décembre; il avait vu les espérances de M. de Montalembert trompées; mais les mécomptes du grand orateur n'étaient qu'un incident. Sur un point, ils se rencontrèrent toujours : ils voulaient mettre la foi religieuse sous la sauvegarde de la liberté. Fils d'un philosophe déiste, et d'une protestante, le duc de Broglie ne pouvait être qu'un catholique libéral, plus près du jansénisme, de son austérité, de son sérieux que d'un ultramontanisme étroit.

Il faudrait avoir fréquenté le duc de Broglie dans sa jeunesse (et je ne l'ai vu fréquemment qu'après 1870) pour dire sous quelles influences son esprit se tourna à un idéal philosophique et religieux différent de celui de ses parents, différent surtout de celui de Doudan, qui avait été son précepteur, comme celui de son frère. Madame d'Haussonville, sa sœur, resta protestante; son frère, quelque temps officier de marine, se fit abbé. Il y avait dans cette lignée des Broglie comme des incohérences, des contradictions, fondues au reste dans un commun sentiment d'importance, de supériorité, d'attachement familial. L'atavisme produit de ces singularités.

Il préférait certainement la forme du gouvernement monar-

chique à la forme républicaine : mais il n'eut jamais ce qu'on peut appeler l'attitude légitimiste, l'air de néant devant les représentants du passé monarchique. Peut-être y avait-il un peu de hauteur aristocratique dans sa réserve : il y avait aussi de la prudence, le sentiment de la nécessité de ne jamais se livrer tout entier, surtout de ne pas livrer le pays. On peut regarder comme malheureux qu'ayant eu à un si haut point l'instinct de ce qui était dû à la France, il ne réussit jamais à s'en faire bien comprendre. Il n'en trouva les moyens ni dans son éloquence, trop académique, pour être appréciée du grand nombre, ni dans ses écrits, qui ne furent jamais lus que par une élite : il manqua surtout de ce magnétisme personnel, qui remue les âmes : ennemi de tout charlatanisme, se protégeant par une dignité simple et froide, il n'avait rien de l'agitateur, du remueur d'hommes.

On ne sait qu'imparfaitement, on saura peut-être un jour comment et pourquoi le duc de Broglie mit au pouvoir le maréchal de Mac-Mahon. Le 24 mai, le renversement de M. Thiers fut son ouvrage : il s'était décidé à travailler contre M. Thiers, aussitôt qu'il fut revenu de Londres, où il avait été immobilisé quelque temps comme ambassadeur. Il voyait M. Thiers s'entourer de républicains, se détourner de lui-même et de ses amis. Mais il était aussi difficile de remplacer M. Thiers que de le renverser. Un moment il avait pensé au duc d'Aumale et noué avec lui une sorte de négociation, de concert avec le duc Decazes et le duc d'Audiffret-Pasquier; il voyait en lui le plus brillant représentant de la famille d'Orléans, le plus populaire : il avait reculé devant l'attitude des légitimistes qui recevaient de Frohsdorf l'ordre formel de ne pas voter la présidence du duc d'Aumale et l'impossibilité de réunir, sans eux, la majorité contre M. Thiers. Peut-être avait-il craint de ne pas trouver dans le duc d'Aumale un instrument assez souple; il crut le rencontrer dans le maréchal de Mac-Mahon.

Il pouvait sembler hardi d'offrir la succession de M. Thiers à un général dont la bravoure était légendaire, mais dont le nom était associé à de terribles désastres. Qui pouvait avoir oublié Reichshoffen et Sedan? Mais le Maréchal, avec les soldats revenus de captivité, avait repris Paris à la Commune;

il avait sauvé l'Assemblée; l'Assemblée lui était reconnaissante. Il était, pour le duc de Broglie, l'épée avec laquelle il ferait respecter les décisions de l'Assemblée.

Les vœux de la majorité de l'Assemblée allaient visiblement à la monarchie. Les rapports établis entre les deux branches de la famille royale semblaient devoir rendre une Restauration possible, sinon facile. Il restait toutefois toujours autour de la fusion comme un brouillard d'incertitude. Le Maréchal tenait fortement sur un seul point, le drapeau tricolore, sous lequel toute sa vie il avait combattu. Le duc de Broglie tenait pour les garanties constitutionnelles, dont le drapeau est le symbole. Il ne prit aucune part ostensible dans les lentes et pénibles négociations qui furent brusquement rompues par la lettre où M. le comte de Chambord repoussa le drapeau tricolore. La monarchie rentra dans l'ombre dont elle était un moment sortie. Qu'allait faire le duc de Broglie? Il ne vit qu'un remède : faire durer le Maréchal, et durer avec lui. Là commencèrent les illusions et les difficultés. Le septennat personnel du Maréchal, conçu comme une façon d'interrègne, fut en réalité la préface d'une République définitive : les lois constitutionnelles demandées au non du Maréchal, soutenues par le duc de Broglie, lui donnèrent de fermes fondements. Les légitimistes de l'extrême droite ne les avaient pas votées et il leur suffit de se coaliser un jour avec les républicains pour faire tomber le duc de Broglie du pouvoir. Séparé du ministre qui avait sa confiance, le Maréchal se sentit enlacé chaque jour plus étroitement par des liens nouveaux. Il perdit un jour patience, renvoya son Cabinet, et rappela le duc de Broglie.

L'acte du Maréchal, tout spontané, fut pour ce dernier une surprise. Il n'avait pas conseillé le 16 mai; parlementaire de tradition, il se vit en face d'une majorité hostile; il n'avait qu'une ressource, une dissolution et un appel au pays. Pouvait-il, devait-il refuser le pouvoir, dans les conditions où il lui était offert? Il dut plus tard se le demander souvent : dans l'instant, il ne me semble pas qu'il ait éprouvé un moment d'hésitation. Il ne pouvait se dissimuler que la bataille électorale serait terrible contre toutes les gauches coalisées. Il alla à la bataille.

En appeler de la Chambre au pays, est en tout temps une

entreprise hardie : on ne doit recourir à cette suprême ressource que si l'on se sent poussé par un grand mouvement d'opinion; ce n'était pas le cas au 16 mai; toutes les élections partielles trahissaient une lassitude de l'équivoque et du provisoire.

Quels que fussent les desseins lointains du duc de Broglie et du Maréchal, il importait de mettre en faisceau les forces qui ne font défaut à aucun gouvernement en France : mais hanté par la nécessité de donner satisfaction à divers groupes parlementaires le duc de Broglie composa un ministère sans grande homogénéité; il ne trouva pas, on peut dire qu'il ne chercha pas les moyens d'aller droit au peuple. La confiance provoque la confiance : et l'on sentit bien vite que ni lui ni le Maréchal n'éprouvaient cette confiance qui assure la victoire; ni l'un ni l'autre ne savaient forcer leur rôle, le dramatiser, pour parler aux imaginations. L'un avait la correction du soldat discipliné, l'autre ne pouvait se dépouiller de la correction de l'homme du monde, de la mesure du lettré. Il n'était pas à sa place dans une démocratie turbulente.

Il y a dans la nature vivante des êtres qu'on peut qualifier de prophétiques, il y en a d'autres qui sont des survivants du passé. Le duc de Broglie était né pour tenir une place élevée dans une Société monarchique, soumise à une hiérarchie, à des traditions. Le désordre, la vulgarité, par moments la férocité des luttes modernes n'effrayaient pas son courage, mais le déroutaient et lui inspiraient un pessimisme, dédaigneux, très dangereux en politique.

Les défaites ne l'effrayaient pas : il y avait en lui quelque chose d'Alceste, qui n'est pas fâché de perdre son procès et d'avoir des griefs contre son temps. Les trois mois d'attente qui suivirent la dissolution de l'Assemblée furent l'épreuve la plus terrible que pût traverser un homme d'État : l'opposition était ardente et se sentait assurée de la victoire. Le duc de Broglie fut très mal secondé par des ministres sans expérience, sans prestige, dont la réelle faiblesse se donnait maladroitement les semblants de la force.

Au cours de la campagne électorale, Gambetta dit que, si les gauches coalisées étaient victorieuses, il ne resterait au Maréchal qu'à se soumettre ou à se démettre. On eut la sottise de le poursuivre pour ces paroles qu'il avait assurément

le droit de prononcer et que le Maréchal se chargea de justifier en se soumettant. Il est à peine nécessaire de parler de quelques velléités de résistance à la volonté du pays, qui venait d'être exprimée. Le Maréchal se soumit, le duc de Broglie se démit. Il n'écouta pas les conseils effarés de ceux qui conseillaient une seconde dissolution, un second appel au peuple. Le pays lui avait donné tort; il s'inclina : tous ses instincts, tous ses sentiments lui défendaient de sortir des voies constitutionnelles et de la légalité. Il quitta le pouvoir simplement, fièrement sans se plaindre, sans récriminer contre tous ceux qui l'avaient ou mal servi ou trahi. Il n'avait pas d'illusions sur l'avenir. Son jour était passé : il regretta peut-être que le Maréchal ne le suivît pas de suite et crût devoir rester encore au pouvoir, comme un général battu commande une retraite. Il le voyait aux mains de ceux qui l'avaient vaincu, réduit au rôle de témoin, sans influence, ne pouvant même plus protéger ses anciens compagnons. d'armes.

Il demeura encore quelque temps au Sénat, il y parla en 1880 contre la loi qui défendait l'enseignement aux congrégations non autorisées. Son département l'abandonna : en 1885, il ne fut pas réélu sénateur. Son rôle politique était fini : dans l'ombre, où il était rentré, il garda une dignité, une sérénité qui forcèrent l'admiration de ses ennemis, il se consacra aux lettres, et y chercha une consolation et un refuge. L'histoire en le sortant du temps présent ne le sortait pas de ce qui était sa préoccupation constante, le sort et l'intérêt de son pays; fouillant les dépôts publics il réussit à jeter un jour quelquefois inattendu sur l'histoire de France au XVIIIe siècle, sur ses alliances changeantes, sur sa diplomatie avouée et occulte, sur ce comte de Broglie notamment qui avait le « secret du Roi ». On comprend aisément que le duc de Broglie se soit plu à jouer en pensée le jeu de ces grandes puissances qui n'avaient pas à compter avec la passion populaire et qui n'avaient à redouter que cette autre puissance qui s'appelle l'esprit. Il comprenait Marie-Thérèse, il comprenait le grand Frédéric, il comprenait aussi Voltaire et, un peu malgré lui, l'admirait par moments. Les circonstances l'avaient jeté dans l'étude du XVIIIe siècle

qui par tant de raisons était bien celui où il était le moins à sa place. Il avait débuté dans l'histoire par l'étude des premiers temps de l'église chrétienne; il retourna encore à cette période dans les derniers temps de sa vie. Mais sans s'y attarder longuement, car, s'il donnait la fin de sa vie aux lettres, à l'histoire, aux Académies, il ne se désintéressait pas de la politique : il en suivait tous les incidents avec une curiosité inquiète et passionnée. Il n'avait plus qu'un cercle de moins en moins nombreux d'amis et de visiteurs : sa curiosité en éveil, se portait encore sur les détails de la vie parlementaire : était-ce habitude? besoin de toucher terre? secrète espérance d'un retour qui le rejetterait dans la vie active, espérance inavouée, peut-être inconsciente? Il lui fallait se contenter du rôle ingrat de Cassandre : mais ses prophéties s'accomplissaient. Peu de jours avant sa mort, il pouvait écrire à un ami à qui il conseillait de réunir quelques écrits politiques : « Rien ne montrerait mieux que la suite des faits relevés par vous, sur quelle pente irrésistible était placée la République, obligée de confier d'abord sa destinée aux plus modérés de ses partisans, puis aux plus extrêmes, passant des anciens monarchistes, convertis par M. Thiers, aux radicaux assagis par M. Gambetta, pour finir par tendre la main aux prédicateurs de la Révolution Sociale. »

Il vit au terme de sa vie le socialisme prendre une place officielle dans le Gouvernement (ministère Waldeck-Rousseau). Il n'avait jamais fait une concession directe ni indirecte au socialisme, il n'avait pas versé dans le sentimentalisme du socialisme chrétien. Il ne céda jamais à l'envie de conquérir une popularité facile, en flattant les humbles, les déshérités : il n'y avait chez lui aucune des ardeurs, des illusions qu'on aurait pu s'attendre à trouver chez un petit-fils de madame de Staël.

Mais sous ces traits, faits plutôt pour éloigner que pour attirer, mettez, pour être juste, une grande délicatesse, une noblesse innée, une élévation morale bien rare parmi ceux qui se vouent aux affaires politiques.

LA REINE VICTORIA

La reine d'Angleterre est morte à Osborne[1], dans l'île de Wight, après soixante-deux ans de règne, d'un règne toujours heureux. Elle vit grandir démesurément la puissance et la richesse de l'Angleterre : elle laissera son nom à une ère de l'histoire de son pays : on dira « the Victorian age ».

Reine constitutionnelle, elle eut néanmoins toujours une grande influence personnelle. Elle connaissait ses droits et savait les défendre. Elle voulait être bien informée et se faisait communiquer tous les jours les dépêches importantes. Ses nombreux liens de parenté lui donnaient le moyen d'intervenir dans les affaires extérieures. Elle était très autoritaire dans la famille. Elle n'eut ni favori, ni favorite. Elle fut préservée de ce danger par son amour pour le prince Albert. Elle l'avait choisi; le Prince lui fut fidèle et ne la quitta pas d'un jour : il travailla à la former, la guider, sans faire ombrage aux ministres, la surveilla avec une affection inquiète, protectrice, craignant toujours de voir éclater en elle quelque chose de la folie des Georges. Lui mort, le pli était pris; elle vécut de son souvenir, de ses idées. Allemand, très allemand, peu sympathique à la France, en défiance contre Napoléon III, favorable à l'unité italienne comme devant préparer l'unité allemande, le prince Albert eut sur la Reine une influence décisive; il entretint en elle le goût des affaires publiques, et jeta dans sa tête ambitieuse les germes de l'impérialisme.

Les yeux de Victoria s'étendirent de bonne heure hors de l'île anglaise : elle aperçut au delà des mers l'immense empire discontinu que les armes et le commerce étendaient sans cesse. Impératrice des Indes, elle aimait à se montrer entourée de serviteurs indous. Elle passait des revues; elle savait parler aux marins, aux soldats. Elle aimait la paix, mais c'était la paix romaine « pax romana ». Elle se montra très ardente pendant la guerre de Crimée, très animée contre la Russie. On a dit qu'elle désapprouva la guerre du Transvaal : elle souffrit seulement de la voir traîner en longueur. Elle incarna l'idée impériale; elle chercha l'affection et le respect de tout

1. 22 janvier 1901.

ce qui appartenait à la race anglo-saxonne, elle eut des ménagements et des flatteries pour tout ce qui lui semblait hésitant, mécontent, douteux : pour l'Irlande, le Canada, l'Australie. Elle était, de son vivant, devenue une figure historique. Par la force du caractère, elle s'était élevée à une hauteur presque surhumaine. La carrière de l'homme est si brève qu'on l'admirait pour avoir tant duré; il semblait qu'elle fût victorieuse du Temps.

Très susceptible, elle ne pardonna pas à Henry Reeve la publication des *Mémoires de Gréville*, où elle trouva des jugements sévères sur les Georges et où l'on disait d'elle-même « la nature fit peu pour elle, la fortune beaucoup ». Moins sévère, Tennyson trouva en elle une certaine innocence imposante « stately innocence ». Disraëli dit un jour en parlant d'elle à Matthew Arnold : « Tout le monde aime la flatterie, mais quand il s'agit de la monarchie, il faut prendre une truelle. » Disraëli sut lui plaire : elle avait de l'aversion pour Gladstone : « Il me parle, disait-elle, comme si j'étais une réunion publique ».

On peut voir le fonds de ce caractère royal dans les dispositions que dès longtemps elle avait prises pour ses funérailles. Elle ordonna que soit de Frogmore, soit de Balmoral, soit de Londres, son corps fût ramené à Windsor sur un affût de canon. L'ordre fut obéi; le peuple anglais vit sa Reine traverser Londres, avec une armée de 20 000 hommes, traînée par des artilleurs. Enterrement tout militaire, comme serait celui d'un grand homme de guerre. Elle voulut dans la mort comme dans la vie se montrer en souveraine d'un formidable Empire.

LA PRINCESSE MATHILDE

Mort de la princesse Mathilde[1]. Elle avait fait une chute l'an dernier à Saint-Gratien, s'était cassé le col du fémur et ne s'était jamais rétablie. De nature très résistante, elle lutta longtemps contre la mort. Son esprit si prompt, si vif, s'était par degrés affaibli.

Vers la fin du Second empire, je me trouvai connaître le peintre émailleur Claude Popelin, que ses amis appelaient

1. 2 janvier 1904.

Claudius Popilius. Il exprima le désir de faire pour le duc d'Aumale un émail représentant Henri IV triomphant, à cheval, laurier en main avec le vieux Paris comme fond. L'idée sourit au Prince : on peut voir cet émail à Chantilly; le vieux Paris n'avait pas réussi à la cuisson et se trouve remplacé par un fond d'or. Le prix convenu était de 8 000 francs. La guerre éclata avant que cette somme fût payée. Popelin accompagna la princesse Mathilde en Belgique et je reçus une lettre de lui, datée de Mons. Les 8 000 francs lui furent envoyés sans retard et dans ces temps difficiles, furent peut-être de quelque service.

Quand le duc d'Aumale fut exilé par le président Grévy, on retira de Chantilly quelques tableaux préférés qui devaient le suivre dans l'exil : la Princesse me fit demander, par Denormandie, à visiter Chantilly. Je l'accompagnai dans cette visite; elle vint accompagnée d'une dame et de M. Benedetti. Je lui fis, le mieux que je pus, les honneurs du château et du parc, bien tristement : l'exil était si récent. La Princesse fut charmante, ne se contentant pas d'observations judicieuses sur ce qui touchait à l'art, mêlant ses remarques de réflexions sur le Prince, sur son exil immérité, sur ses belles facultés, ses grandes qualités, sur la noblesse de son caractère. La donation de Chantilly venait seulement d'être connue; elle en parla, loua la générosité du donateur, non sans quelques réflexions malicieuses sur l'Institut et sur ceux à qui survenait ce magnifique héritage. A ma grande surprise, elle dit quelques mots de politique, non pour vanter son Saint, mais pour exprimer son éloignement pour le parti légitimiste. Il me parut qu'elle croyait l'étoile de l'Empire éteinte. Elle qui n'avait connu, comme elle l'écrivit un jour à Sainte-Beuve, que les roses de la Révolution, se montra un moment la fille de la Révolution. Rien n'efface le premier pli de l'éducation. Princesse alliée à des familles royales, pouvait-elle oublier qu'elle était la nièce de Napoléon, de celui qui faisait remonter sa maison au 18 Brumaire? Elle n'avait au reste plus qu'un désir : vivre en France, vivre à Paris, dans le monde de l'art, avec des amis intellectuels. Elle ne regrettait pas l'Olympe d'une Cour.

Quand le duc d'Aumale revint d'exil, des relations cordiales s'établirent entre la Princesse et lui; le Prince y mit sa bonne

grâce, la Princesse son charme fait d'intelligence, de franchise, de naturel. On mit des deux parts un peu de coquetterie à adoucir les souvenirs qui pouvaient séparer les Capulets et les Montaigu. Ce ne fut pas Juliette, ce ne fut pas Roméo, mais je ne sais quoi de délicat, d'un peu artificiel, et pourtant de sincère, une paix aimable, la sérénité que laissent les grandes épreuves et les pensées qui semblent déjà d'outre-tombe.

Dirai-je qu'en ce qui me concerne et ce qui concerne ma femme, la Princesse nous témoigna toujours et surtout dans les dernières années un intérêt, une bonté affectueuse dont je lui demeurai profondément reconnaissant. Il m'a paru que son intérêt n'avait rien de banal et qu'il était sincère. Pour ma part, je n'ai jamais pu regarder sans une sorte d'émotion contenue cette femme, la propre nièce de l'homme dont la gloire traversera les siècles, du génie le plus étonnant qu'ait produit notre temps. Elle était la simplicité même, avec l'air de la grandeur, sans nulle morgue avec un fond de sentimentalité qui lui venait sans doute de sa mère allemande.

LE DUC D'AUDIFFRET-PASQUIER

Mort du duc d'Audiffret-Pasquier[1]. J'avais eu sa visite le 11 avril et l'avais trouvé extrêmement changé; cassé, vieilli de plusieurs années en peu de mois; accablé par deux deuils successifs, la mort de sa femme, celle de son fils, victime d'un accident d'automobile.

Il avait un moment rempli la scène politique. Il avait prononcé après la guerre un discours dont l'effet sur l'Assemblée constituante avait été prodigieux. C'est dans ce discours qu'il rappela les fameuses paroles « Varus, Varus, rends-moi mes légions ». Le sentiment national un moment soulevé, unanime, débordant, avait trouvé un vengeur. Le duc Pasquier en parut l'expression vivante; royalistes, républicains applaudirent à l'envi sa parole rude, chaude, peu châtiée, sans art, mais entraînante et passionnée. Il n'y avait à ce moment dans l'Assemblée qu'un groupe insignifiant d'anciens bonapartistes, réduits

1. 4 juin 1905.

au silence. Pasquier se trouva porté à la présidence de l'Assemblée par la reconnaissance des républicains, qui voyaient en lui l'irréconciliable ennemi de l'Empire en même temps que par les espérances que mettait en son éloquence le parti royaliste. De là, une situation très haute, mais qui portait en elle-même une certaine ambiguïté. L'impartialité, en quelque sorte professionnelle, de la Présidence, les anciennes relations avec M. Thiers et ses amis personnels, les proches parentés avec quelques-uns, tout contribua à ôter à Pasquier le caractère d'un chef de parti; on ne le voit point jouant un rôle décisif, ou même important dans les négociations qui remplirent la période où s'élaborait la fusion; la crainte d'un retour de l'Empire le domine, il confond trop souvent les serviteurs à jamais compromis du régime déchu, infime minorité dans l'Assemblée et dans le pays, et le nombre immense de conservateurs qui sous l'Empire ont été les simples serviteurs du pays, tout prêts à le redevenir sous un autre régime. Les souvenirs de l'ancien duc Pasquier ne l'éclairent pas assez sur ce point; il est hanté par la crainte d'une restauration impériale; il va jusqu'à se figurer qu'il paierait du bannissement le grand discours où il avait maudit l'Empire. Au moment où il importait de rattacher toutes les fractions d'un grand parti conservateur, on le voit moins pénétré de cette nécessité que jaloux de conserver son influence sur ces républicains qui oscillaient de gauche à droite, et qui cherchaient encore en quelque sorte leur voie. Il connaissait peut-être trop bien les meneurs du parti conservateur pour se fier entièrement à leur intelligence; il y avait en lui à la fois de la fierté et de l'indiscipline; il ne lui plaisait pas de sentir un joug, fût-ce celui d'un ami.

La chute de M. Thiers et son remplacement par le maréchal de Mac-Mahon marquent un point important de la carrière politique de Pasquier. Prévoyant le renversement de M. Thiers, qui s'était définitivement aliéné la majorité de l'Assemblée, les principaux de cette Assemblée lui cherchaient un successeur. Parmi ces principaux étaient ceux qu'on appelait les « trois ducs », le duc de Broglie, le duc Decazes, le duc Pasquier, assez familiers les uns avec les autres pour s'appeler de leurs petits noms, séparés toutefois par une foule de nuances, les

unes politiques, les autres étrangères à la politique. Tous trois, traditionnellement attachés à la Maison d'Orléans, crurent voir dans le duc d'Aumale un successeur de M. Thiers; ils se firent fort d'entraîner les républicains modérés qu'effrayait l'alliance de plus en plus intime de M. Thiers avec les républicains de toute nuance, ils espéraient que le nom du duc d'Aumale ne susciterait pas d'opposition dans les rangs du parti monarchique et que ce parti verrait dans la Présidence d'un Prince la préface d'une monarchie.

Des ouvertures furent faites par les « trois ducs » au Prince. Interrogé, dix ans après, sur ce grave sujet, Pasquier recueillit ses souvenirs; il affirma qu'après une longue résistance, le Prince finit par vaincre ses répugnances; sa décision devait être portée aux délégués de la majorité dès le lendemain, quand l'intervention imprévue de M. Lucien Brun, dès le début de la séance de ces délégués (qui eut lieu chez le duc de Broglie) amena une scène violente entre le duc Pasquier et M. Lucien Brun.

La candidature du duc d'Aumale ne fut pas posée; celle du maréchal de Mac-Mahon fut seule posée et acceptée.

Quand le duc de Broglie forma le ministère du Maréchal, il offrit l'intérieur au duc Pasquier, qui le refusa. Depuis ce moment, il entra dans l'ombre politique; il fut nommé sénateur inamovible, mais sa voix fut rarement entendue au Sénat. Des ordres formels venus de Frohsdorf avaient fait échouer la combinaison politique, où il avait rêvé de jouer un rôle, digne de lui; il ne prêta plus qu'une attention dédaigneuse aux hommes qui se succédaient aux affaires, « petites idoles, me dit-il un jour, qu'on pétrit aujourd'hui et que l'on brise demain ».

Il était devenu un mécontent, il se réfugiait, autant que possible, dans sa belle solitude de Sassy; il ne pardonnait pas aux légitimistes l'exclusion du duc d'Aumale; il reste jusqu'au bout fidèle au comte de Paris, sans avoir plus grande illusion sur les destins de la monarchie. Je ne parlerai pas de ce qu'il éprouva, quand après la mort du comte de Paris, il sentit s'égarer et se perdre toutes les forces nécessaires à une monarchie parlementaire.

Le duc d'Aumale, reconnaissant de l'attitude prise par

lui au moment où M. Thiers allait être remplacé, l'avait désigné parmi ses exécuteurs testamentaires. Madame d'Audiffret-Pasquier est la seule personne de famille non royale nommée dans le testament du Prince pour recevoir un souvenir de lui. L'exécution testamentaire me mit en relations plus directes et plus intimes avec le duc Pasquier; il apportait déjà dans ses jugements sur les affaires publiques une sorte de détachement; il avait vu avec tristesse la ruine des espérances monarchiques sans trop s'en étonner, ni peut-être sans en apercevoir toutes les causes. Dans les rapports personnels, il apportait une franchise, une bonté, une cordialité dont je fus touché; aucune morgue, une affectueuse simplicité; point de retours envieux ou irrités, une parole très maîtresse d'elle-même, malgré sa familière spontanéité.

LA PRINCESSE CLÉMENTINE

J'ai été ce matin à un service célébré pour la princesse Clémentine[1] dans la petite chapelle de Saint-Ferdinand, sur les lieux où le duc d'Orléans, fils aîné de Louis-Philippe, trouva la mort. C'est la dernière fille, et le dernier enfant de Louis-Philippe pour qui l'on disait des prières; il n'y avait là que la duchesse de Chartres, d'une extrême pâleur, la comtesse d'Eu, le duc de Penthièvre, très vieilli et blanchi, quelques rares amis, Barante, le général de Charette, Lasteyrie, madame de Clinchamp.

La princesse, âgée de quatre-vingt-dix ans, a quitté Sofia où elle était auprès de son fils Ferdinand, pour aller à San-Remo. Elle s'est arrêtée en route à Vienne, où elle est morte dans son palais, sans douleur, d'un arrêt du cœur.

Elle était de constitution très robuste et je ne l'ai jamais vue malade. C'était presque une figure historique. L'empereur Guillaume a dit récemment : « Il y a trois femmes remarquables en Europe en ce moment : la princesse Clémentine, la Reine mère d'Espagne et la Reine mère de Danemark. »

La princesse Clémentine avait fait un mariage peu en rapport avec son rang de fille de roi. Elle avait été mariée au

1. Morte le 16 février 1907.

prince de Saxe-Cobourg Cohary, le chef de la branche catholique des Cobourg. Ce prince, excellent homme, d'esprit lourd, avait une immense fortune territoriale en Autriche. Il était aux Tuileries avec sa femme, quand éclata la révolution de 1848. Elle était restée dans les liens les plus étroits avec ses frères après son mariage, et le malheur ne fit que resserrer ces nœuds. La familiarité de Neuilly s'était continuée aux Tuileries, et la familiarité se continua pendant le long exil de la famille royale. La Princesse prenait la part la plus vive et la plus constante à tout ce qui touchait ses frères. Elle était imbue comme eux des idées qui régnaient sous la monarchie d'un roi-citoyen, elle s'enflammait aux triomphes de l'école romantique; sa sœur Marie modelait une statue de Jeanne d'Arc; elle apprenait à connaître Jeanne d'Arc avec Michelet; elle était patriote, française dans toutes ses fibres; elle écrivait à ses frères : « J'ai le cœur soldat », et, comme eux, écoutait avec ravissement les derniers acteurs de « l'épopée » impériale. Elle personnifiait tout ce que la Révolution de 1830 avait représenté. Elle était libérale, elle admirait son père et rêvait pour ses frères de grandes destinées.

La meilleure des femmes, elle entraînait dans son orbite son mari; il l'écoutait sans toujours la comprendre et, avec cet instinct inné dans la race allemande, il semblait un peu auprès d'elle le vassal devant le suzerain.

Jeune fille et femme, elle avait vu et n'avait pas pu ne pas ressentir les attaques du parti légitimiste contre son père et éprouver quelque amertume en se voyant séparée, comme par un fossé, des familles qui, tenant à l'ancienne monarchie, conservaient la primauté sociale, après avoir perdu la primauté politique. Si elle souffrait quelquefois comme femme, la Princesse n'en témoigna jamais rien.

Par son alliance avec les Cobourg, elle était entrée dans le cercle de toutes les royautés et principautés légitimes; pour les Français, elle était surtout Orléans; pour l'Europe, elle était surtout Bourbon. Son amitié pour la reine Victoria fut mise quelquefois à l'épreuve, surtout après la proclamation de l'Empire. La Reine et le prince Albert, son époux, qui n'avaient au début que des sentiments très contraires à Napoléon III, avaient été entraînés par les événements et par la

guerre de Crimée à un rapprochement avec lui, et la princesse Clémentine, tout en comprenant toutes les nécessités politiques, vit sans doute avec quelque chagrin, la froideur des premiers temps faire place chez la reine Victoria à un véritable engouement. Passionnément française, elle avait en mainte occasion senti chez la Reine la passion allemande entretenue par le prince Albert. Ses rapports avec l'empereur d'Autriche ne subirent jamais aucune altération; son mari général dans l'armée autrichienne, grand propriétaire en Hongrie, avait à la Cour de Vienne une situation particulière, que rehaussait la naissance de la Princesse. L'Autriche est restée la pierre angulaire de la politique conservatrice; bien que privée de certaines de ses anciennes provinces, éprouvée par ses défaites en Italie, en Bohême, ayant perdu en Allemagne l'autorité que lui donnaient les souvenirs et les prérogatives du Saint-Empire romain, elle inspire toujours ce genre de respect qui s'attache aux choses antiques; et l'Empereur personnifie en quelque sorte tout ce qui fait naître ce respect. Frappé dans son orgueil de souverain, frappé dans sa famille de coups si effrayants qu'ils font penser à ceux qu'infligeait la fatalité antique, il conserve une sérénité, une dignité que rien n'altère. On ne le voit point courir de capitale en capitale, en quête d'alliances ou de popularité. Il reste où l'a mis le sort, offrant une façon d'asile à toutes les grandeurs déchues et les abritant sous ses douloureuses sympathies. Vienne demeure par excellence la forteresse de la légitimité. La duchesse de Saxe-Cobourg, devenue presque une sujette de l'Empereur, entretenant avec lui de constantes relations, devait se sentir forcément entraînée vers tout ce qui, de près ou de loin, demeurait dans l'orbite impériale. De là une sorte de désaccord entre les principes professés autour d'elle et ceux dont, fille de roi-citoyen, elle gardait en elle-même la profonde empreinte. Elle dut connaître mieux que personne, habitant l'Autriche, les sentiments, les préventions, les illusions qui régnaient à Frohsdorf; elle était tenue de ne point blesser ce qu'elle ne pouvait approuver. Son tact féminin, sa grâce naturelle, mais surtout son affection profonde pour les siens lui servirent de guide dans mainte circonstance difficile.

Nous ne savons quel fut son rôle dans les premières tenta-

tives de fusion des deux branches de la famille royale de France; nous croyons plutôt qu'elle n'eut aucun rôle à jouer dans ces tentatives. Tout en respirant l'atmosphère de Vienne, elle n'oubliait jamais le passé, et s'associait instinctivement à la politique de ses frères; elle les voyait, avec des nuances diverses, engagés dans des négociations qui tendaient à la fusion des deux branches de la famille royale; les résistances passionnées de la duchesse d'Orléans étaient-elles faites pour l'émouvoir? le temps jettera peut-être quelque lumière sur les hésitations et les doutes qu'elle put concevoir.

Elle n'apercevait les événements, on peut le dire, qu'à travers ses sentiments de famille. Elle trouva le concours de l'Empereur d'Autriche quand elle maria sa fille Clotilde à l'archiduc Joseph, qui devait pendant de longues années être en Hongrie une sorte de Palatin. Son fils aîné Philippe entra dans l'armée autrichienne et assista à la bataille de Sadowa. Son second fils Auguste de Saxe-Cobourg s'allia à la maison de Bragance en épousant la seconde fille de l'empereur du Brésil don Pedro. Le troisième, le dernier Ferdinand devint l'objet favori de ses soins et elle rêva pour lui les plus grandes destinées. Elle eut une grande part dans la détermination qu'il prit d'accepter le rôle difficile et périlleux de prince de Bulgarie, lui ménageant au début la protection de l'Autriche, et plus tard lui facilitant un rapprochement nécessaire avec la Russie.

De caractère viril, — son père l'avait de bonne heure deviné, — elle eut cette singulière destinée de voir trop souvent les siens hésiter devant les résolutions énergiques. De fibre libérale, elle se trouva enveloppée des passions et des traditions de la légitimité; elle dut mener sa vie, comme un marin qui navigue entre des écueils; dans sa tâche complexe, difficile, souvent douloureuse, elle ne commit pas une faute et acquit un respect universel. Le charme de sa personne était très grand; majestueuse sans hauteur, d'humeur gaie, facile, tendre à ses amis, et sachant reconnaître les amis, très égale sans être banale, douée d'une merveilleuse mémoire, retenant du passé tout ce qui valait d'être retenu, d'une incroyable activité et sachant remplir tous les instants.

Il semble qu'avec elle parte le dernier lien qui retenait serré le faisceau des d'Orléans. Il y a des princes de la Maison

de Bourbon; y a-t-il encore des d'Orléans? il était toujours resté en elle quelque chose de l'ère romantique, le goût de l'héroïque; elle avait été Philhellène dans sa jeunesse, et ses vieux souvenirs furent pour quelque chose dans la passion qui la mena dans ses vieux jours dans la péninsule Balkanique. Elle vit certainement dans ses rêves son fils Ferdinand, empereur d'un Orient chrétien; son esprit allait de Sofia à Byzance; elle se sentait heureuse dans la Bulgarie transformée, régénérée. Un rayon poétique se jouait sur sa belle figure, si imposante, dans ses yeux pénétrants, dans son sourire où la grâce s'unissait à la majesté. Son frère Joinville l'appelait en riant : « Clémentine de Médicis ». Elle chercha des couronnes pour les siens mais elle n'avait rien de la mère des derniers Valois : elle était bien d'une autre race, humaine, libérale.

Son ambition de mère avait eu un autre théâtre que l'Orient, la terre même de France : elle avait travaillé au mariage de sa petite-fille, la fille de l'archiduchesse Clotilde, avec le duc d'Orléans, le fils aîné du comte de Paris. Elle vit en esprit sa petite-fille reine de France. Quel rêve! Un rêve que la cruelle réalité dut trop tôt dissiper!

Toujours préoccupée de faire entrer les siens dans le cercle des princes légitimes, elle acheva le mariage du prince Ferdinand avec une fille du duc de Parme, se souvenant peut-être des résistances qu'avait trouvées son frère aîné, futur héritier pourtant de la couronne de France, à un mariage avec une archiduchesse.

AUGUSTE LAUGEL

DE MONTMARTRE AU QUARTIER LATIN[1]

VIII

On raconterait sur Depaquit cent histoires. C'était un homme rangé, chétif, presque effacé, sans fantaisie voyante sur sa personne, et toujours si distrait qu'il semblait vivre dans un perpétuel *quiproquo*. Son grand nez, dont il se moquait le premier en se portraiturant, ses yeux ronds et ahuris, lui prêtaient l'apparence d'un de ces vagues oiseaux de nuit que la lumière aveugle et rend impropres à la circulation. En effet, le bon Jules poussait si loin cette ressemblance qu'on ne le voyait jamais dans la rue que rasant craintivement les murs. S'il pénétrait dans un bistrot, c'était comme poussé de dehors par on ne sait quelle oblique trajectoire, l'air soupçonneux, effaré, inquiet. Au *Lapin*, la place qu'il occupait de préférence n'était point dans la grande salle, mais tout au fond d'un étroit cagibi, près du feu où, pour le découvrir, il fallait déplacer des chaises, des tables, des meubles, du linge, le vestiaire, mille objets, derrière lesquels il se sentait enfin à l'abri des curieux. Il aimait les coins sombres; il s'y terrait avec délices et, par moments, lorsque chacun l'avait totalement oublié, on l'entendait parler tout seul ou réciter des vers. Ah! cette voix de Depaquit! Cette voix grinçante, au registre trop aigu et trop grave, elle m'est restée dans l'oreille

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 août et 1er septembre.

pareille au cri blessé des girouettes l'hiver sur les toits, en province. Lui-même le savait bien car, s'il était poète, c'était pour ne chanter que les petits ennuis de l'existence, ses drames médiocres, ses désespoirs obscurs ou ridicules, ses inutiles élans. J'ai dit qu'on l'entendait parfois, au cours de nos nuits tapageuses. Le terme n'est point exact : on percevait — plutôt qu'on ne l'entendait — la voix de Jules et c'était comme un gémissement rouillé qui, tout à coup, s'élevait dans un angle, et débitait sur un ton saugrenu :

Ah! quel triste sort
A le hareng saur!

Ou, à propos de l'orgue de Barbarie :

C'est la musique incomprise
Qui fait vomir et qui grise
Et qui tue...
A la fin, on s'y habitue.

Il le fallait bien. Avec lui, rien n'était possible autrement. On le prenait comme il venait, taciturne, endormi ou, quand il avait bu, ricaneur et désabusé. L'étrange garçon! Il était aimé de tout le monde pour ses malices d'enfant, son gros bon sens, son humeur, son esprit des plus cocasses et des plus fins. N'avait-il point donné à ses poèmes le titre qui leur convenait entre tous? Il suffisait de lui demander :

— Et comment appelles-tu tes poésies?

— *Les moments perdus!* — répondait-il.

Et il ajoutait :

— Bien perdus, aucun éditeur n'en veut.

Pourtant ces vers, qu'il récitait pour un ou deux amis, commençaient d'être connus sur la Butte. On en avait retenu des bribes, mais Depaquit ne souffrait pas qu'en sa présence quelqu'un les débitât, ou il se fâchait aussitôt et s'en allait vexé. Sous ses dehors narquois, il était irritable, déconcertant. Il fallait le connaître, le bien prendre. Alors il n'y avait personne au monde de plus aimable que lui ni de plus enjoué.

Sans le vouloir, peut-être, il était — se répétait-on — l'auteur d'un alexandrin magnifique, riche, nombreux, plein d'effets, de nuances, d'intentions, de saveur, d'équilibre et

quelquefois, à force de ruses, nous arrivions à décider Depaquit à le dire et pouvions l'admirer. Or ce vers prestigieux, noyé dans le fatras d'une absurde tragédie, de quel désir de l'entendre et de quels grands loisirs il nous était besoin, quand le bon Jules — après avoir toussé — se mettait à la tâche! Il s'agissait d'un roi parti pour la croisade que la reine trompait avec Gontran, son neveu, sans souci du scandale. Et les scènes se succédaient. Et les rimes s'enchaînaient. Et toutes les catastrophes prévues s'amassaient. Jules poursuivait sans cesse. Enfin, le roi revenait au troisième acte. Il accourait vers son épouse chérie. Il allait la presser sur son cœur quand, surgissant, il découvrait Gontran dans les bras de la reine et reculait découragé. L'auteur choisissait son moment. Il nous montrait le malheureux croisé, tirant sur sa barbiche et secouant la tête, puis, lentement, traversant la scène, et s'écriant d'un air digne :

Tiens! Tiens! Tiens! Tiens! Tiens! Tiens! Tiens! Tiens! Tiens! Tiens! Tiens!

Et l'auditoire était ravi.

***

Ces plaisanteries ne sont pas bien méchantes mais elles nous suffisaient, car nous avions alors une telle jeunesse que tout nous amusait.

Avant elles, cependant, et plus que d'elles, c'était de Depaquit surtout que nous riions. Ses aventures avaient toujours quelque chose de stupéfiant dont il tirait parti pour nous mieux divertir.

Un jour, Alphonse Allais l'ayant prié à déjeuner, le bon Jules (il me l'a conté bien des fois) revêtit son habit des dimanches, prit son gros parapluie et se rendit chez l'humoriste. Depaquit n'était point, en ces temps-là, célèbre et son affreuse timidité, loin de l'aider dans ses déplacements, lui valait régulièrement mille et une vexations.

— Qui demandez-vous? — lui cria le concierge.

— Monsieur Allais?

— Oui. C'est ici. Que lui voulez-vous?

— Je dois le voir, — affirma Depaquit.

— Eh bien, prenez l'escalier de service dans la cour, — grogna le pipelet à qui l'air gauche du bon Jules avait aussitôt déplu — vous m'comprenez?

Depaquit s'empressa d'obéir. Il grimpa l'escalier, frappa très poliment à la porte d'un étage, attendit qu'on ouvrit et, déclinant ses nom et prénom, il entra :

— Mettez-vous là, — lui dit la cuisinière. — Je vais faire prévenir monsieur. Mais, entre nous, vous tombez mal, brave homme. Ce n'est pas le moment.

— Pourquoi?

— Parce qu'aujourd'hui le patron a un grand déjeuner; il ne vous recevra pas.

— Ah!

— Ma foi, — reprit la cuisinière. — Patientez. On verra bien.

Depaquit s'installa dans un coin et, durant plus d'une heure, se morfondit. Il n'osait point prier les domestiques de l'annoncer car, les voyant nerveux et agités, « à cause — prétendaient-ils — que l'invité de monsieur lui avait posé un lapin », une sourde terreur l'envahissait. A la fin, on servit. Le bon Jules immobile, regardant passer sous son nez des plats appétissants, faisait contre fortune bon cœur. Il souriait. Il essayait d'avoir une contenance quand, se mettant à table, la cuisinière lui fit signe de s'asseoir. Depaquit, on le pense, accepta sans tarder. Il mangea de fort bon appétit, but, alluma sa pipe puis, comme madame Allais, survenant, lui demandait un peu brusquement qui il était et ce qu'il faisait là :

— J'attendais, — répondit Depaquit avec délicatesse... — N'est-ce pas? Je ne voulais pas déranger... .

***

Toute sa vie, il connut les pires mésaventures et, fait curieux — au lieu d'en être las — il en prenait le goût et les collectionnait. Elles lui étaient par avance destinées, soit que :

Par un décret des puissances suprêmes,

elles ne pussent échoir à d'autres, soit que les recherchant

il les revendiquât de droit. Leur nombre ne se peut dire. Mais Depaquit n'y songeait guère. Au *Lapin* comme chez *Marie la Bonne Hôtesse*, il était le même être incertain, peu loquace, falot, insaisissable. Ses cheveux gris, ses vêtements trop larges et l'air qu'il avait constamment de se mouvoir en rêve, le désignaient à la malignité des gens. Près de lui, Utrillo tranchait par ses manières. On ne voyait plus Depaquit. Il disparaissait et, quand quelqu'un de nous se mettait par hasard à sa recherche, il ne le trouvait plus.

Durant ce temps par contre, M. Maurice, barbouillé de peinture, gesticulant, dépenaillé, menait grand tapage. S'il assistait à nos réunions, c'était chaque fois qu'il échappait à son logeur et alors tout changeait instantanément. On apercevait Utrillo, ces nuits-là, très pâle, le regard noir et vidant sur le zinc des litres de vin rouge avec une rapidité surprenante. Puis l'admirable peintre qu'est Utrillo, commençait ses exploits. Il s'approchait des tables en louvoyant, nous dévisageait, happait un verre ou une bouteille, s'enfuyait. On courait après lui avec des cris. Trop tard. Utrillo se sauvait dans la rue et revenait, cognant les vitres jusqu'à ce qu'on ouvrît. Hélas! c'était son vice. Autant notre ami Jules tâchait à se faire oublier, autant M. Maurice montrait d'entêtement à semer le désordre partout où il se présentait.

Les débitants — qui le connaissaient tous — n'avaient garde de manquer l'occasion. Certains même possédaient des tubes de couleurs, des crayons, des toiles, des pinceaux réservés à M. Maurice. Et ils l'encourageaient à boire car les vues de Montmartre peintes par ce personnage, valaient déjà une cinquantaine de francs. Chez Marie, sur les murs, les plus beaux Utrillo que je sache, se pouvaient voir encore au début de la guerre. Ils étaient accrochés côte à côte, sans cadre pour la plupart ou cloués tout à trac du haut en bas des parois de la salle; personne n'y faisait attention. Il y avait aussi des toiles de Suzanne Valadon, la mère de Maurice Utrillo (qui signe toujours Utrillo V. par amour filial) des Thiret-Bognet, des Depaquit, à *la Belle Gabrielle*, car on payait ses ardoises en peinture dans cette aimable maison ou en histoires et en chansons, selon qu'on était peintre ou

non. Marie n'avait pas d'âpreté. Elle tenait table ouverte à qui se présentait pourvu qu'il fût artiste, et ne songeait qu'ensuite à rentrer dans ses fonds.

Rue du Mont-Cenis, à l'angle des escaliers et de l'étroit couloir de la rue Saint-Vincent, sa boutique — au rideau toujours clos depuis 1914 — était fort accueillante. On y mangeait excellement, grâce à Marie elle-même qui faisait la cuisine et choisissait ses vins. La bonne hôtesse méritait son surnom. Elle n'y mettait aucune coquetterie, mais je crois bien que, sous ses allures débonnaires, elle était fine comme l'ambre et possédait un sens critique très averti. Autrement quelles raisons l'auraient secrètement poussée à voir en son voisin, le logeur d'Utrillo, le père G. — qui habitait en bas des escaliers — un rival dangereux? Nul ne savait encore ce que vaudrait un jour une peinture d'Utrillo, et Utrillo logeant chez le père G., Marie pensait aux toiles et se sentait lésée. Dieu! que de scènes épiques entre M. Maurice, le père G. et cette trop vive Marie, cela put provoquer! Que d'attrapades! Mais M. G. ayant la garde d'Utrillo par contrat, il était le plus fort et ne se frappait point.

Ce gros homme, tout sucré, n'était pas un naïf. S'il avait accepté d'empêcher son étrange locataire de mener à Montmartre une existence extravagante, il se payait avec sa production. J'ai acheté chez lui mes premières toiles de Maurice Utrillo; M. G. les cédait pour cent francs et il offrait un verre par-dessus le marché car, lui aussi, était bistrot comme il convient, et conduisait de pair les deux fonctions. Sur la butte tout marchand de vins est peu ou prou marchand de tableaux. Ces métiers se complètent et peut-être, après tout, n'aurions-nous eu jamais de peintre de la force et de la grandeur d'Utrillo, sans un obscur père G., son pinard et ses alcools de fantaisie.

***

Mais revenons à Depaquit. Il écoutait paisiblement les sornettes de chacun, buvait, hochait la tête et, ne prenant jamais parti, se tenait sur la défensive. Il avait d'autres chats à fouetter, car son insouciance lui valait chaque matin

d'être dérangé par certains créanciers qui, ne comprenant guère la plaisanterie, réclamaient de l'argent et s'accrochaient à lui. La maison Dufayel, entre toutes, a bien ennuyé le bon Jules; mais invariablement le bon Jules répondait qu'ayant fait un emprunt de meubles à M. Dufayel il entendait n'avoir affaire qu'à lui, et que si M. Dufayel en personne acceptait de se déranger, il le paierait rubis sur l'ongle. C'est peut-être la raison pour laquelle Depaquit changeait à chaque instant de domicile. Il habitait, il se terrait un peu partout, n'indiquait jamais son adresse et quand, chez Bouscara, il demeura plus d'une semaine au lit, cela parut si extraordinaire, que nous l'allâmes voir aussitôt.

— J'ai la fièvre, — nous expliqua-t-il, d'un air gêné. — Je tousse... Je ne suis pas en train.

— Allons donc!

Depaquit se gratta le nez puis, comme nous ne paraissions guère décidés à le croire, tant il avait excellente mine :

— Il y a huit jours, — commença-t-il, — j'ai touché mon argent au *Journal* et j'ai voulu faire le malin.

— Comment ça?

— Mais oui.

— Toi?

— Enfin, — dit Depaquit, — j'ai levé une poule... Nous avons dîné sur les boulevards... nous sommes rentrés ici...

— Et alors?

— Alors... elle m'a quitté le matin... oui... et... et... depuis... pffft!... plus d'argent... J'ai cherché partout... rien... plus un sou... C'est ridicule à dire... Aussi, pour attendre, je reste au lit. Bouscara me monte à manger... je travaille.

— Et ton argent, — fit l'un de nous, — où l'avais-tu?

— Dans mon porte-monnaie.

— Et ton porte-monnaie?

— Dans ma poche, — répondit Depaquit.

Force nous était d'admettre que le bon Jules avait été volé, et nous en convenions tristement avec lui quand, tout à coup, le camarade qui venait de l'interroger, poursuivit :

— Où est ton pantalon, voyons? As-tu regardé au moins?... L'as-tu fouillé?

— Oh! — gémit Depaquit, — mon pantalon...

Mais une idée lui traversa l'esprit. Il sauta du lit, releva son matelas et, soudain, tout joyeux :

— Le voilà, — s'écria-t-il... — le voilà... et... dans la poche... non, ce n'est pas possible!

— Le porte-monnaie?

— Et l'argent, — nous apprit Depaquit... — Tenez... Vrai... c'est trop bête... c'est idiot... moi qui pensais qu'elle m'avait pris jusqu'à mes nippes! Ah! là! là! c'est une veine que vous soyez venus... autrement je serais resté couché jusqu'à la saint Glin-Glin!

Avec Georges Delaw « Imagier de la reine », Depaquit avait fini par créer à Montmartre une sorte de réaction contre le goût de l'aventure et des corsaires chers à Pierre Mac Orlan. Delaw, terrien conscient et endurci, détestait l'aventure. Il possédait, rue du Mont-Cenis, une maisonnette que de vieux meubles des Ardennes, une pendule au sonore balancier et de petits rideaux à carreaux bleus ou roses, décoraient. Des pipes au ratelier, de grandes et claires peintures à la détrempe ornaient les murs. Près de son feu ou accoudé les soirs d'été à sa fenêtre et regardant passer les gens, Georges Delaw était un sage. Il avait beau fréquenter au *Lapin*, son groupe nous était sournoisement hostile. Les poèmes en prose de ce charmant artiste, ses dessins, ses propos, tout l'opposait à nous, et il n'était pas quelquefois jusqu'à son chien et ses souliers ferrés qui ne nous proposassent l'exemple d'une autre vie.

Déjà, sans nous prêcher le renoncement aux ambitions extravagantes qui nous échauffaient l'âme, un terrien de même ordre que Delaw et que Jules Depaquit venait, prétendait-il, de réaliser son rêve. Il se nommait Capy. Or Capy l'humoriste, plus épris de la banlieue que de la vraie campagne, s'était offert vers Saint-Ouen une bicoque et l'avait transformée en bistrot. Une enseigne peinte par lui désignait sa maison aux curieux. *A l'ancien Conscrit*, lisait-on sur la porte. Et l'on voyait une salle meublée d'un comptoir, de petites tables, de tabourets, de glaces, de fioles de toute espèce, parmi lesquels Capy, une serviette sous le bras, attendait. Jamais dans le pays, où chacun connaissait l'humoriste, un

seul des habitants ne se laissa tenter. On se méfiait. Pourtant il arriva qu'un jour un voyageur pressé de déjeuner passa le seuil de cette gargotte bizarre, s'assit, appela le garçon :

— Voilà, — grogna Capy.

Il servit lui-même ce client, lui apporta des vins de choix, un café, des cigares, de la fine, puis, comme de fort bonne humeur, l'autre réclamait l'addition :

— Permettez, — dit Capy à voix basse. — Il n'en est pas question. Ici, vous êtes chez moi, monsieur.

— Eh bien?

— Eh bien... rien... vous ne me devez rien... J'ai été trop heureux de vous avoir à déjeuner.

— Ah!... Vous... qu'est-ce que vous dites?

— A bientôt, — fit Capy.

Le client n'en revenait pas. Il considéra stupidement son hôte puis, saisi de terreur à l'idée qu'on lui avait peut-être joué un mauvais tour, gagna la porte et se sauva à toutes jambes.

Il y a loin de cette plaisante histoire à celles des boucaniers du grand Jack London et je soupçonne un peu Capy, qui nous la racontait, de l'avoir inventée pour se moquer de nous. N'importe! Ces messieurs les terriens nous voulaient dégoûter des îles désertes et des vaisseaux fantômes, et tous moyens leur étaient bons. S'ils opposaient les vagabonds des routes aux chevaliers de fortune, ils ne poussaient point autrement la blague et ne dédaignaient pas de trinquer avec nous. Dans les deux camps, la pipe en terre mettait chacun d'accord sur la façon de prendre la vie joyeusement.

D'ailleurs il y avait place pour tous à Montmartre et l'on pouvait y mener librement l'existence de son choix. Pour les uns, ce joyeux pays, avec ses découvertes sur Saint-Ouen et Saint-Denis et leurs épaisses fumées, ressemblait à n'en pas douter à quelque port tragique sous le grand vent du large. Pour d'autres, il ne formait qu'un tout petit village, aux rues étroites, aux boutiques endormies et silencieuses, et je dois dire que plus d'une fois, s'il m'eût fallu opter en faveur des terriens ou des maritimes, j'eusse été fort en peine, car tantôt je voyais la mer au loin, et tantôt ces espaces muets qu'on ne découvre qu'en pleine campagne et qui vous cernent de toutes parts.

IX

Hélas! avec le temps, que d'illusions se sont dissipées à mes yeux! Quand j'y pense et revois Montmartre, non plus comme autrefois mais tel qu'il est peut-être réellement, avec ses hautes bâtisses et ses guinguettes peuplées d'Américains, j'ai l'impression du rêve, je ne m'y retrouve plus. Pourtant voici Frédéric sur sa porte, voici *l'hôtel du Tertre*, et *le Coucou*, et *la Belle Gabrielle*, et la petite église dont la cloche tous les soirs tintait dévotement. Voici, derrière le mur de l'ancien cimetière du Calvaire, les grands arbres dont les feuilles, à l'automne, jonchaient des dalles illustres et tombaient dans nos verres. Voici les innombrables lumières de Paris et le même vent qui les fait — comme avant — tressaillir, quand nous les regardions. Rien n'a changé encore ni de place, ni d'aspect. Rien sinon nos vingt ans et nos amours qui, mortes, ressuscitent mais s'effacent aussitôt.

Mon beau navire

s'est écrié Guillaume Apollinaire,

O ma mémoire
Avons-nous assez navigué
Dans une onde mauvaise à boire
Avons-nous assez divagué
De la belle aube au triste soir.

Que lui répondre? N'est-il point toujours parmi nous, présent et invisible, dans ce décor de planches, de palissades, d'ateliers, de petits jardins où nous errions jadis de compagnie? Au *Lapin* quand, malgré son gros rire et ses plaisanteries nous le sentions secrètement blessé, n'a-t-il point laissé à ses amis le soin de l'évoquer, tel qu'il était? Ceux qui l'ont connu plus que moi, pourraient le dire et le montrer avec Salmon, Picasso, Max Jacob, discourant sur la poésie pure, la boustifaille, l'art nègre, le cubisme, l'orphisme. Il aimait à enseigner les autres, à les troubler, à les stupéfier pour se moquer ensuite d'eux et de lui-même sans la moindre méchanceté. Sa gentillesse n'avait pas sa pareille à Montmartre où, quoi qu'il entreprît, elle attirait la sympathie et provoquait l'enchantement. Elle était reine. Elle était fée et si j'y fais ici une timide allusion, j'y reviendrai bientôt au cours de cet ouvrage car, vers 1913,

j'ai fréquenté Guillaume Apollinaire dans les cafés de la rive gauche où sa cour l'entourait.

Entre ces deux pays si dissemblables, la Butte et le Quartier, déjà, bien avant cette date, la lutte était ouverte. Derain, Salmon, Apollinaire, Picasso, Modigliani ne venaient plus que très rarement au *Lapin*. Ils s'ébattaient ailleurs et force m'est de reconnaître que, sans eux, nos soirées manquaient de fantaisie. Un autre esprit nous animait, plus quotidien, plus terre à terre; d'autres soucis également et peut-être une obscure inquiétude qui quelquefois nous obligeait à nous compter comme si notre groupe eût dû craindre, à la première défaillance, de s'envoler à tous les vents.

Cependant, place du Tertre, à la terrasse de Bouscara, Chas Laborde, Daragnès, Asselin, Girieud, Deslignères, Warnod, Dorgelès formaient une joyeuse assemblée. Nous dînions à la même table, puis, l'antre de Frédé nous attirant, nous allions rejoindre Mac Orlan et l'équipage au grand complet. La nuit passait ainsi. De petites filles et des rôdeurs qui chérissaient la poésie, fraternisaient chez Frédéric avec ses clients ordinaires, nous tutoyaient, offraient à boire. Ces rôdeurs avaient le cœur tendre, des « goûts artistes », et, quand une de leurs femmes les déposait pour quelqu'un de notre groupe, ces Messieurs ne se fâchaient pas; ils nous quittaient durant un temps, allaient danser à la Galette et revenaient avec de nouvelles créatures. Toutes n'étaient pas, heureusement, de la même provenance, car l'endroit eût perdu de son charme, mais toutes aimaient la vie facile qu'on menait au *Lapin* et ses poisons très littéraires. En effet, sous les lampes voilées de foulards rouges, le plafond bas et culotté de la grande salle, où Frédéric chantait, qui ne se sentait pris soudain et envahi par un opium puissant? Ni le rêve, ni les plaisirs n'approchaient de cette sensation. C'était tout autre chose. Une ivresse très spéciale, mêlée de songerie et de désolation, incertaine, sans écho. Elle s'emparait de nous comme, dans ces jours d'automne, la pluie qu'on voit tomber, s'arrête, pour tomber de nouveau, nous dorloter, nous engourdir. Il pleuvait réellement ces nuits-là, ou il neigeait, tandis que les plus ivres allongés sur un banc dormaient et que d'innocentes souris blanches, rusées et familières, trottinaient sur la cheminée.

Comment décrire, sans éprouver un sentiment baroque, voisin des plus inexprimables départs, l'atmosphère de nos longues veillées? Elle empruntait au cadre d'un confus bric-à-brac, où des moulages obscènes, un immense Christ de plâtre, des toiles de Picasso, d'Utrillo et de Girieud se pouvaient voir, son premier élément. La lourde fumée des pipes y ajoutait. Et Frédéric armé de sa guitare, Mac Orlan vêtu en cow-boy, l'humidité des murs, les chiens qui aboyaient, le secret désespoir de chacun, notre misère d'argent, notre jeunesse, le temps perdu, la complétaient. Sais-je bien? Il y avait des soirs où nous étions tous ivres et quelques-uns d'une détresse, d'un abandon affreux, mais il n'y paraissait pas. Sans le pauvre N... que l'on couchait par terre, sous les tables, tant il nous semblait incapable de se tenir, on ne se fût peut-être guère aperçu de rien. Mais il criait souvent et très fort, quand il se réveillait, ou se mettait debout en renversant les bouteilles et les verres, et pour arrêter le scandale, nous chantions aussitôt à tue-tête, et dans la salle on ne s'entendait pas.

Dieu, que pareils spectacles furent fréquents à l'époque! Nul n'y prêtait attention. C'était dans les coutumes et les mœurs de l'endroit et il arriva même, certaines nuits, que des coups de revolver tirés de l'extérieur à travers les carreaux, achevassent de porter ces aimables moments au comble de leur intensité. Si j'en parle, c'est pour montrer que ces Messieurs dont Frédé n'aimait pas la présence chez lui, entendaient être de la fête. Ils y participaient donc à leur manière et leurs anciennes amies en avaient le frisson. C'était pour elles comme l'appel de la rue, de ses hasards, de ses amours furieuses et menaçantes et, pour nous, un suprême excitant. D'autres fois, pénétrant au *Lapin* par surprise, des hommes qui avaient décidé de corriger leurs femmes et brandissaient des rasoirs effilés, semaient la terreur autour d'eux. Heures étonnantes! Ces hommes qui m'entourèrent plus tard une nuit d'hiver, comme je rentrai chez moi, étaient d'énormes brutes. Leurs manteaux, on eût dit de la ficelle, épais et rudes, avaient la forme de macfarlanes tels qu'en devaient porter au temps des diligences les détrousseurs de grands chemins et ils traînaient, attachées au poignet, des

matraques à gros bout. D'où venaient-ils? De quels lointains quartiers? Un bal, mal fréquenté des hauteurs de la Butte, les devait attirer, puis ils rôdaient ici et là...

Salmon, dans *Tendres canailles* les a fait vivre et ces vers qu'il leur dédia :

> Partageant mon vin, des filous
> M'ont laissé caresser leurs armes,

démontrent quelle sorte de louche camaraderie régnait alors, rue Saint-Vincent, entre les poètes et les mauvais garçons. Mais il y avait en plus, chez Frédéric, son fils, le jeune Victor pour qui les filles qui descendaient du bal du Moulin de la Galette, commettaient des bêtises. Ce Victor leur tournait la tête : elles étaient « chavirées » par lui et, tout cela se compliquant d'intrigues mystérieuses, des bandes inquiétantes surveillèrent les abords du *Lapin*. Durant l'été 1911, vers minuit, à l'heure où le Moulin et les guinches ferment leurs portes, on entendait appeler et menacer Victor. Or, Victor ne répondait pas. Il se tenait au comptoir, pacifiquement, l'œil fixe, le sourire aux lèvres. Qu'arriva-t-il? Je n'ai pas à y revenir. Cependant, peu après, — les journaux annoncèrent l'événement — le malheureux fils de Frédé fut tué, à la caisse, par un individu qui, demandant la monnaie de dix francs, déchargea sur lui son browning, à bout portant.

Cette nouvelle me parvint en province et, du coup, je sentis qu'elle allait tout changer. Je pensais à Frédé, je l'imaginais seul, dans sa maison fermée et une immense pitié me venait de le savoir ainsi éprouvé, vieilli, découragé au milieu d'un décor absurde, dans son accoutrement de bandit d'opérette. La vie a de ces paradoxes. Nous en étions tous affligés pour lui d'abord et pour nous que cette aventure plongeait dans la stupéfaction quand, au retour, je revis le *Lapin* grand ouvert et sa clientèle attablée... Il y eut alors, sans doute, moins d'entrain et de gaîté dans le vieux cabaret mais, un soir, Frédéric chanta et nous chantâmes ensuite et l'existence reprit son cours baroque que rien ne pouvait contrarier.

— Voilà, n'est-ce pas? — dit un ami... — On garde les mêmes et on recommence.

Or, Mac Orlan s'était marié; il avait quitté Montmartre

et la plupart des camarades profitant de l'accueil que leur faisait au *Sourire* Gus-Bofa, fréquentaient moins la Butte que les Boulevards et les salles de rédaction. On ne vit plus Roland Dorgelès qu'en taxi. Warnod, pris par *Comœdia*, Chas Laborde, qui courait Paris à la recherche du monde spécial dont il s'est fait l'illustrateur, désertèrent le *Lapin*. C'était la fin. Moi-même, me décidant un jour à travailler, j'abandonnai la rue Caulaincourt pour le Quartier Latin et petit à petit, par la force des choses, nous ne nous rencontrâmes qu'à de rares intervalles chez Frédéric où de plus jeunes nous succédaient.

Seuls, Daragnès, Asselin, Girieud, Deslignères, Depaquit, Delaw, Falké et quelques autres, s'entêtant à rester fidèles à de vieilles habitudes, menaient la même vie et s'en trouvaient fort bien. Ils délaissaient pourtant un peu Frédé. On les rencontrait chez Adèle, dans sa baraque en planches, où la chère était fine, au *Billard en bois*, chez Manière qui a rassemblé aujourd'hui les derniers habitués du *Lapin* de ce temps, chez Bouscara, chez le vieux père Spielman mais, quoique toujours en nombre, ce groupe perdait son unité. Élu par le dessinateur Gassier qu'une ancienne rivalité avec Poulbot obligeait à « tenir le coup », le *Billard en bois*, nous parut un moment un lieu d'enchantement. Ses tonnelles, dans une cour ombragée, sa clientèle de petits commerçants, de jeunes gens, de fillettes de la Butte n'était point déplaisante, au contraire. Et pour tout avouer, deux superbes tableaux de Renoir peints sur les murs et une charmante toile de Marie Laurencin achevèrent de nous retenir.

Qui a connu Marie Laurencin, sans lui vouer un attachement durable, est un monstre, car elle était certainement la plus vive et la plus espiègle des amies. Sa gaîté, sa grâce, son talent eussent touché des cœurs de pierre. En outre, elle avait à nos yeux ce prestige d'avoir été douce et amère à notre ami Guillaume et de lui avoir inspiré son poème le plus beau. Quand elle apparaissait, avec ses cheveux blonds en auréole, ses yeux clairs, sa bouche rieuse et sa gentillesse naturelle, les vers de la *chanson du mal aimé* nous venaient aussitôt sur les lèvres et nous les récitions en nous-mêmes, tandis que Marie, s'asseyant à la table, nous regardait et se demandait

quelquefois ce à quoi nous pensions. Pouvait-on le lui dire? Aucun ne l'eût osé. Et cependant...

Un soir de demi-brume à Londres

chantait une voix intérieure,

Un voyou qui ressemblait à
Mon amour vint à ma rencontre
Et le regard qu'il me jeta
Me fit baisser les yeux de honte.

Je suivis ce mauvais garçon
Qui sifflotait mains dans les poches
Nous semblions entre les maisons
Onde ouverte de la Mer Rouge
Lui les Hébreux moi Pharaon.

Que tombent ces vagues de briques
Si tu ne fus pas bien aimée.
Je suis le souverain d'Égypte;
Sa sœur épouse son armée
Si tu n'es pas l'amour unique.

Au tournant d'une rue brûlant
De tous les feux de ses façades
Plaies du brouillard sanguinolent
Où se lamentent les façades
Une femme lui ressemblant,

C'était son regard d'inhumaine
La cicatrice à son cou nu,
Sortit saoule d'une taverne
Au moment où je reconnus
La fausseté de l'amour même.

***

Chère Marie! Elle le savait bien, elle le voyait bien, que nous ne lui gardions pas rancune d'avoir rendu Guillaume si malheureux. Parfois, elle s'informait de lui. Parfois, étonnée de notre silence, elle fredonnait un petit air et s'éloignait en chantonnant et, la suivant des yeux, il nous paraissait impossible qu'elle ne fût pas au moins aussi troublée que nous. Il y avait en elle, autour d'elle, tant de souvenirs tendres qui se mettaient à vivre que, malgré tout, elle demeu-

rait l'amie trop aimée du poète et notre sœur pour cette miraculeuse souffrance qu'elle avait fait jaillir. Comment ne pas le reconnaître? Il semblait que sa présence par mille subtilités nous préparât, comme Guillaume, au désespoir et nous pressât de le bien accueillir. Qu'étaient, en comparaison de celle-là, nos amours de Montmartre? Rien ou bien peu de chose, car, si nous y pensions, une griserie amère, née du dégoût et de la fatigue, un désenchantement muet nous accablaient. Tristes amours, en vérité, trop quotidiennes, trop machinales. Elles avaient beau, souvent, emprunter de nouveaux visages, c'étaient les mêmes et nos petites amies qui croyaient nous combler, ne faisaient à la longue que nous irriter sourdement et nous détacher d'elles. Qu'y manquait-il? Je n'ose l'écrire. Peut-être moins de facilité, d'enjouement, de complaisance, de niaiserie. Et cependant les jours passaient et les nuits et, lorsqu'il arrivait qu'une de ces jolies filles nous quittât, nous en ressentions tant de peine qu'il le fallait cacher.

Que de fois, regagnant, à l'aube, ma chambre j'ai souffert d'être seul et sans aucun courage. J'eusse donné la moitié de ma vie pour ne point éprouver ce vide qui m'habitait et m'obligeait, pour m'en accommoder, à commettre cent excès! J'aurais été au bout du monde, quitte à revenir seul encore comme toujours. Il y avait en moi, dans ces moments, un tel désir d'échapper à cette existence qu'il me semblait agir, penser, dormir en rêve. C'était un grand tourment. Je voyais clair dans mon désordre. Je me jugeais. Je me faisais pitié, mais, en même temps, la jeunesse l'emportait et, loin de prendre une décision, j'étais chassé vers les plaisirs et ils m'éblouissaient.

Avec le soir — je m'en souviens — la rue, où les lumières des bars et des hôtels s'allumaient, m'attirait. Je rôdais à travers Montmartre ou, m'égarant dans ces quartiers chers à Robert de La Vaissière, je me saoulais d'aller ainsi sous la pluie à la recherche des plus mornes aventures. A Grenelle, à la Bastille, dans des meublés ignobles, je logeais quelques jours, buvant, fumant et ne m'expliquant pas le goût pénible qui me poussait à fréquenter des filles publiques, leurs amis, des voleurs... En noble compagnie, je fréquentais les bals musette. J'y dansais. Je m'oubliais jusqu'à la minute où,

profondément écœuré par toute cette vie stupide, il me semblait renaître aux plus purs sentiments. Alors, rien ne m'eût retenu. Je traversais Paris en hâte, rentrais chez moi et comme on revient de voyage, me sentais attendri. Tout m'accueillait joyeusement, me flattait et quand, dans mon courrier, un pneumatique outrageusement parfumé me rappelait à une liaison passagère, j'étais sincère en m'en réjouissant.

Qu'on me pardonne, ici, ces confidences, mais on comprendrait mal sans elles,

> L'heure amère des poètes
> Qui se sentent tristement
> Portés sur l'aile inquiète
> Du désordre et du tourment

ni surtout que pareille heure, si trouble et desaxée, sonnât à mon réveille-matin plus fréquemment qu'il n'est d'usage, peut-être, ou de bon ton, de l'avouer à ses lecteurs.

Est-ce ma faute? Je n'avais de repos qu'à ce prix et la médiocre opinion de moi-même que m'inspiraient ces fugues, m'emplissait de délices et de désolation. Pouvais-je lutter? C'était au-dessus de mes forces et le plus curieux est que, me méprisant, je me persuadai que cela suffisait à m'absoudre. Dans cet état d'esprit, je n'avais guère de chances de m'amender. Un autre décidait de mes goûts à ma place, de mes erreurs et je riais du temps perdu lorsqu'une innocente créature, cherchant à m'inspirer des sentiments durables, je lui jouais la comédie. Tout m'était bon pour la tromper; si je me livrais, je me reprenais sur-le-champ, quitte à me lamenter ensuite et, sous des airs sensibles, à me voir comme j'étais. Certes, je ne regrette rien de ce temps, ni ce temps-là non plus, où tout ne me causait de réelle satisfaction qu'à faire le mal et me complaire en lui. Pourtant si je souffrais, j'étais vite consolé. Et, par un singulier besoin, dès que j'avais cessé de geindre, je m'ingéniais de nouveau à souffrir et ne m'en privais pas.

On a dit des poètes qu'ils sont toujours prêts à sacrifier leur bonheur pour le mieux célébrer et trouver des accents plus humains. C'est possible. Baudelaire et sa « volupté du regret » m'ont longtemps fasciné, mais chaque homme a d'abord sa nature et il doit compter avec elle. La mienne m'entraînait

aux pires extravagances. Tantôt dans le chagrin et le manque d'argent. Tantôt dans les plus bas plaisirs. Que m'importait une théorie? J'admirais la fausseté des femmes et je m'y laissais prendre. Soit que l'une, m'ayant dit qu'elle copiait mes lettres sur un cahier afin de les pouvoir relire auprès de son mari, me trahît avec lui, soit que l'autre, me voulant du bien, ne me cédât qu'en larmes et me décourageât. Elles m'instruisaient, me formaient à leurs jeux et, chaque fois, me fournissaient contre elles des raisons de les fuir.

Ainsi s'écoula, dans une perpétuelle incertitude, la plupart de ces belles années où je découvrais chez mes amis le même désir de rompre quand ils se sentaient amoureux. Pourquoi n'aurais-je pas fait comme eux? Or certains provoquaient des drames et s'en montraient ravis, tandis que, renouant avec des filles perdues des relations dont j'eusse peut-être rougi, je me débattais dans l'ivresse, le dégoût et un affreux tourment. Plus j'allais et plus, ce tourment augmentant, je me sentais la proie de mes tristes habitudes. Toutefois ce n'était pas que ces filles que j'aimais mais d'abord les rues noires, les hôtels, les débits, le froid, la pluie fine sur les toits, les bars, le hasard des rencontres et, dans les chambres, un air de navrant abandon qui me serrait le cœur. Ce décor si tragique par les nuits d'hiver, si sombre, si pathétique m'envoûtait et me procurait à la fin de telles sensations que, parfaitement insensible à d'autres attraits que les siens, je m'enivrais comme d'un vin âpre de ma propre infortune.

Est-ce qu'Utrillo n'a pas exprimé dans son œuvre cette secrète et cruelle obsession qui, durant une période de sa vie, le poursuivit plus que quinconque? Elle a pesé dans la balance de nos vingt ans d'un poids si lourd et marqué les meilleurs des hommes de ma génération d'un signe si mystérieux, qu'ils n'auraient peut-être pas autrement de moyen de se reconnaître. Chez Utrillo, cela se voit du premier coup car il a tant chéri son mal et l'a si minutieusement approfondi, qu'il ne saurait le renier. Rappelez-vous les perspectives, désertes pour la plupart, de ses rues de Paris et de la banlieue. Il y luit, sur les murs, les façades aux volets fermés, les devantures brunes des bistrots, comme une lumière figée qui n'est de nulle part, sinon de ces régions du rêve que personne n'ose nommer. Et

quelle anxiété circule, sans qu'on la puisse fixer, quelle présence ambiguë, flottante, insaisissable, quels appels déchirants! Il semble qu'à la minute précise où il eût pu nous secourir, le seul être vivant au monde ait tourné l'angle de ces maisons de plâtre et disparu à tout jamais. Comment n'a-t-il pas entendu? Et pourquoi? J'ai sous les yeux, en écrivant ces lignes, une des toiles d'Utrillo où ce qui fait sa grandeur et sa force s'affirme magiquement. Dans ce tableau, les blancs et les bleus, les roses se correspondent avec un tel bonheur qu'ils vous attirent et vous retiennent longtemps. Une cour étroite, des murs, une porte ouverte, quelques feuilles dépassant les toits. Un calme! On pense à Verlaine qui soupirait :

Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là,
Simple et tranquille!

et, peu à peu, on est frappé par l'aspect de cette cour si proprette dont l'entrée, surplombée d'un énorme écriteau, s'orne de l'inscription : LAVOIR CHAMPEAU en grosses lettres; on l'examine, on s'en approche avec curiosité comme si, de derrière les volets, quelqu'un vous surveillant, on feindrait de ne point l'avoir vu. Mais est-on sûr de rien? ou n'est-ce pas plutôt cet autre soi-même, que chaque homme passe sa vie à refouler, qui — devant cette toile — s'éveille par enchantement? Ces lieux lui sont si familiers! Il les connaît. Je veux dire, *il les reconnaît* et l'émotion qui vous saisit — dans cette étrange confrontation — est de celles que certains êtres seulement sont capables d'éprouver s'ils ont été trop faibles, la première fois, pour l'écarter ou la fuir avec la peur de lui céder.

Me croiera-t-on? Je ressentais alors cette peur qu'on n'analyse point, cette inquiétude et, par les rues où je rôdais très tard, je me faisais l'effet de naître à l'existence confuse et tâtonnante de tout ce qui s'agite la nuit, en secret, se cherche désespérément, va, vient... et revient, emporté par le vent. Je ne saurais mieux m'expliquer : le lendemain, en rentrant au grand jour, il me fallait, pour reprendre mes esprits, un effort des plus longs et des plus méritoires. Je souffrais. Je luttais contre un personnage obscur que j'avais laissé m'envahir et, me retrouvant à la fin, j'en étais irrité. En effet, tout changeait et le poète, inspiré par la nuit, se

transformait chez moi en un copiste sans fantaisie qui, griffonnant des vers, en avait oublié le sens, sinon le rythme et la secrète et nostalgique ferveur.

Tristes retours! Montmartre n'était alors qu'un quartier de Paris, quelconque, sans caractère. Des créanciers sonnaient aux portes. La concierge, sa quittance de loyer à la main, réclamait de l'argent.

— Plutôt que vous mettre dans des états pareils, — disait cette ridicule personne, — vous feriez mieux...

— Mais oui!

Max Jacob s'en sortait avec un compliment. D'autres, assis tout nus à leur table de travail, criaient : « Entrez », et répondaient avec sang-froid : « Voyez. On m'a tout pris!... » D'ordinaire c'est dehors qu'éclataient les disputes et nous les évitions au trot, plutôt que d'insister. Le 15 de chaque trimestre, date fatidique, des couples qui paraissaient unis, se séparaient, à cause du terme et le crémier, l'épicier, le boucher, en tiraient une morale dont ils nous assommaient. Cependant, c'était une morale et la seule, qui — peut-être — si nous l'avions suivie, risquait de nous dégoûter avant l'âge des hasards de la vie. Je me souviens, à ce sujet, du réveil qu'on me fit un matin rue Lepic, à l'hôtel où je dormais profondément. Je dus laisser mes poèmes au logeur, mes vêtements, mes chaussures et, grelottant, je me trouvai bientôt place Pigalle, dans un bar, sans pardessus — malgré l'hiver — et sans chapeau. Ah! que ce matin-là, la place et son bassin et ses verts autobus me semblèrent laids à contempler. Debout, près du comptoir, tout engourdi de froid et de sommeil,

J'admirais comment va le monde

mais le cœur me manquait. « Quoi! me disais-je. Payer! Toujours payer! »

Je pensais aux camarades qui devaient comme moi faire ces réflexions et qui, découragés, comprenant que Montmartre n'était, pas plus qu'un autre, le pays des artistes, ne savaient où aller. L'eau du bassin, les rues en pente qui menaient vers Paris, invitaient au voyage. Partir?...

Je sens que les oiseaux sont ivres.

— Ah! non, pas les oiseaux! Assez! — me révoltais-je...
Et je sortis du bar au moment où, trépidant, l'autobus « Place Pigalle-aux-Vins » démarrait... et je sautai dedans.

X

La première opposition entre Montmartre et le Quartier consiste, on la perçoit, sur le parcours du « bus » *Pigalle-aux-Vins* : on découvre soudain d'autres lieux que le Moulin Rouge, la Galette, le Lapin agile, voire le Sacré-Cœur : on évoque de plus vastes souvenirs. La flèche aiguë et dentelée de la Sainte-Chapelle, les tours de Notre-Dame, le parvis, Saint-Julien-le-Pauvre, par ce matin d'hiver, m'apparurent dans une lumière bleuâtre et quoique, ne jouissant de ce côté de l'eau, d'aucune sorte de crédit, je me sentis rasséréné. J'avais, à mon arrivée à Paris, habité l'Ile Saint-Louis où Charles-Louis Philippe m'écrivait de sa petite chambre que c'est le seul endroit du monde pour un poète. Mais Charles-Louis Philippe mourait, quand je m'installai quai de Bourbon, et je n'y fis pas long séjour. L'endroit était trop calme, trop retiré, avec ses arbres mélancoliques, le fleuve, ses vieilles maisons. Il me semblait être encore en province. Je m'y ennuyai et, comme je ne rentrais que fort tard dans la nuit, ma conduite offensait la concierge et j'en étais gêné. Pourquoi mentir? Je manquais alors d'assurance. Paris avec ses brasseries, ses cafés, ses voitures, son animation fiévreuse et perpétuelle m'intimidait. Je n'y connaissais pas grand monde. Enfin, quand je m'asseyais dans les bars et regardais les femmes, elles m'inspiraient plus d'étonnement que de désir et je n'osai les approcher. L'une d'elles que je rencontrais à la taverne du Panthéon et que j'admirais en moi-même, s'amusait de mon embarras. C'était une fille brune, des plus faciles, qui fumait de splendides cigarettes à bout doré et qui, loin de « tenir ses prix », acceptait, à la fermeture de l'établissement, l'argent qu'on lui offrait. Or l'idée de pouvoir profiter d'un pareil rabais ne me venait même pas et il fallut qu'un soir, cette créature m'adressât la parole et, m'expliquant qu'elle avait mal aux pieds, me demandât trois francs pour s'offrir

un sapin. Je les lui remis. Mais aussitôt, je vis, à ma stupéfaction, l'aimable quémandeuse oublier de boiter et se diriger à toutes jambes vers une boulangerie où des femmes de même genre festoyaient toute la nuit.

Cette leçon me fut profitable et m'instruisit plus sur les filles qu'une longue fréquentation, car ces trois francs me privèrent fort le lendemain. On mangeait tout un jour à l'époque pour cette faible somme. On pouvait même boire et fumer. Rue de la Montagne-Sainte-Geneviève, avec Bernouard chez qui j'apprenais à composer et à imprimer les livres, nos repas nous coûtaient douze sous. Pain : dix centimes, portion de viande : trente centimes, légumes : quinze centimes et chocolat bouillant qui servait de boisson : un sou. Restait de quoi faire le jeune homme sur trois francs. Mais tout, me dis-je philosophiquement, s'apprend et je n'y pensais plus.

Une autre nuit, étant plus riche, je me revois traversant l'eau sur le Petit-Pont et faisant sauter dans ma main une piècette d'or qui m'assurait une semaine de bien-être. C'était vers l'aube. Une petite pluie d'hiver mouillait l'asphalte, les trottoirs, les noirs fusains luisants bordant le quai et, alignés sur le parvis, brûlaient les becs de gaz. Personne, à pareille heure, par ce temps, dans les rues qu'un garde républicain qui, pour se réchauffer, tapait de la semelle dans sa guérite et sous son long manteau bougonnait. Il me salua comme je passai près de lui et moi, me retournant, la pièce que je tenais, m'échappa et roula je ne sais où.

— Ah! c'est trop bête.

— Quoi donc? — demanda le garde.

— J'avais dix francs...

— Dix francs!

— Oui, — dis-je consterné... — et voilà...

— Mais il faut les chercher, — fit le garde qui s'arrêta de frapper de ses bottes le sol de sa guérite. — Ils ne doivent pas être loin...

A cet instant, un pauvre qui se rendait aux Halles, et tenait relevé le col de son méchant veston, s'approcha :

— Qu'est-ce qu'il y a? — s'informa-t-il d'une voix rauque. — J'peux être utile à quelque chose?

Nous lui expliquâmes l'aventure, puis je grattai une allumette.

— Attends, — grogna cet homme. — Viens par ici. S'balader quand on cherche, on n'trouve pas... Là, dans l'ruisseau, éclaire.

Il était à genoux, tâtant l'eau sale, fouillant par terre et promenant ses doigts lentement dans la boue.

— On partage, s'pas? — me proposa-t-il. — C'est promis?

— Bien sûr.

— Alors, vieux, aie patience!

Un grand moment, tandis qu'une après l'autre mes allumettes se consumaient, l'homme sans se lasser explora minutieusement le pavé, mais d'autres individus transis de froid comme lui et intrigués par notre manège, s'attroupèrent. Ils sortaient de dessous les fusains qui ornent le bas de la statue de Charlemagne et, apprenant de quoi il s'agissait, se mettaient à la tâche. Des femmes, mêlées à eux, sous la pluie qui tombait, cherchaient également. J'étais las, attristé par la vue de ces êtres misérables qui, pour cent sous, silencieusement priaient la chance de les favoriser et se surveillaient du coin de l'œil. Soudain je n'y tins plus. Je renonçai à mon argent et rentrai sans gaîté chez moi.

— Quelle pitié! — me disais-je.

Mais comme je me déshabillai, la piécette d'or qui s'était providentiellement logée dans le revers de mon vieux pantalon, glissa de sa cachette et roula dans la chambre.

Il m'est, longtemps, resté de cette histoire un souvenir pénible car j'ai gardé pour vivre ces dix francs au lieu de partager. Quand j'y pense, j'en suis encore honteux. Mais que faire? Il était trop tard, le lendemain. J'eus beau questionner les passants que j'attendis, à la même heure, au même endroit, aucun ne put me renseigner. La nécessité me fit alors prendre sur moi de ne plus insister. Les jours et les ans s'écoulèrent et si, depuis, il m'arrive rarement d'évoquer cette nuit-là, il m'est bien difficile de franchir le Petit-Pont sans me sentir le cœur serré...

Partout dans ce quartier humide la même impression me poursuit car, où que j'aille, je me revois sans argent et tourmenté par une odeur de marrons chauds, l'hiver, qui exci-

tait ma faim. Rue de Buci, quai Saint-Michel (à l'angle de la place), rue Saint-André-des-Arts, cette odeur m'enivrait, m'envahissait d'un sourd malaise mais, comme du plus loin que j'apercevais la poêle et le sac du marchand je m'observais, personne ne se doutait de rien. De quoi me serais-je plaint? J'avais quitté Montmartre pour travailler et mener dans un coin, la vie qui me plaisait. Tant pis pour moi! Ou tant mieux! J'étais libre. Je n'avais qu'à persévérer. Il le fallait. Seulement je n'avais pas chaque fois les douze sous dont les amis payaient leurs repas à la Montagne et je devais souvent me priver de manger.

Après trois jours de jeûne, où je restai couché, rue Visconti, dans le réduit bas de plafond qui m'abritait, je me rappelle être sorti — la nuit — sans savoir où j'allais. Le froid très vif brûlait. Je tremblais. J'avais dans les oreilles un douloureux bourdonnement et les gens que je croisais, s'arrêtaient et se retournaient. Par des rues noires, se succédant comme un long corridor, je me dirigeai vers la Seine, suivis les quais, pris un pont et traversai l'eau. Un instinct vague m'attirait vers les Halles. Or il n'était pas l'heure où, dans les détritus, les miséreux vont à la découverte et le spectacle des carreaux balayés et brillants, acheva de me décourager. Attendre, debout, contre une porte? je ne le pouvais pas. J'étais à bout de forces, vaincu, désemparé. Quelle nuit! Titubant et rôdant, çà et là, stupide, la tête creuse, je m'échouai bientôt, boulevard de Sébastopol, sur un banc. Une petite bise, qui soulevait à ras du sol des tourbillons de poussière et me glaçait les jambes, soufflait. Je regardais sans voir, j'écoutais, sans entendre, les trams, les lourdes voitures de maraîchers rouler à gros fracas quand, mystérieusement, une vieille femme qui, depuis un moment tournait dans les parages, s'approcha et s'assit près de moi.

C'était une sordide créature avec un vieux boa dont les plumes rebroussées par le vent s'agitaient, un chapeau ridicule, des mitaines, un cabas. Que voulait-elle? Les mots qu'elle prononçait m'échappaient ou n'avaient pas de sens. Je me reculai lentement.

— Enfin, viens-tu? — me proposa-t-elle d'un air dur. — Hein? Voyons... viens...

Elle me dévisagea, hocha la tête et demanda :

— T'as un genre propre, pourtant. Qu'est-ce qu'il y a? Ça n'te fait pas plaisir?...

— Non, non, — lui dis-je... — Va-t'en!

— Oui?

Et, comme elle hésitait :

— Tu ne vois pas, — lui criai-je tout à coup, — que j'ai faim?

— Quoi?

— Oh! laisse-moi tranquille!

La vieille s'approcha davantage puis, convaincue que je ne mentais pas, s'en alla en silence et revint, deux minutes plus tard, avec un gros quignon de pain, chaud et appétissant, qu'elle posa sans un mot sur le banc.

C'est pourtant vrai mais, à l'époque, j'étais un parfait imbécile et je croyais de bonne foi que — parce que j'écrivais des vers, — tout m'était dû.

— Moi aussi, — me dit un jour un camarade, — je le croyais. Ah! si je n'avais pas réussi, tu penses! comme j'aurais fait un grand raté!

Le mot est juste. « Si je n'avais pas réussi! » Cependant il vaut mieux réussir, quitte à le regretter. Et puis, quoi? réussir!... Y songions-nous? L'exemple de Moréas, qui vivait à la brasserie (et que Max Jacob appelait Matamoréas) n'y incitait personne. Nous rêvions de la gloire et peu nous importait, au fond, d'arriver car la réplique de Forain : « Oui, mais dans quel état! » mettait tout à sa place.

Dans les cafés du boulevard Saint-Michel, au d'Harcourt, à la Source, au Vachette qui cédait les lieux à une banque, au Panthéon, avec Bernouard et deux ou trois amis qu'il employait à l'imprimerie, le plaisir passait en premier. Le plaisir et la fantaisie... Rue Dupuytren, où la *Belle Edition* tirait orgueil d'une presse à bras impraticable, nous gagnions notre vie, le composteur aux mains et le sourire aux lèvres. Jou, le graveur qui devait plus tard s'illustrer, m'enseignait et, passionnant travail pour un poète, j'alignais lettre à lettre dans les moments perdus, les vers de *la Bohème et mon cœur* qu'on devait publier. Hélas! la composition faite, le papier nous manqua et, une commande intempestive décidant de

mon sort, je dus distribuer les caractères que j'avais assemblés et ma plaquette ne parut point.

— Viens prendre un glass, — fit alors Bernouard pour adoucir ma déception.

Et, me montrant une poignée de louis qu'il venait de toucher pour cette maudite commande, il ajouta, joyeux :

— On a toujours le fric!

C'était un résultat.

En effet, pour le conquérir, ce « fric », que n'eussions-nous pas entrepris rue Dupuytren, où il manquait! Nous vendions tout jusqu'aux habits que Poiret donnait à Bernouard sous prétexte qu'il les pouvait porter. Je chantais dans la cour. Jou courait les librairies avec d'immenses factures et Clarnet, un Roumain, s'efforçait noblement d'intéresser ses relations à nos stériles efforts. Pourtant rien ne réussissait. On me jetait pour mes chansons, des sous anglais ou italiens. Jou revenait bredouille de ses tournées. Clarnet faisait la noce et Bernouard s'arrachait les cheveux.

Il les avait très longs. Des cheveux blonds, rejetés en arrière, qui lui donnaient l'air inspiré et lui valaient auprès de ces demoiselles du d'Harcourt des succès non d'éditeur mais d'artiste et des piles de soucoupes. Comment s'en tirait-il? Mystère. Mais nul n'y pensait car Parigot et dressé de bonne heure, ce sympathique garçon « connaissait, comme on dit, la musique » et savait le prouver. Bien qu'il fût plus âgé que nous, il paraissait sans conteste le plus jeune, le plus innocent et peut-être, à ses heures, le plus sentimental. Un type! l'air d'un gamin, très pâle, très éveillé, des yeux bleus, fin querelleur, toujours drôle, toujours maître de lui et insolent à souhait. Seul, l'huissier arrivait à l'intimider quand certaines échéances requéraient son emploi. Je roulais alors « le patron » dans une grande feuille de papier d'Arches et il assistait aux débats, sans bouger, puis riait comme un fou. Avons-nous ri, souvent, au lieu de nous désespérer! Avons-nous froidement, laissé les choses se rétablir d'elles-mêmes! Il n'y avait pas mieux à faire. Par une sorte de miracle, au moment où nous en avions le plus pressant besoin, un auteur qui pouvait payer son édition, survenait et versait un à-compte. Ou c'était un ami de passage à Paris qui nous menait au restaurant, un

créancier ému par notre gêne, une copine du Quartier. Rien ne nous arrivait que providentiellement et cela, loin de nous étonner, nous fortifiait dans l'espoir que, tôt ou tard, dans la vie tout s'arrange lorsqu'on n'en doute pas.

Or, nos réjouissances n'étaient pas bien coûteuses. Un petit bar de la rue Monsieur-le-Prince leur suffisait. Elles consistaient en cafés-crème et en croissants puis en alcools de fantaisie. Cette rue, que Barrès a célébrée du temps des brasseries, n'avait pas grand aspect. Des bistrots, des échoppes obscures, des hôtels, de médiocres maisons de tolérance s'y échelonnaient, de gauche à droite et ses pavés humides, ses carreaux encrassés, ses devantures malpropres, y composaient, dans leur ensemble, un spectacle peu plaisant.

C'est dans cette rue, qu'amis des filles et des mégères qui les exploitent, nous nous rencontrions la nuit. Nous passions pour d'exécrables clients. On nous faisait cependant bon accueil. On nous offrait à boire et la mère Charles assise devant un brasero, nous racontait sa vie. En échange de chansons et d'histoires, le vin blanc que nous partagions avec des chauffeurs de taxi, coulait à flots en ces lieux désolés puis ces dames — qui nous savaient poètes — nous demandaient d'écrire des acrostiches pour elles quand ce n'était point quelquefois de longues lettres à des messieurs très bien.

« *Mon chéri,* — dictions-nous en vidant des litres qu'aucun de nous, et pour cause, ne payait — *je ne fais que penser à toi. Depuis que tu m'as prise.....*

— Mesdames! — appelait la mère Charles.

Il pleuvait dehors à torrents. Le vent soufflait et nous, près de ces femmes qui parlaient sans arrêt des lundis, chez Convert où elles dansent, nous nous sentions engourdis et las. Une atmosphère épaisse régnait, entre les murs de plâtre, sous le gaz, qui brûlait au plafond et éclairait la pièce d'une lumière crue. Mais qu'importait! nous étions à l'abri. Nous écoutions l'eau ruisseler et les vers de François Villon :

Vente, gresle, gelle, j'ay mon pain cuit

nous emplissaient d'une morose et délectable langueur.

Dois-je l'avouer? Nul autre endroit ne nous eût convenu davantage. Il résumait, dans son banal décor d'éventails, de

divans, de glaces rayées, de guirlandes, de photos, un monde fort équivoque, nous aidait à le bien connaître et déjà — quoique l'on puisse penser — à le dépeindre sous son vrai jour. Où serions-nous allés? Nous n'avions guère le choix. Ici ou là, je veux dire : dans les brasseries ou ces étranges boutiques du Quartier, c'était le même milieu, que nous eussions trouvé à peu de chose près! Nous condamnera-t-on? Je ne m'en soucie point. Ma vie est faite et je n'ai pas le temps — même avec quelque effort — de rien regretter.

D'ailleurs si la mère Charles nous obligeait, peut-être étions-nous quittes envers elle de la dépense qu'elle prenait à ses frais car, vers l'époque du jour de l'an, nous la remboursions largement de ses bons procédés. En effet, j'envoyais pour les fêtes ma carte — et mes souhaits — à des aînés illustres et les petits cartons qu'ils ne manquaient pas, à de rares exceptions près, de m'adresser « avec leurs bien sincères remerciements », j'en faisais don à la mère Charles. Cette femme alors était aux anges. Elle ornait toutes les glaces de la maison de ces bristols de choix et prétendait — quand un client l'interrogeait — qu'elle connaissait parfaitement ces messieurs des Goncourt, par exemple, puisqu'ils répondaient à ses vœux.

FRANCIS CARCO

(A suivre.)

LA VIE DOULOUREUSE

DE

CHARLES BAUDELAIRE[1]

IV

DÉSORDRES

...Oui, je veux
Être vertueux dans une heure...

Dès ce moment, l'on peut dire que le destin de Baudelaire est fixé. Les fautes sont commises qui, avec un caractère comme le sien, non seulement obstiné, mais soucieux, par scrupule, de ne se point dérober aux conséquences de ses actions, vont entraîner tous ses malheurs. Jeanne est entrée dans sa vie, elle n'en sortira plus.

De même Arondel. Ce premier usurier est l'oiseau avant-coureur qui en annonce une nuée d'autres. C'en est fini du repos, du labeur régulier, de tous ces beaux projets qui n'ont même pas reçu encore un commencement d'exécution, et qui vont devenir bientôt comme un idéal théorique, ajourné d'échéance en échéance, sous la pluie des exploits d'huissier.

Un an à peine s'est écoulé depuis que le poète a quitté sa famille, et il apparaît déjà que cette séparation d'avec sa mère n'a pas eu les suites heureuses qu'il en attendait. Il a perdu ce point d'appui naturel dont, à son âge encore, il avait moralement besoin. C'est Baudelaire lui-même qui l'a déclaré dans cet examen de conscience qu'il fit quelque vingt ans plus tard (en 1861) : « Je me suis sauvé, et j'ai été dès lors

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 août et 1er septembre.

tout à fait abandonné. Je me suis épris uniquement du plaisir, d'une excitation perpétuelle... »

Mais qu'est-ce que Baudelaire entend par ce mot « abandonné »? D'où vient que, dans la phrase même où il fait l'aveu de sa fuite, il semble rejeter sur sa mère les responsabilités d'une rupture qu'il avait seul voulue et précipitée? C'est que, son amour filial n'ayant jamais cessé d'être un sentiment passionné, il y a toujours, dans cet amour, quelque chose d'aveugle et comme une pente fatale à l'injustice. Oui, il a quitté le foyer familial, mais, sans oser l'avouer, sans se le dire à soi-même peut-être, il pense encore en 1861 ce qu'il pensait peu de mois après sa fuite, c'est que sa mère n'aurait pas dû prendre si facilement son parti de ce départ. Si facilement! qu'en savait-il? Mais il en jugeait comme un amant qui s'étonne que la maîtresse qu'il a quittée ne soit pas venue le relancer.

Madame Aupick est une épouse soumise. Son mari est parfait pour elle; et, si le général a pu commettre, à l'égard de son beau-fils, quelques erreurs d'appréciation ou des fautes de doigté, ses intentions, du moins, étaient sans reproche. Les torts les plus graves ne sont certainement pas de son côté. Et puis, est-ce que la mère du poète, après l'évasion de celui-ci, n'a pas encore tout tenté pour le ramener? N'est-elle pas allée jusqu'à lui rendre des visites qui exposaient une honnête femme, une dame comme elle, à des rencontres fâcheuses? Cela, Baudelaire, en 1861, l'a oublié.

Cependant, il avait été le premier à comprendre la gêne qui résultait, pour madame Aupick, d'une situation si fausse, et il avait estimé plus *décent*, comme il disait, que ce fût lui qui se dérangeât. Mais, d'autre part, il avait horreur de venir rue Culture-Sainte-Catherine, dans ce salon bourgeois dont les tentures avaient une odeur étouffée.

Aussi, la mère et le fils en arrivèrent-ils vite à se voir au dehors, toujours à la manière furtive des amants. Les maisons de thé n'existaient pas à l'époque. Mais les musées, en hiver, le Louvre de préférence, étaient les lieux de ces rencontres. Les banquettes du Salon carré ont souvent sur leur velours rouge accueilli le couple errant : ce fils, à la fois plein de prévenances et d'irritation, cette mère tendre et maladroite, qui

se querellaient à mi-voix et, malgré tout, semblaient tant s'aimer.

Le seul nom de Charles suffisant à mettre dans le regard de son mari une lueur de sévérité qu'elle connaissait bien, madame Aupick, la plupart du temps, cachait au général ces rendez-vous. Peut-être Baudelaire soupçonnait-il ce mystère et en jouissait-il secrètement. Quelque profond respect qu'il eût pour sa mère, son attitude, en effet, n'était point différente de celle d'un homme dont l'amie s'est mariée et qui, jadis, trompé par elle, trompe à son tour avec elle-même celui qui la lui a ravie.

A la belle saison, les entrevues avaient lieu dans les jardins publics. Le poète, pour ces sorties, soignait particulièrement sa mise. Il offrait son bras galamment à sa mère. Parfois, dans leur joie à se retrouver, tous deux oubliaient le présent : elle, les inquiétudes mortelles que lui causait toujours l'avenir de cet unique enfant, lui, les travaux en retard, les créanciers, et Jeanne.

Après un dernier baiser, la mère et le fils se séparaient. Baudelaire regagnait son île, et, dans son île, la rue de la Femme-sans-Tête. A la fin de ces après-midi-là, lorsqu'il rentrait chez Jeanne, la vulgarité de la mulâtresse, dès le seuil, lui donnait comme un choc. Mais un étourdissement d'une autre nature succédait vite à ce brusque dégoût.

Dans ces moments, la volupté, pourtant, n'était pas la seule puissance devant laquelle Baudelaire s'inclinait, ou plutôt, cette puissance, son imagination l'embellissait de toutes sortes de prestiges. Surtout, si Jeanne consentait à se taire, si ses bavardages insanes n'étaient plus remplacés que par ses ronronnements de chatte amoureuse accroupie toute nue près du feu. Alors, disparaissait son individualité de misérable théâtreuse, de prostituée avide et sournoise. Elle devenait la Beauté impersonnelle, sacrée, supérieure à toutes les morales. Point la Beauté sereine, conforme à l'idéal des Grecs, celle qui, quoique planant au-dessus de toute éthique, demeure, par sa perfection même, une transcendante figure du Bien. C'était même précisément le contraire, comme la nuit est l'antithèse du jour : la Beauté pleine de maléfices, d'incantations pernicieuses, l'antique sorcière de Thessalie, ou bien

Proserpine, la sombre épouse de Minos, ou plus profondément encore, selon la vue chrétienne, la face féminine de l'Autre, la plus dangereuse incarnation du Mauvais. Devant mademoiselle Duval ressassant ses ragots, Baudelaire commençait à souffrir cruellement d'une compagnie avilissante; devant ce corps brun, paré de ses seuls bijoux, qui, à la lueur du foyer, projetait sur le mur une ombre immense, semblable à celle que le génie du Mal étend sur le monde, le poète courbait le front, et il adorait.

Mais la négresse aimait les liqueurs fortes. Sa voix, naguère « rauque et douce », ne justifiait plus déjà, certains jours, que la première partie de cette qualification amoureuse : c'était une voix de rogomme, tout simplement.

Baudelaire lui-même, dès cette époque, prit la fâcheuse habitude de l'alcool. Cependant, personne, que je sache, ne l'a jamais vu ivre. Il avait de la tenue un souci trop grand pour s'abandonner jusque-là. Mais, il aimait le vin et ne s'en cachait pas. L'excitation qu'il y trouvait, il l'a même exaltée lyriquement. Au témoignage de ses amis, dans sa jeunesse, quand il allait au café, c'est-à-dire tous les jours et souvent plusieurs fois par jour, il y commandait invariablement du vin blanc.

Bientôt, avec le vin, il affectionna l'eau-de-vie. Puis, il prit goût au porter. C'était, en outre, un grand fumeur. Cependant, l'abus des alcools, du tabac (et nous ne parlons même pas du café, absorbé la nuit en grande quantité, quand il fallait livrer le lendemain un article entrepris à la dernière minute), tout cela, dans la voie des excès, n'était qu'un commencement.

A cette époque déjà, les stupéfiants étaient à la mode. L'usage ne s'en était pas encore répandu comme de nos jours, mais il était de bon ton de s'y adonner dans les milieux où Baudelaire fréquentait. L'opium, c'est sous la forme du laudanum que Baudelaire le prenait. Il fit connaissance avec lui dès sa jeunesse. Mais c'est surtout le haschisch qui alors était en honneur dans le monde littéraire et artistique. N'est-ce pas à l'hôtel Pimodan même, chez le peintre Boissard, que Baudelaire, pour la première fois, goûta au chanvre indien? Un club s'était formé qui réunissait dans le grand salon Louis XIV tous les dévots de la pâte verte : le club

des Haschischins. Le poète en était membre, et c'est à l'une des séances du club, ou plutôt à l'un des offices liturgiques de cette bizarre confrérie qu'il fit connaissance avec Théophile Gautier.

Baudelaire, vers le même temps, était aussi un habitué du Café Momus, à l'entrée de la rue Saint-Germain-l'Auxerrois. Là venaient également le sculpteur Clésinger et le peintre Courbet, tous deux natifs de Besançon, jeunes et inconnus, Monselet, d'un âge encore plus tendre, déjà lyrique en cuisine, et un personnage bruyant et bouillant, Armand Barthet, autre Franc-Comtois, lequel était devenu célèbre du jour au lendemain pour avoir eu la chance inespérée de faire jouer aux Français par Rachel un petit acte en vers, *Le Moineau de Lesbie*, et pour avoir cassé chez Victor Hugo, place Royale, le jour où il y fut présenté, un superbe négrillon de porcelaine, rouge et or.

Un soir, Barthet se prit de querelle avec Baudelaire sur une question de littérature. La dispute s'étant envenimée, Baudelaire reçut une gifle dont il demeura étonné. Une rencontre fut décidée. Baudelaire, quoique giflé, ne se sentait pas d'humeur batailleuse; voyant le ridicule de l'affaire, il eût volontiers regretté ses railleries, mais Barthet, en dépit du soufflet qu'il avait donné, prétendait à la qualité d'offensé et voulait en découdre absolument. Le duel, cependant, n'eut pas lieu, les témoins, gens de bon sens, las de cette comédie, ayant tous les quatre démissionné successivement.

Ce n'est là qu'un de ces épisodes saugrenus, comme il y en a dans toute jeunesse livrée à elle-même, mais déjà l'intermède drôlatique a pris fin, et le drame reprend.

V

EXPÉDIENTS

...l'Espoir,
Vaincu, pleure...

Quand un fils de famille dilapide son bien, il existe un moyen légal de refréner sa dépense, dans son propre intérêt, c'est de lui donner un conseil judiciaire. Comment monsieur et madame Aupick auraient-ils négligé d'avoir recours à cette

procédure, quand ils apprirent que, dans l'espace de deux ans, le patrimoine de Charles se trouvait réduit de moitié?

Une action fut introduite auprès du tribunal. Baudelaire protesta, s'indigna. Cette limitation de ses droits le mettait hors de lui. Peu s'en fallait qu'il n'y vît un véritable attentat contre sa personne, un acte de guerre, inspiré à une femme, sa mère, trop faible pour résister, par un rival qui le haïssait. Plus tard, il dira que si on l'avait laissé libre de dépenser toute sa fortune jusqu'à son dernier sou, cela eût mieux valu pour lui, car alors, ne pouvant plus compter sur aucune espèce de rente, il aurait bien fallu, de gré ou de force, qu'il prît l'habitude de ce travail régulier auquel il lui était si dur de se soumettre.

Mais monsieur et madame Aupick avaient une autre vue : que, du moins, fût sauvegardé de quoi assurer à Charles, sa vie durant, le gîte et le pain. C'est grâce à cette prévoyance que Baudelaire, en effet, ne fut jamais absolument misérable. Il connut la gêne, une gêne suppliciante pour un homme tel que lui, mais point le dénûment total. Il lui reste 35 000 francs. Multipliez par 6, cela fait 210 000 francs d'aujourd'hui. De cette petite fortune, jusqu'à sa mort, il ne cessera de toucher les revenus. Ceux-ci lui seront versés ponctuellement par le conseil judiciaire que le Tribunal, en septembre 1844, désigna pour l'assister.

Le choix des juges s'était porté sur un des membres du conseil de famille, M. Ancelle. M. Ancelle, notaire, conseiller d'arrondissement, juge de paix, maire de Neuilly pendant vingt ans, réalise le parfait modèle du bourgeois honnête et cossu du temps de Louis-Philippe; c'est l'incarnation du « pays légal ». Nous dirions Joseph Prudhomme, si Joseph Prudhomme n'était aussi stupide que solennel. Le conseil de Baudelaire, lui, était sensé, judicieux, mais il était tout cela avec pompe. Cultivé, mais fleuri de citations. Notaire, enfin, jusqu'au bout des ongles. Impossible, donc, d'imaginer un personnage plus différent du poète. Tout ce que celui-ci détestait furieusement trouvait en M. Ancelle sa définitive expression : il était la Morale elle-même, j'entends la Morale des classes moyennes, du temps où M. Guizot disait, du haut de la tribune, aux représentants de la bourgeoisie censitaire :

« Enrichissez-vous! » De sa caste, M. Ancelle avait tous les préjugés, mais aussi toutes les solidités. Borné sur bien des points, mais ferme aussi comme une borne en matière de probité, de conscience juridique, de sage administration.

Les premières entrevues de Baudelaire avec son conseil furent orageuses. Courtoises toujours, cependant. Mais, pour un nerveux, d'autant plus éprouvantes. Le notaire, prenant sa tâche au sérieux, sermonnait le poète du haut de sa cravate. Le poète, avec cette même cravate, avait envie de l'étrangler.

Le bonhomme était prolixe, il avait la période arrondie, il s'écoutait parler. Mais, sur l'essentiel, il demeurait inébranlable. En dehors de la somme qu'il avait mission de servir au prodigue, tous les premiers du mois, il ne consentait aucune avance. On n'obtenait pas un sou de lui. Autant eût valu s'adresser à un coffre-fort fermé et tenu sous bonne garde.

La situation de Baudelaire, pour la première fois, devenait inquiétante. Les billets signés à Arondel arrivaient à échéance. Celui-là, le notaire, par principe, voulait l'ignorer, pensant que c'eût été faire le jeu de l'usurier que de le désintéresser. Mais Arondel n'est pas le seul à crier famine. Il y a les restaurateurs qui consentent bien à vous faire crédit un certain temps, mais réclament brusquement leur dû. Il y a le tailleur, qui présente sa note pour la confection d'un habit bleu à boutons de métal, pareil à celui de Gœthe. D'autre part, peut-on se priver d'avoir un compte chez le libraire, chez le relieur? Et quand s'offre une occasion d'acheter à bas prix un dessin de Boilly ou un premier état de Jongkind, n'est-il pas imbécile, vous m'entendez, M. Ancelle, imbécile de la laisser passer?

Résultat : des fins de mois de grande disette. On a recours alors au Mont de Piété, ou bien, l'on fait de petits emprunts aux amis, quitte à les régaler ensuite dès qu'on a touché ses rentes; ou bien encore, on sollicite de la Société des Gens de Lettres, sur le ton le plus digne, des avances d'argent, pour lesquelles, de la meilleure foi du monde, l'on propose, comme garantie, des fonds qu'on va recevoir incessamment pour des travaux problématiques.

Mais, dans les cas urgents, désespérés, quand on a absolument besoin d'une certaine somme, le jour même ou dans une

heure, à qui s'adresserait-on, si ce n'est à sa mère? On dépêche par un commissionnaire quelconque un billet brutal, griffonné à la hâte, d'où tout sentiment est exclu, et dans lequel il n'est jamais question que de l'objet précis de la requête. Ainsi, ce jeune homme qui, avec tous, c'est-à-dire avec les indifférents, et avec ce monstre d'Ancelle lui-même, est plein de mesure, revendique comme un droit de manquer de tact à l'égard de sa mère, la seule personne ici-bas qu'il aime plus que la vie. Bon pour les demandes qu'on adresse au Président de la Société des Gens de Lettres, tout le formulaire hypocrite, mais à sa mère, le seul être dont on soit sûr, on n'a qu'à dire ce qui est. Sans doute. Seulement, il convient d'ajouter que si Baudelaire s'était adressé à M. Godefroy ou à M. Lireux sur le même ton qu'à madame Aupick, il aurait couru grand risque que sa lettre ne fût jetée au panier comme émanant d'un fou. Et cela, il le savait.

Serait-ce que lorsqu'un individu dépouille l'homme social et se montre dans sa nudité il a toujours un peu l'air d'un dément? La vérité crue vous concernant a je ne sais quoi d'effarant pour tout le monde, exception faite de l'être qui vous adore, l'être dont vous êtes le fruit, la chair même : votre mère.

Mais, objectera-t-on, la vérité ici est limpide. Elle revient à dire : « J'ai besoin de telle somme. Envoie-la moi. » Non, la vérité vraie, la vérité pénible, douloureuse, atroce, ne réside pas dans l'énoncé du chiffre de la somme qu'on demande. Elle réside dans cette sorte d'exhibition que l'on fait de soi-même, à ce moment cruel où, sans politesse, sans réticences, bref, sans aucun voile, on implore une aide, un secours. La vérité, c'est Baudelaire traqué et furieux de l'être, coupable de paresse et avouant implicitement sa faute, mécontent de tous et de lui-même, c'est Baudelaire qui a quitté les siens pour les étonner par la conquête d'une gloire rapide et qui, après des années de vie indépendante, sollicite un petit prêt d'argent, un prêt qu'il sait à fonds perdus; c'est l'orgueilleux qui s'humilie, la rage au cœur, avec la pensée que M. Aupick, peut-être, apprendra la chose, c'est le vaincu confessant sa défaite, le noyé qui se raccroche... Oui, seule, une mère peut voir cela.

Pauvre Caroline! elle fait tout ce qu'elle peut; presque toujours elle envoie la somme demandée, qu'elle a prise sur sa cassette, car son ménage est un bon ménage, et elle aurait scrupule à tricher son mari, qui l'aime et lui fait, comme elle dit, une « vie dorée »; d'autre part, elle se méfie de son fils, oh! pas du cœur de Charles, mais de sa faiblesse, de ses frénésies; alors, elle se garde bien de paraître faiblir trop vite; parfois, elle fait la sourde oreille, la mort dans l'âme, pour tâcher d'espacer les requêtes, pour que Charles, aussi, apprenne à ne compter que sur lui, sur son travail; et lorsqu'elle remet au porteur la somme demandée, jamais elle ne manque d'y joindre une longue épître, débordante de reproches, de conseils, d'amour. Charles empoche l'argent. Lit-il seulement la lettre? A quoi bon? d'avance, il la connaît si bien!

Les dettes, néanmoins s'accumulent. Le jour approche où les secours accordés par madame Aupick ne suffiront plus à faire prendre patience aux créanciers. Il faudrait d'un seul coup une somme importante qui permît de liquider l'arriéré. Cette somme, comment se la procurer? Ancelle est un Turc, une brute insensible. Il faut user d'un stratagème. Baudelaire simulera un suicide. Mais, pour que la feinte réussisse, il faut que tout le monde en soit dupe, même les camarades, tout le monde, sauf Jeanne, la complice.

Un soir, dans une guinguette de Châtillon, où il dîne en compagnie de Louis Ménard, Baudelaire amène son ami à discuter avec lui des meilleures façons de se donner la mort. Justement Ménard maintenant s'intéresse à la chimie. Il vient, sans abandonner pour cela l'étude du grec ni la poésie, d'entrer dans le laboratoire de Pelouze. « Prépare-moi, dit Baudelaire à Ménard, de l'acide prussique. » Cette conversation n'a d'autre but que de frapper l'esprit de Ménard pour qu'il puisse témoigner le lendemain auprès des camarades que Baudelaire avait depuis longtemps le dessein d'en finir avec la vie.

Puis, le simulateur fait un envoi de manuscrits à Banville. Quelques-uns portent des annotations dans ce goût : « Faites votre possible pour ne pas publier ceci. » Ce que voyant, Banville aurait dit : « Très facile! » et jeté ces poèmes-là au feu. Est-ce bien exact? J'en doute. Banville a pu sourire, mais il avait l'âme indulgente. Maintenant, il est fort pos-

sible, qu'il n'ait pas cru à la réalité de ses fonctions d'exécuteur testamentaire, et qu'il ait flairé la mystification.

Baudelaire, cependant, ne reparaissait plus. Ses camarades finirent par s'alarmer. Un intime du poète n'avait-il pas reçu une lettre (datée du 30 juin 1845), sorte de testament dans lequel le désespéré annonçait, explicitement cette fois, son prochain suicide, et recommandait Jeanne à cet ami? Ménard courut chez la mulâtresse qu'il trouva drapée d'une étoffe de satin jaune et se dandinant, la cigarette aux lèvres. De la bouche même du Sphynx, il apprit que le poète avait été transporté, blessé, dans sa famille.

Baudelaire, en effet, s'était donné à la poitrine un léger, très léger coup de couteau. La scène s'était déroulée dans un cabaret de la rue de Richelieu, Jeanne présente. Il était essentiel, en effet, que la tentative de suicide fût publique pour qu'elle eût les suites susceptibles de faire impression sur les parents du jeune homme. Celui-ci, plus ou moins évanoui, échoua d'abord au commissariat de police, d'où l'on prévint le général et sa femme.

Pauvre Caroline! dirons-nous une fois de plus. Le coupable garçon avait-il bien mesuré quelle serait l'émotion de sa malheureuse mère en le voyant étendu, sanglant, sur un brancard? Évidemment oui, puisque c'est sur cette émotion qu'il avait tablé.

La machination vilaine réussit. Le général, qui était encore bien naïf, se laissa attendrir. Une partie des dettes de Charles fut payée. Le fils prodigue fut même invité à demeurer désormais sous ce toit où il avait été recueilli, soigné.

Mais, à peine guéri, Baudelaire s'échappe pour la seconde fois. Il lui tarde de regagner la rue de la Femme-sans-Tête et d'y retrouver tout ce qui compose cette illusion de vie libre dont il est déjà le prisonnier, dont il sera bientôt le forçat. A quelques jours de là, le poète, rencontrant Louis Ménard, lui dit : « J'ai quitté de nouveau ma famille. Cela ne pouvait durer. On ne boit que du bordeaux chez ma mère, et je ne puis me passer de bourgogne ». Fanfaronnade encore.

VI

HOMO DUPLEX

Derrière les ennuis et les vastes chagrins.

Mais le grand poète, le *vates*, le créateur, le précurseur, que devient-il, au milieu de ces dérèglements? Dans cet homme faible, inquiet, à la sensualité maladive, dans ce prodigue, ce colérique, cet intoxiqué, ce mystificateur, où est le Baudelaire éternel? Car enfin, tout de même, quelque désordonnée extérieurement qu'ait été cette existence, quelque difficile qu'il soit d'en proposer en exemple le tissu apparent, les témoignages du génie de Baudelaire n'en sont pas moins là, un surtout, un livre, mais capital, cardinal, si riche de sens et de sous-entendus que, près de soixante ans après la mort de son auteur, plus de quatre-vingts ans après la composition de ses pages les plus anciennes, on peut encore le relire indéfiniment.

C'est trop commode de décider que l'œuvre d'un écrivain est indépendante de l'homme. Une pareille vue est presque toujours une erreur, mais, dans le cas particulier de Baudelaire, c'est une absurdité. L'œuvre, ici, est à ce point inhérente à l'être que, la supprimer de la vie, c'est ôter à celle-ci plus que sa signification : sa réalité, sa substance.

Baudelaire lui-même, il est vrai, se plaint de ne pouvoir s'astreindre au travail; il le dit, il le croit. Cependant il y a travail et travail. Pour un général, pour un notaire, pour la bonne madame Aupick, et même pour maint directeur de journal ou de revue, pour la grande majorité des hommes de lettres, qu'est-ce qu'un écrivain qui travaille? C'est quelqu'un qui, quotidiennement, s'assied à sa table, écrit toutes les vingt-quatre heures un certain nombre de pages du livre qu'il a sur le chantier, ou bien rédige des articles, des feuilletons; quelqu'un qui est un des fournisseurs attitrés de tel ou tel éditeur, de tel ou tel public; quelqu'un qui passe chaque mois à plusieurs caisses, qui a un nom, une réputation, une situation enfin; quelqu'un qui est décoré, ou qui le sera, qui, un jour, se présentera à l'Académie et, peut-être, y sera reçu.

Et notez qu'il y a des auteurs de talent, des auteurs de génie qui ont travaillé de cette manière. Ce sont les plus favo-

risés du sort, ou les plus volontaires, ceux qui, grâce à un bon équilibre de leurs facultés, à une sage administration de leurs dons, à un parfait accord, en leur personne, de l'*action* et du *rêve*, ont édifié parallèlement et comme étayé l'une par l'autre leur œuvre et leur carrière.

Mais Baudelaire est, avant tout, essentiellement, un poète. Sans doute, des poètes, et des plus grands, il en est parmi les travailleurs réguliers. Est-ce que Victor Hugo n'était pas debout, chaque matin, devant son bureau, comme un menuisier devant son établi, grattant le papier de sa plume d'oie, s'interrompant de temps à autre pour gober un œuf, puis renouant sa tâche et son inspiration, tressant les deux ensemble, et cela jusqu'à la fin de sa vie, qui fut longue? Cependant, d'un tel mode de labeur doit-on faire une règle à laquelle il serait bon, c'est-à-dire profitable pour la poésie, que tous les poètes sans exception se conformassent, dans la mesure, bien entendu, de leurs moyens? Non, et Baudelaire a beau s'accuser de paresse, il est un grand travailleur à sa manière, il est lui-même, sous ce rapport, un modèle.

Certes, le travail quotidien restera pour Baudelaire, presque toute sa vie, un idéal jamais atteint (jamais, non plus abandonné, car le poète n'ignore pas que ce labeur est le seul productif, et les huissiers le poursuivent comme des spectres); mais cette tâche à laquelle Baudelaire se plie si difficilement doit-elle nous faire oublier, à nous, qu'il en est une autre, celle-ci proprement la sienne, et dans laquelle il a fait preuve, depuis son adolescence jusqu'à sa mort, d'une ténacité, d'un scrupule, d'une vigueur admirables? Qu'on lise les variantes si nombreuses de ses vers. Il n'en est pas une, vous m'entendez, pas une, qui ne soit, comparée à la leçon précédente, une retouche heureuse, une de ces améliorations subtiles, pareilles à de légers coups de pouce qui, soudain, confèrent à la forme rêvée sa plénitude définitive. Eh bien! ces bonheurs sans prix, longtemps cherchés et comme épiés dans une concentration extrême de la pensée, dans une coalition continuelle de l'imagination et du goût, ce n'est pas à sa table de travail que Baudelaire les a rencontrés. C'est dans la rue, souvent, au café, chez Jeanne... Que de fois le poète a-t-il dû se reprocher des après-midi de flânerie, des soirées censément perdues,

parce qu'il s'était promis d'écrire un article ces jours-là et qu'il n'en avait pas eu le courage! Il rentrait chez lui et la vue de son papier lui faisait mal, tellement le remords lui poignait le cœur. De ces sorties, cependant, il rapportait des trésors, dont les feux, aujourd'hui encore, nous éblouissent.

Devant le déroulement de cette jeunesse anarchique, peut-être a-t-on pensé, plus d'une fois : « Ce Baudelaire est un fou! » Pourtant derrière tous ces désordres, désordres dans les mœurs, l'hygiène, les choses d'argent, cet homme n'a qu'une passion : l'ordre, et non pas, cette fois, cet ordre rarement suivi, celui du labeur à jour fixe, mais un ordre intime que le poète détient, qu'il cultive, qui donne à son art, à sa technique, toutes les vertus, justement, qui sont absentes de sa vie : tenue rigoureuse, haine du laisser-aller, amour de la symétrie, de l'équilibre, de la perfection.

Homo duplex, en vérité! Baudelaire est double. Et les tentatives perpétuelles de conciliation, le long procès de divorce engagé entre ses deux natures, ces débats que, seule, pouvait terminer la dissociation de sa personne dans la mort (ou la libération de son âme, peut-être), voilà la tragédie de sa vie.

Pour le moment, ces deux Baudelaire, sous la contrainte des nécessités matérielles, s'efforcent de composer ; entre eux, une sorte de compromis intervient, non sans douleur, non sans cris. L'année même du suicide manqué, Baudelaire débute en librairie par une œuvre de critique d'art : *le Salon de 1845*

Cette fois, la soumission du poète à un travail commandé, livrable à date fixe, avait eu un heureux résultat. Le jeune écrivain se révélait comme un esthéticien de premier rang. L'ordre, dans ses vers, pouvait échapper à ceux auxquels la poésie même échappe. Mais, dans cette œuvre d'examen, de discussion, de raisonnement, il éclatait. Conception supérieure de l'effort artistique, respect des grandes disciplines, toutes les directrices d'un noble esprit, se retrouvaient là, jointes à un goût pénétrant, à une maturité de pensée et de style extraordinaires. Il apparaissait que ce même homme dont la vie privée allait à la dérive, n'avait cessé dans les choses de l'art de s'orienter, de faire le point.

C'est à ce Salon de 1845, au Louvre, que Baudelaire fit la

connaissance d'Asselineau qui devint son plus fidèle ami. Asselineau « faisait aussi un Salon », comme on dit en argot du métier. A la sortie de l'exposition, les deux jeunes gens allèrent rédiger leurs notes ensemble chez un marchand de vin de la rue du Carroussel. Baudelaire, à son habitude, demanda du vin blanc, des biscuits et des pipes neuves, des pipes de terre, sans doute, comme il était alors d'usage que les garçons de café en eussent en réserve. Le lendemain, les nouveaux amis se retrouvent au café Lemblin. Ils sont liés désormais.

L'essai critique de Baudelaire fut remarqué des connaisseurs, et ce succès lui ouvrit les colonnes du *Corsaire-Satan* où les articles étaient payés d'un sou à six liards la ligne.

Au *Corsaire*, Baudelaire connut Champfleury et retrouva Banville. Celui-ci, toujours optimiste, gracieux et fécond, publiait déjà, en 1846, son second volume de vers : *les Stalactites*. (*Les Jets d'Eau*, comme titre eussent mieux convenu à cette facilité jaillissante.)

C'est encore au *Corsaire-Satan* que Baudelaire fit ses débuts de critique littéraire. Il ne s'y montra pas tendre envers son ami Louis Ménard dont le *Prométhée délivré* venait de paraître, sous le pseudonyme de Louis de Senneville. Parlant de Ménard à cette occasion, Baudelaire dit : « C'est un homme de quelque mérite ». Cette concession est la dernière pointe. Elle est injuste. Baudelaire se trompait. La médiocrité de l'œuvre poétique de Ménard l'a égaré sur la valeur de l'homme.

Pourtant, le voilà, le vrai « désordonné », le vrai touche-à-tout, Ménard. Avec génie néanmoins : dans cette même année 1846, il invente le collodion; en 1847, un puissant explosif : la nitro-mannite; puis, il abandonne la chimie. Baudelaire, lui, est plus constant. Toujours identique à lui-même, il multiplie à cette époque les démarches auprès de M. Ancelle, les requêtes à sa mère, dépêche même à madame Aupick des amis comme Aug. Vitu, bataille avec ses créanciers, Joissans, le cabaretier, et Lebois, et Blanchard, et Siméon, toute la meute des fournisseurs. Sans parler d'Arondel. Dans l'espoir de dépister celui-ci, le poète a fui l'île Saint-Louis, changé plusieurs fois de domicile, soufflé un instant à l'hôtel Corneille, puis fait halte 33 rue Coquenard, ensuite à l'Hôtel

de Dunkerque, 32 rue Laffitte, puis 36 rue de Babylone, de nouveau rue Lafitte, à l'hôtel Folkestone, ailleurs encore, dans de petits garnis « borgnes et introuvables ». Les périgrinations ont commencé, les courses, les feintes, les crochets, toutes les manœuvres du cerf aux abois. Il y a aussi l'hospitalité qu'on demande aux amis, à Asselineau, à Nadar, pour une nuit, et quelquefois pour une semaine; ou l'hospitalité forcée à la maison d'arrêt de la garde nationale, quand on a trop souvent esquivé son tour de service.

Au milieu de ces tribulations, Baudelaire trouve moyen de publier un *Salon de 1846* qui consacre décidément sa réputation, comme critique d'art. La même année, il s'essaye dans la nouvelle, mais avec moins de bonheur. Dans *le Jeune enchanteur*, dans *la Fanfarlo*, l'invention romanesque paraît indigente, étouffée par les tableaux. Baudelaire a peine à créer des personnages distincts de lui; c'est pourquoi il se rattrape dans le morceau descriptif, lequel prend alors une valeur propre : celle, déjà, du poème en prose. Le poète cependant rêve alors d'écrire des romans. Il apprend à sa mère qu'il sait déjà où les vendre, et ajoute : « Deux mois de travail suffisent. » Illusions!

Néanmoins, le bohème, depuis trois ans, a fait, au milieu de ses tracas, un effort loyal pour tâcher de se tirer d'affaire. Mais il est probable que Baudelaire eût perdu à mettre son talent en coupe réglée. Il n'était pas né pour la production régulière. Ce qu'il nomme sa paresse l'a sans doute sauvegardé.

Malheureusement, dans cette lutte, son caractère s'aigrit. Étant donné sa situation obérée, l'article intitulé *Comment on paie ses dettes quand on a du génie*, et dans lequel il va jusqu'à poursuivre de ses railleries des hommes qu'il admire, Balzac, Gautier, Gérard de Nerval, semble l'effet d'un mouvement de bile, d'où l'envie, peut-être à son insu, n'est pas tout à fait absente. De même, un peu plus tard, dans un article intitulé *l'École païenne*, il visera, sans les nommer, ses amis Banville et Leconte de Lisle.

Mais voici, déjà complet, dans toute sa splendeur, le Baudelaire de première qualité, c'est celui qui signe, à *l'Artiste impénitent*, deux poésies, *Don Juan aux Enfers* et *A une Indienne*, qui doivent faire partie d'un recueil annoncé, lequel a pour titre, jusqu'à présent, *les Limbes*.

VII

LE TEMPS DES CRAVATES ROUGES

Dans les plis sinueux des vieilles capitales.

Le Paris d'avant 1848, c'est encore le « Vieux Paris », bourgeonnement monstrueux du Paris de Charles V. Les styles ont changé, sans doute, le polype de pierre s'accroche déjà aux premières pentes de Montmartre et de Ménilmontant, mais la tumeur n'a fait, en se développant, que continuer par une série d'excroissances l'amas confus du Paris primitif et de ses inextricables canaux.

Pour qu'on y porte la pioche, il faudra, non pas une idée d'hygiéniste, mais une idée d'homme de gouvernement. Avant de songer à assainir la demeure, on paraîtra préoccupé d'en mater les habitants. L'expérience des révolutions, en effet, inspirera aux pouvoirs publics le désir de percer au plus tôt dans le labyrinthe dangereux de larges perspectives en droite ligne, propices à l'emploi de l'artillerie. Prévoyance qui n'empêchera d'ailleurs pas la chute du nouveau régime, l'un des caractères des révolutions étant toujours l'imprévu.

Aujourd'hui, l'ancien Paris est loin d'avoir entièrement disparu, mais il ne subsiste plus guère qu'à l'état d'îlots dans les quartiers du centre. C'est le Paris aux maisons étroites, serrées, fiévreuses, aux façades arquées, arc-boutées à la bande du trottoir, le Paris des passages, des cités, des chaussées en contre-bas, des escaliers aux rampes luisantes où les gamins font leurs glissades; le Paris des longs couloirs dallés, des concierges à l'entresol, derrière leur carreau, le Paris des cours infectes, des enseignes grimaçantes; le Paris enfin, des balcons impossibles, suspendant leurs jardins dans la forêt des champignons de zinc...

Tel est le Paris de Baudelaire, non pas cornant, ronflant et filant vite comme celui d'à présent, mais fourmillant, frappant d'un fer à cheval un pavé de granit d'où sort une étincelle. Ce Paris-là est très différent du Paris de Verlaine qui, pourtant, lui-même, a déjà bien changé. L'un est sombre et pluvieux, comme un Paris sur lequel l'image de Lyon se serait superposée; l'autre est blanchâtre et poussiéreux

comme un pastel de Raffaelli. L'un est asphyxiant, l'autre aéré, avec des bâtisses neuves, isolées dans des terrains vagues, et la barrière, non loin, aux tonnelles flétries.

A la fin de 1847, le tortueux Paris baudelairien commençait à s'agiter sourdement. Le faubourg Saint-Antoine, le célèbre faubourg, prenait, de semaine en semaine, une physionomie plus inquiétante.

A vrai dire, les républicains, frustrés en 1830, conservaient à l'égard de la bourgeoisie riche dont ils avaient fait le jeu, une rancune inapaisée. Les explosions de mécontentement n'avaient pas manqué au cours des dernières années, ainsi qu'en témoignait le registre d'écrou du Mont Saint-Michel où la plupart des chefs démocrates étaient allés rôtir ou geler tour à tour sous les plombs.

Dès 1840, Henri Heine, alors correspondant anonyme de *la Gazette d'Augsbourg* à Paris, envoyait à son journal un curieux récit d'une visite faite par lui aux ateliers du faubourg Saint-Marceau. Le poète, Parisien de trop fraîche date encore pour mettre au point ses impressions, avait été littéralement terrifié du spectacle qu'il avait eu sous les yeux. N'avait-il pas vu aux mains des ouvriers, dans des livraisons à deux sous, les discours de Robespierre, les pamphlets de Marat, la doctrine de Babœuf par Buonarotti, etc., écrits qui avaient, disait-il, une odeur de sang. Dans les éclairs des aciéries, au milieu du fracas des marteaux, il avait entendu des chansons « aux couplets horribles », d'un ton qui lui avait paru démoniaque. Mais il faut convenir qu'Henri Heine était assez diable personnellement pour goûter un plaisir méphistophélique à épouvanter de loin les bons bourgeois d'Augsbourg, au risque de leur faire glisser des doigts leurs pipes de porcelaine. Pourtant, il y avait ceci de vrai dans ce tableau poussé au noir, c'est que le « lion populaire » n'était pas du tout content de son sort. En 1847, ne pouvant espérer, ni du Château, ni de la Chambre, aucun changement à sa situation, il se préparait à agir lui-même.

Baudelaire, jusqu'ici, avait, à maintes reprises, manifesté une violente antipathie à l'égard de ceux qui professaient en politique des opinions avancées. Voir crosser un républicain par un garde municipal était pour lui, disait-il, une véritable volupté.

De plus, dans ses *Salons* de 1845 et de 1846, l'écrivain débutant avait tenté un essai de réhabilitation du « Bourgeois », désormais réconcilié avec son ennemi naturel, « l'Artiste ». Le ton de la flagornerie à l'égard des classes possédantes est même, dans ces pages, si appuyé, qu'on se demande si l'auteur ne s'y moque pas un peu de M. Ancelle, et de nous. Mais je crois, surtout, que ce n'est là qu'un manifeste littéraire, destiné à réagir contre les tendances de l'époque précédente. Les « Jeune-France » avaient été, par principe, anti-bourgeois. Leurs successeurs, qui se disaient anti-romantiques, se devaient de prendre le contre-pied de cette attitude.

Cependant, il y avait dans l'aversion de Baudelaire pour la démocratie quelque chose de sincère : il la considérait comme une ennemie du luxe et, par conséquent, des beaux-arts et des belles-lettres.

Cela d'ailleurs n'empêchait pas le poète d'avoir des camarades, des amis parmi la jeunesse républicaine : Louis Ménard d'abord (avec qui pourtant il était à demi fâché depuis l'article du « *Corsaire* »), Leconte de Lisle, qu'il avait connu au « grenier » de Ménard, dès 1842, Thoré, Hippolyte Castille, et surtout le chansonnier Pierre Dupont, lyonnais, du même âge exactement que Baudelaire, et dont la foi, la douceur, la naïve bonté lui en imposaient un peu.

En revanche, quelque antidémocrate qu'il fût, le beau-fils du général Aupick, avait à cette époque, une haine quasi maladive des gradés de toute espèce. Le souvenir des uniformes de son beau-père lui avait inspiré une telle horreur des galons d'or qu'il n'en pouvait même pas supporter la vue autour d'un chapeau d'évêque.

Tout cela est assez contradictoire, mais ce n'est pas une raison parce que j'ai dit qu'il y avait au fond de Baudelaire un personnage secrètement soucieux d'ordre et de hiérarchie pour qu'on aille supposer que ce personnage, quoique le plus authentique de tous, fera sentir sa présence dans toutes les occasions. Ces années 1848 à 1851 sont, au contraire, celles où l'autre personnage, dans Baudelaire, l'énergumène, l'insurgé, masquera constamment la posture méditative du grand poète derrière une gesticulation frénétique.

Croit-on que, dans une foule révolutionnaire, toutes les têtes

aient clairement dans l'esprit les raisons de leurs démarches? Et même chez ceux qui se rendent compte de ce qui les pousse à agir, croit-on que les mobiles, les facteurs déterminants soient toujours d'ordre politique? Là où les meneurs obéissent souvent à des impulsions personnelles, que dire de ceux qui suivent?

Baudelaire passait sa vie, comme on dit, au café. Qu'on imagine un peu ce que pouvait être l'effervescence des cafés, à Paris, et le diapason des discussions autour des billards et des jeux de trictrac, dans les derniers mois de 1847, pendant la campagne des banquets. Malgré son apothéose récente du « Bourgeois », il ne me paraît pas possible que Baudelaire, intellectuel lui-même, fût partisan d'un système électoral selon lequel un Michelet pouvait n'être pas électeur. N'avait-il pas, au milieu de ses flatteries, glissé à l'oreille benoîte du « Bourgeois » que, s'il possédait l'Argent, qui est la Force, il lui manquait encore la Science? *L'adjonction des capacités*, qui était un des articles de la réforme électorale demandée par la gauche, ne devait donc pas laisser le poète absolument indifférent. Car il était volontiers politiqueur : « Je me suis vingt fois persuadé, écrira-t-il en 1859, que je ne m'intéresserais plus à la politique et, à chaque question grave, je me suis repris de curiosité et de passion. »

Mais surtout la vérité est qu'en dépit des efforts réels qu'il a faits depuis deux ans pour essayer de se procurer des ressources par son travail, sa situation, à la fin de 1847, a plutôt empiré, quoique sa mère lui ait envoyé des meubles, ceux qu'il avait naguère ayant été saisis. M. Ancelle se refuse invinciblement à lui faire des avances; il arrive alors à Baudelaire de rester trois jours au lit, tantôt faute de linge, tantôt faute de bois. Pour lutter contre le découragement, il augmente sa dose de laudanum, mais telle est sa détresse qu'il forme le projet de s'expatrier, de retourner à l'Ile de France, et là, d'entrer comme précepteur dans la famille d'un ami (chez les Bragard, sans doute). Dans cette résolution extrême, le chrétien qui couve toujours dans Baudelaire voit une expiation, un moyen de se punir lui-même, dit-il, d'avoir manqué à tous ses rêves; et ce qui tente le neurasthénique, c'est l'idée d'une sorte de suicide lent, le suicide par l'« ennui, l'ennui

horrible et l'affaiblissement intellectuel des pays chauds et bleus ».

Eh! bien, si les révolutions sont faites par les mécontents, ne trouvez-vous pas que ce jeune homme, même en admettant qu'il se moquât entièrement du « cens électoral » et des « capacités », était mûr pour y prendre part?

Les premiers coups de feu de février ont retenti sur le boulevard des Capucines; déjà, les barricades s'élèvent. Quelle animation dans la nuit du 23 au 24 au cœur des vieux faubourgs! Quand le jour se lève, tout Paris est en armes. Bientôt, on se bat rue de Valois, rue Saint-Honoré. Bugeaud est débordé. Le roi Louis-Philippe, apeuré, avec une docilité sénile abdique entre les mains de M. Crémieux et s'enfuit en fiacre par l'avenue de Neuilly, pendant que les révolutionnaires envahissent les Tuileries.

Cependant, Baudelaire, où est-il? Il est du côté de l'émeute. Des souvenirs de ses lectures, des souvenirs aussi d'instants vécus, souvenirs de Paris en 1830, de Lyon en 1834, lui remontent à la tête, avec celui, plus bénin, d'une petite échauffourée d'ordre tout local et économique, à laquelle il assista, en 1844, dans l'île Saint-Louis, lorsque le public parisien s'insurgea contre la Société qui percevait une taxe à l'entrée des ponts et saccagea ses bureaux.

Aujourd'hui, le vacarme a plus d'ampleur. Carrefour Buci la foule pille une boutique d'armurier. Baudelaire est de l'expédition. La couleur de sa cravate, qui est sang de bœuf, affiche ses opinions. Il s'empare d'un fusil et d'une cartouchière de cuir jaune. « Je viens de faire le coup de feu », dit-il, un instant après, à son ami Buisson, qui se trouve là par hasard. L'arme et les buffleteries sont visiblement neuves. Baudelaire exagère. Peut-être a-t-il bu force vin blanc. Les cabarets n'ont pas dû chômer en ces jours de violence.

Le poète est très excité. « Il faut aller fusiller le général Aupick », répète-t-il comme un refrain. Ah! il s'agit bien, maintenant, d'idées politiques! Que lui importent, même à cette minute où le voici dans leurs rangs, les Républicains! Les Bourgeois non plus ne l'intéressent guère! Rien que de songer à la figure que doit faire en ce moment M. Ancelle, il éclate de rire! Un autre souci le travaille. D'abord, dans la

mêlée, il quête des sensations. N'est-il pas un artiste, un artiste qui a écrit dans ses carnets cette petite phrase effrayante : « Je comprends qu'on déserte une cause pour savoir ce qu'on éprouvera à en servir une autre »? Et ailleurs : « Il y a dans tout changement quelque chose d'infâme et d'agréable à la fois, qui tient de l'infidélité et du déménagement. Cela suffit à expliquer la Révolution française. » Cela du moins, peut-on dire, suffirait à expliquer la participation de Baudelaire à la Révolution de 1848, puisque c'est son propre sentiment qu'il nous livre là.

Et puis, quand les rues vous soufflent cette haleine chaude qui fait qu'on ne sent plus la bise d'hiver, comment, avec un système nerveux si impressionnable, détraqué par les stupéfiants, résister à pareille tempête? D'ailleurs, l'opium rend tout irréel. Ou bien il agrandit encore les spectacles. Quelques coups de feu deviennent une fusillade ininterrompue. La barricade est immense. Un haillon rouge, entrevu dans la fumée, au bout d'un bâton, semble un symbole prodigieux. Dans les bas-fonds de l'âme, des choses remuent, se réveillent, dont on ignorait en soi l'existence : le goût de la vengeance, de la vengeance particulière, certes, d'abord, (il faut fusiller M. Aupick), mais aussi de la vengeance anonyme, générale, universelle, le plaisir satanique de la démolition.

Enfin, dans ce bouleversement, les créanciers, les huissiers peuvent courir. Tous les paiements sont suspendus, tous les délais, interrompus. Ah! les révolutions, les guerres, quel coup de pied dans le code de procédure civile! Ce soulagement à lui seul est une merveilleuse ivresse. Il faudra, se dit Baudelaire, que j'aille faire ce soir un petit tour dans l'île Saint-Louis : hier, il fuyait Arondel, aujourd'hui il le cherche, pour le narguer.

VIII

COLÈRE ET DÉPIT

Fourmillante cité, cité pleine de rêves.

Après les insurgés, les idéologues! Dieu sait s'ils sont nombreux, dans ces rues noires du Vieux Paris! Pour un politique

sérieux, que de réformateurs en chambre! Plus de cautionnement, plus d'impôt du timbre, plus de lois de Septembre! La presse est libre désormais. Du 24 février au 4 mai 1848, la capitale voit éclore cent quarante-deux périodiques. Des nuées de crieurs parcourent la ville. Quiconque sait tenir une plume bâcle sur une table d'estaminet un factum emphatique, aussitôt livré à l'imprimerie la plus proche.

Ainsi parut le *Salut public*, fondé au lendemain de la Révolution par Baudelaire et deux de ses amis, Champfleury et Toubin, ses collaborateurs au *Corsaire*. La rédaction a son siège au *Café de la Rotonde*. Le premier numéro paraît le 27 février. C'est une assez pauvre chose.

Baudelaire tint à aller porter lui-même la feuille à Monseigneur Affre, à l'archevêché. Quelle idée! Il ne fut d'ailleurs pas reçu, et, pour se dédommager, rendit visite à Raspail, son idole du moment.

Le 28, le second numéro sort des presses. Il est orné d'une vignette plutôt médiocre de Gustave Courbet, destinée à distinguer le journal d'une autre feuille qui, dans la bagarre, s'est emparée du même titre. Ce second numéro, dans l'ensemble, n'est pas meilleur que le premier. J'aime mieux croire que c'est Toubin qui est responsable d'un pareil pathos. Mais on retrouve ici le même sentiment de sympathique indignation qui avait soulevé Auguste Barbier en 1830, et lui avait inspiré son célèbre poème : *la Curée*. Le spectacle, en 1848, était le même. L'homme ne change guère. « Nous venons des ministères, lit-on dans le journal, de l'Hôtel de Ville, de la Préfecture de police. Les corridors sont remplis de mendiants de places. Les pavés de nos rues sont encore rouges du sang de nos frères, morts pour la liberté; laissons, laissons au moins à leurs ombres généreuses un instant d'illusion sur nos vertus... » Cela n'est plus du Toubin.

Mais, déjà, les fonds, qui s'élevaient à la somme de cent francs, avancés par le dit Toubin, sont épuisés. Les deux numéros parus se sont bien vendus; seulement les vendeurs ont oublié de rapporter au journal le produit de la vente. Or, même en temps de révolution, le typo parisien ne travaille pas gratis, surtout pour des amateurs. Si encore il s'agissait des compagnons Cabet, Pierre Leroux ou Proudhon, on leur

ferait crédit — quelques jours. Mais ce citoyen en paletot-sac, qui porte moustache et mouche, et qui se croit révolutionnaire parce qu'il arbore une lavallière rouge, ce nommé Baudelaire... Non. Inutile d'insister. Et c'est ainsi que le troisième numéro du *Salut Public* ne parut jamais.

Le poète, cependant, n'abjure pas pour si peu ses nouveaux principes, ni ses habitudes invétérées de pince-sans-rire. Ne donne-t-il pas à l'*Écho des marchands de vin* un poème intitulé *le Vin de l'assassin*? C'était peu flatteur pour la corporation.

La grande poussée humanitaire a aussi entraîné ses amis. Ménard, désertant la chimie, s'est jeté dans la bataille. Le « Club des Clubs » a délégué en Bretagne Leconte de Lisle, pour y éclairer les masses en vue des élections prochaines. Car le pays, pour la première fois, va être appelé à faire usage de sa conquête : le suffrage universel, et l'éducation politique du peuple, surtout dans les campagnes, est nulle. « Que faire en Révolution, dira Proudhon bientôt, quand on n'en possède pas le secret? Les socialistes avaient la foi de la révolution sociale, ils n'en avaient ni la clé ni la science ». Voilà de profondes paroles. Leconte de Lisle, nouvel évangéliste, fut laissé en détresse par son Club à Dinan. Le missionnaire revint dégoûté de l'action et mit désormais sous les verrous, dans sa tour d'ivoire, avec ses autres rêves, sa foi républicaine.

L'Assemblée élue le 23 avril fut une assemblée réactionnaire : Paris n'avait pas été suivi. Le 15 mai, la Chambre des représentants est envahie par l'émeute : Baudelaire sympathise avec les partisans de la République sociale qui ont organisé cette journée. « Toujours le goût de la destruction », note-t-il plus tard dans *Mon cœur mis à nu*, et il ajoute : « Goût légitime, si tout ce qui est naturel est légitime ». Théorie bien scabreuse. Cependant, le coup de force échoue.

Mais, après la dissolution des ateliers nationaux, en juin, une seconde insurrection éclate, terrible celle-ci. Baudelaire y prend part encore. Cette fois, la furie de ses compagnons semble l'avoir sincèrement gagné. De l'autre côté de la barricade, les sections bourgeoises de la garde nationale combattirent rageusement. L'arrestation de de Flotte surtout exaspéra le poète. « On l'a arrêté, criait-il, parce que ses

mains sentaient la poudre? Sentez les miennes! » Ce jour-là il ne mentait pas. Pierre Dupont, son ami, essayait en vain de le calmer. Par bonheur, Chennevières (l'auteur des *Contes de Jean de la Falaise* et le futur directeur des Beaux-Arts) vint à passer avec Le Vavasseur, deux anciens camarades de l'École normande. Un garde national de leur pays les accompagnait. Grâce à la cocarde de celui-ci, Baudelaire fut tiré de ce mauvais pas. L'École normande, en fin de compte, a donc servi à quelque chose.

Mais le général Aupick, quelles nouvelles a-t-on de lui? Excellentes. En doutez-vous? Il y a des destinées heureuses.

En 1830, le brave officier eut la bonne fortune, on s'en souvient, de se trouver à Alger pendant la révolution, et le régime nouveau, le troisième qu'il servait, lui donna de l'avancement. En février 1848, il a grade de général de division. La monarchie de Louis-Philippe s'écroule. Comment le général s'est-il conduit dans ces jours difficiles? Loyalement, sans doute, habilement à coup sûr. A la fin de février, il n'aurait pas été bien vu d'avoir fait trop de zèle pour la défense de l'ordre, j'entends l'ordre de la monarchie bourgeoise, puisqu'un autre ordre, plus généreux, mais bien confus, que certains appelleront désordre, allait s'y substituer. En juin, il n'en va plus de même. Cavaignac, au nom de la République, a réprimé l'insurrection avec une rigueur qui n'aura d'égale que celle de Thiers, autre républicain, en 1871. Mais, le général Aupick étant officier d'État-major, il est probable qu'il demeura en dehors de la mêlée et n'eut pas de cas de conscience à se poser. Son astre favorable n'en veille pas moins sur lui. Un quatrième régime, en attendant le cinquième, procède, à peine installé, à son élévation.

L'homme, c'est certain, devait avoir des mérites, mais cela ne suffit pas pour réussir, il y faut aussi de la chance. Le général Aupick en est pourvu. La seule ombre de sa vie, c'est ce beau-fils gênant, dont il ne veut plus entendre prononcer le nom. Toujours est-il que le gouvernement de la République va, de ce militaire décoratif, faire un diplomate. Le général, en 1848, est nommé ambassadeur auprès de la Sublime Porte.

Caroline ambassadrice! Dans sa nouvelle situation elle ne sera point déplacée. L'ancienne pupille de M. Pérignon n'a-

t-elle pas été pliée dès l'enfance à tous les protocoles mondains, et ne tient-elle pas, en outre, de son premier mari, des nuances d'étiquette que le général Aupick, grandi dans les camps, regarde comme le fin du fin? Mais surtout Caroline est aimable; elle a du charme encore à cinquante-cinq ans, avec ses bandeaux gris (pas de teinture à cette époque, sauf chez les lorettes, les filles de théâtre, et, bien entendu, quelques princesses). D'autre part, le Ministre des Affaires étrangères qui vient de nommer le général Aupick ambassadeur, c'est Lamartine. Ainsi le beau-père de Baudelaire est redevable à un poète de ce nouveau lustre. Peut-être un ministre ordinaire n'eût-il pas eu l'indépendance d'esprit d'arrêter son choix sur un homme qui n'était pas de la « carrière ». Quoi qu'il en soit, dans une nomination à une ambassade, c'est le ménage, c'est le couple, comme on sait, qui est promu. Il a donc fallu que Caroline eût l'agrément de Lamartine. Et Caroline était de la même génération qu'Elvire. Elle devait avoir les mêmes façons de saluer qu'avait eues madame Charles.

Quant à Baudelaire, il est probable qu'il dut, au milieu de ses fureurs politiques, concevoir quelque dépit de la nouvelle distinction dont son beau-père était l'objet. D'autant plus que la réaction allait maintenant bon train. Les espoirs humanitaires s'envolaient avec les feuilles à l'automne de 1848. La nomination de M. Aupick, quoiqu'elle fût l'œuvre de Lamartine, patron angélique de la Révolution, prenait la signification d'un symbole. Baudelaire s'était joint aux émeutiers. Son beau-père, lui, recueillait places et honneurs. Comme le poète l'écrivait dans le second et dernier numéro du *Salut public*, dès le 28 février, quatre jours après la Révolution : « Celui qui gravit si lestement l'escalier d'un ministre, celui-là, soyez-en sûrs, n'était pas aux barricades ».

Et madame Aupick, elle allait donc quitter Paris sans regret? Sûrement elle était heureuse de l'événement. Elle était reconnaissante à son mari, au ministre, à tout le monde d'une faveur dont elle tirait vanité. Baudelaire pensait qu'il avait bien raison de dire que sa mère l'avait toujours « abandonné ».

Pourtant, non, là encore il est injuste. Maxime Ducamp, qui se trouvait de passage à Constantinople en novembre 1850,

y fut reçu à l'ambassade de France par le général Aupick et sa femme. Le général, par courtoisie, demanda à Ducamp si la littérature, depuis deux ans, avait fait quelque bonne recrue (c'est son expression). Ducamp, qui ignorait les particularités de la famille Aupick, prononça le nom de Baudelaire. C'était ce qu'on nomme une belle gaffe. Le général fronça le sourcil et regarda son hôte fixement comme s'il relevait un défi, tandis qu'un officier d'ordonnance, derrière le dos de son chef, faisait à Ducamp des signes désespérés. L'ambassadrice savait se tenir. Elle garda le silence pendant toute cette scène. Mais quelques instants après, attirant le visiteur dans un coin du salon, elle lui dit ces mots, qui n'ont l'air de rien, mais qui, à la réflexion, peuvent paraître déchirants : « N'est-ce pas qu'il a du talent? »

A Paris, les journées de juin ont décimé les ardents. Louis Ménard, indigné, a repris la lyre du *Prométhée*, pour saluer les victimes du général Cavaignac, le dictateur républicain :

> Puisque vos ennemis couronnent d'immortelles
> Le cercueil triomphal où reposent leurs morts,
> Pendant que, sans honneurs, entassés pêle-mêle,
> Dans la fosse commune on va jeter vos corps,
> Recevez le tribut de nos larmes muettes...

La pièce, qui a pour titre *Gloria Victis* parut dans *le Peuple*, le journal de Proudhon; Louis Ménard, poursuivi en même temps que le journal, fut condamné le 7 avril 1849 à quinze mois de prison et 10 000 francs d'amende. Il passa alors en Angleterre.

Proudhon aussi avait été abattu. C'était pourtant, celui-là, un révolutionnaire d'une autre taille que le charmant Ménard, quelqu'un qui, par ses origines, son austérité, sa pureté, sa puissance de travail, rappelle beaucoup Péguy. Il avait même de Péguy deux autres traits qui lui ont nui davantage qu'à Péguy, car, en politique, ils sont rédhibitoires : c'est l'incapacité de se plier à des manœuvres et à des compromis, et, chose plus grave encore, surtout dans une assemblée française, une certaine difficulté de parole.

Baudelaire eut l'occasion de rencontrer Proudhon, en 1848. Un soir que le poète était allé chercher le citoyen Viard, un de ses amis, dans les bureaux du *Représentant du Peuple*

(le premier journal de Proudhon, supprimé après trois saisies et une suspension et remplacé par *le Peuple*), Baudelaire trouva le directeur entouré de ses collaborateurs et leur distribuant familièrement des instructions et des conseils pour le numéro du lendemain. Ainsi faisait encore Jaurès, le jour de sa mort, à l'*Humanité*.

Les rédacteurs s'étant retirés, Proudhon et Baudelaire se mirent à causer. — « Citoyen, dit Proudhon, voilà l'heure du dîner. Voulez-vous que nous dînions ensemble? » Ils allèrent chez un petit traiteur, rue Neuve-Vivienne. Proudhon parlait d'abondance, moins par besoin de se confier à cet inconnu que pour le plaisir de poursuivre tout haut ses rêveries; dans le dessein aussi, peut-être, de faire sur une pierre de touche offerte par le hasard et qui lui avait paru sensible, l'essai de sa doctrine.

S'il lui vint à l'esprit, entre deux théories d'économie politique, de demander à Baudelaire quelles étaient ses occupations, il a bien pu lui communiquer lui-même ses idées personnelles en poésie et en métrique, car il en avait, — il en avait en toutes choses, même en matière d'hébreu, langue qu'il avait apprise sans maître aucun, du temps qu'il était typographe à Besançon.

Personnalité attachante que ce fils d'un garçon brasseur et d'une paysanne « héroïque », pareille à la mère même de Péguy. Baudelaire sentit cette puissance. Il comprit cette grandeur candide. Un enfant du peuple qui s'est élevé tout seul, qui, en s'élevant, est resté pur, et qu'une foi supérieure anime, rien de plus beau, il est vrai.

Cependant, Baudelaire buvait beaucoup et mangeait peu. Proudhon buvait peu et mangeait énormément. Le poète marqua son étonnement de la quantité de nourriture engloutie par le tribun. « C'est que j'ai de grandes choses à faire » lui répondit celui-ci avec simplicité. Le repas fini, quand Baudelaire appela le garçon pour payer leur dépense commune, Proudhon s'opposa vivement à son intention et tira sa bourse. Mais ce qui surprit Baudelaire, c'est que Proudhon paya uniquement son propre dîner.

Plus tard, Baudelaire dira de Proudhon : « La plume à la main, c'était un bon bougre, mais pas dandy du tout. »

Bientôt, le journal *le Peuple*, à son tour, était supprimé. Proudhon, arrêté le 5 juin 1849 avec l'autorisation de l'Assemblée, car il était représentant, était condamné par la Cour d'assises à trois ans de prison. Sa carrière politique active était terminée.

Quant au poète, son ardeur citoyenne était depuis longtemps tombée. Déjà il a dépouillé la cravate rouge et la blouse démocratique, blouse qu'il affectait de porter avec du linge de la plus éclatante blancheur.

Un essai de journalisme politique en province, dans l'Indre, à la fin de l'année 1848, n'avait pas mieux réussi que le lancement du *Salut public* à Paris. Baudelaire, par ses paradoxes, n'avait obtenu qu'un succès de scandale auprès des actionnaires du *Journal de Châteauroux*. Son premier article avait même causé dans la ville un moment de stupeur. Il débutait ainsi : « Lorsque Marat, cet homme doux, et Robespierre, cet homme propre, demandaient, celui-là trois cent mille têtes, celui-ci la permanence de la guillotine, ils obéissaient à l'inéluctable logique de leur système. » La conclusion était, il est vrai, d'un autoritarisme à la Joseph de Maistre, car la feuille que Baudelaire avait été appelé à diriger n'était rien moins que « rouge », et il fallait bien rester dans la note du journal. Mais le mystificateur fut remercié. Le soir même, il regagnait la capitale.

Après le coup d'État, dans les deux jours qui suivirent, le poète essuya, dit-il, des coups de fusil, ce qui ne signifie pas qu'il en ait tiré. Il note sur son carnet : « Encore un Bonaparte! Quelle honte! Et cependant, tout s'est pacifié! » A lui-même le dégoût lui est venu de cette vaine agitation, et sa destinée le réclame. Il est, selon son expression, « dépolitiqué ».

FRANÇOIS PORCHÉ

(A suivre.)

LES HARMONIES VIENNOISES[1]

Je me suis fait conduire parmi les ruines du château des Esterhazy; on m'a guidée dans le parc abandonné. J'ai levé la main. « Le bassin est-il de ce côté? ai-je demandé. — Oui, m'a-t-on répondu, et la Gloriette est à moitié démolie. » Je me suis orientée : « Alors, l'orangerie est là; voici les statues des déesses. » Enfin, je fis un quart de tour sur moi-même et je sentis que le soleil me baignait la face : « Et voici, terminai-je, voici la façade du château... Regardez, au second étage, la cinquième fenêtre en commençant par la droite : c'était là ma chambre, lorsque j'allais passer quelques jours près d'Anne et de Fanny. » Et je voulais retrouver la trace des allées bien connues, mais j'embarrassais mes pieds dans des ronces et des herbes folles. « N'y avait-il pas un banc, par ici? » Il restait les débris pourris d'un banc. On dut écarter des branches cassées et un tas de feuilles mortes pour me faire asseoir quelques minutes sur un peu de gazon. Puis, au lieu de pleurer, comme je suis très vieille, je m'endormis et il fallut me réveiller. La brise me soufflait doucement au visage. Ma tête était lourde.

Allons, je vais essayer de ranimer l'inquiète Lina du temps passé, et de revoir cette chambre, son mobilier d'acajou, les grands dîners dans les salons des Esterhazy, les valets chamarrés et les chevaux avec leurs résilles d'or, leurs harnais de diamants, leurs housses blanches et pourpres.

Et les leçons de musique, le soir, dans le cabinet des jeunes

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er septembre.

filles : Fanny s'amusait à faire sauter son chat noir dans les cheveux de Schubert. Anne la grondait, mais Schubert riait de si bon cœur qu'il n'y avait rien à dire. Le comte, qui avait une fort belle voix de basse, venait se joindre à nous. On chantait du Haydn et du Mozart. « Monsieur Schubert, demandait Fanny, ne nous apprendrez-vous point une de vos mélodies? » Et nous chantions un poème de Mayrhofer. « Qu'est-il devenu? » demandais-je tout bas à Diabelli et à Schubert. « Qui? » interrogeait Fanny. Mais je lui faisais signe de se taire, de ne rien demander : cela, c'était un secret que je partageais avec mes amis. Et l'on ne savait toujours rien de ce qu'avait pu devenir Mayrhofer. « Il est heureux, » pensais-je. « Est-ce que nous saurons bientôt chanter aussi bien que Sophie Muller? » demandait encore Fanny. Fanny aurait bien volontiers chanté sur la scène. Elle était audacieuse et adorait le théâtre. Anne ne partageait pas les mêmes goûts.

Le château était toujours envahi par les personnages les plus hétéroclites, des bandes de tziganes, des comédiens, des capucins. Tous ces gens faisaient ripaille dans une aile du château. Parfois, le soir, le comte et la comtesse les admettaient au dîner : les capucins bénissaient le repas et distribuaient des chapelets; les tziganes disaient la bonne aventure. Puis, dans l'orangerie transformée en théâtre, on représentait des scènes de Shakespeare et de Calderon.

L'ordre et le bon goût présidaient à l'installation du château, à la distribution de ses pièces, à leur éclairage et leur ameublement, aux heures qui s'y écoulaient, comblées de fêtes et des plus honnêtes divertissements. Le comte possédait une riche bibliothèque et une belle galerie de peinture; parfois il confiait, pour toute une journée, à l'un de ses invités une clef de vermeil qui ouvrait, dans un recoin dérobé de la chapelle, la porte des plus secrets et des plus rares trésors spirituels : là, dans une retraite ornée de quelques tableaux, les plus parfaits et les plus significatifs, on pouvait méditer à loisir et se recueillir dans la lecture de livres sages et mystérieux. Au reste, chacun dans ce château pouvait trouver des plaisirs à son goût : les chasseurs partaient, dès l'aube, pour la forêt voisine; les pêcheurs avaient à leur disposition des ruisseaux clairs et ombragés; ceux qui aimaient les

promenades dans les jardins ne se faisaient pas faute de s'y livrer tout l'après-midi et de suivre, dans les allées et sur les pelouses, les changements doux et lents de la lumière quotidienne. Une société toujours renouvelée fournissait des conversations et des entretiens instructifs et variés. Parmi toute cette paix vivante et brillante, mon cœur, délivré de ses fardeaux, s'ouvrait discrètement, prêt à s'éprendre du premier bien qui s'offrirait à lui.

Nous vîmes paraître, un soir, un étranger qui voyageait avec une femme, vêtue de blanc; elle ne parlait pas et remuait la tête, les bras, les jambes d'une façon saccadée. « La malheureuse est folle, expliqua l'étranger à l'oreille du comte. Elle s'imagine être une poupée mécanique... » Et après le dîner, comme tout le monde était réuni au salon, il la fit danser. Elle relevait sa robe de la main droite et tenait la main gauche sur son cœur; et elle tournait en souriant. Puis, elle s'arrêtait, un doigt mystérieusement dressé. Schubert s'était mis au piano et jouait des valses. Quelques invités, fatigués d'admirer la folle, commencèrent à danser aussi. Diabelli vint l'inviter et elle valsa avec lui à la perfection. « Il faudrait l'exorciser, fit un capucin en s'adressant à la pieuse comtesse. — Ah! répondit celle-ci, ce serait une bonne œuvre. Que ne l'essayez-vous, mon père! » Mais l'étranger ne cessait de couver des yeux sa bizarre compagne et il regardait avec férocité tous ceux qui s'en approchaient. Lorsqu'il vit Diabelli valser avec elle, il devint affreusement pâle; son visage se crispa. La valse finie, Diabelli ramena sa danseuse à sa place et ne s'en occupa plus de toute la soirée. L'étranger parut se rassurer. Mon oncle vint lui offrir du tabac à priser et causer avec lui. Il trouva en lui un homme de l'esprit le plus noble et le plus orné et qui s'entendait en géologie. Mais Fanny et d'autres jeunes filles vinrent prendre mon oncle par le bras pour une partie de colin-maillard; il ne put leur résister : « Docteur! Docteur! » criaient-elles. Elles ne pouvaient se passer du docteur. Et lui, rose de plaisir, il les tirait par leurs nattes et leur faisait des niches.

Ce soir-là, Anne et Fanny avaient chanté avec plus d'âme que jamais. Dehors, dans le parc, toute la nuit avait éteint ses étoiles afin de les écouter avec plus de recueillement. Pas

un oiseau n'avait élevé la voix. Une comédienne célèbre, admirablement belle avec sa peau brune et ses cheveux noirs couronnés de roses, avait présidé le dîner, à la droite du comte. Elle écoutait chanter les deux jeunes filles en s'éventant langoureusement, et moi, je restais perdue dans la direction de ses regards. Je ne sais quelles idées de péché et de bonheur l'aspect de cette femme éveillait en moi. Je pressentais ce qu'on appelle la passion. Je rêvais d'être belle et de souffrir à cause de ma beauté. Je déplorais amèrement que mes bras fussent trop minces et mes épaules trop étroites. J'étouffais.

Je sortis dans le parc, serrant contre ma gorge mon écharpe de gaze. Les allées ténébreuses m'accueillirent. J'entendis un cygne frissonner sur le bassin, puis des pas qui me suivaient. C'était Anton. Il me saisit les bras et m'embrassa dans le cou. Il me prit par la taille et me serra tout entière contre lui. Était-ce l'obscurité? Ou étais-je plongée hors de moi-même? Je ne distinguais absolument rien, je ne savais plus dans quelle partie du parc je me trouvais. C'est lui, Anton, qui me guidait. Et je me pris à lui parler encore, à lui dire ma détresse et mon isolement.

— Je ne retrouve plus en moi que l'année des cimetières. Vous savez ce que je veux dire, n'est-ce pas, Anton? L'existence que je mène à Vienne me comprime : je ne sais plus ce que je pense, ni ce que je veux. Personne ne m'écoute ni ne me comprend. Mon oncle est un enfant, un véritable enfant, je vous assure. Je n'ai pas d'amies. Anne et Fanny ne me connaissent pas. Je les regarde vivre, mais elles ne sont pas mes sœurs, nous n'avons rien de commun. Il serait inutile que je leur confesse quoi que ce soit et elles n'ont rien non plus à m'apprendre. J'oserais me plaire ici, dans ce séjour, et m'y trouver heureuse, si je ne savais qu'il va falloir le quitter bientôt. Et alors c'est Vienne qui va recommencer et vous et vos amis et le Muséum et tout ce qui m'ennuie.

— Pourquoi parlez-vous ainsi? — me dit-il. — Je croyais que tout cela vous amusait.

— Comment voulez-vous que cela m'amuse, puisque je ne sais à quoi tout cela me mène? Je ne sais, dans tout cela, ce qui est fait pour durer, pour devenir ma vie réelle. Ah! —

ajoutai-je en tapant du pied, — m'apprendrez-vous enfin à distinguer ce qui est sérieux de ce qui ne l'est pas?

Je devinai qu'il souriait et cela m'irrita davantage. Je repris :

— Anton, il faut cesser ce jeu, vous entendez? Je veux bien m'intéresser aux sornettes de mon oncle, mais je ne supporterai pas que vous vous mêliez de m'en raconter, vous aussi, pour le seul plaisir de m'embrasser et de caresser mes bras.

Je prononçai très vite ces derniers mots, et à voix basse, de sorte que je ne sais s'il les entendit.

C'est lui, alors, qui prit la parole et avec un accent si douloureux que je me repentis de lui avoir fait de la peine :

— Lina, — dit-il, — je ne comprends pas pourquoi vous m'en voulez. J'ignore ce qu'est pour vous cette existence dont vous semblez vous plaindre. Mais lorsque nous nous promenions ensemble sur le Prater, je pensais que vous étiez heureuse d'être avec moi. Vous êtes une ingrate, Lina...

Et comme je me taisais, un peu honteuse et le cœur tout ému, dans l'attente de ce qu'il allait dire, il continua :

— Quant aux heures que nous vivons ici, loin de tout, et dans ce château pareil à un château de fées, laissez-moi vous avouer qu'elles sont les plus parfaites de mon existence. Je veux vous en donner ma foi, Lina : tout ici a été créé pour nous. Vienne et ses ennuis, puisque ennuis il y a, sont tombés dans un néant sans fond. Je ne connais plus au monde que cette nuit qui s'offre à nous, ce parc et toutes les facilités de la vie. Taisez-vous, Lina, je vous en prie, taisez vous, faites taire vos pensées, laissez-moi parler. N'avez-vous pas remarqué comme tout se taisait tout à l'heure lorsque Anne et Fanny ont chanté? Ne pourriez-vous laisser votre cœur chanter librement, lui aussi? Vous voulez calculer votre avenir, en petite fille avare que vous êtes. Et, pendant ce temps, vous laissez se perdre le meilleur de vous-même. Le ciel ne vous le pardonnera jamais, Lina.

Alors, je ne pus retenir ma joie :

— C'est cela que j'espérais que vous me diriez, cher Anton! Oh! merci!

Il me pinça le bras et je l'entendis rire :

— Et alors, pourquoi m'avez-vous fait cette sortie ridicule, tout à l'heure? Pourquoi avez-vous été méchante?

— Oh! je désirais tellement que vous me disiez ce que vous m'avez dit. Est-ce mal? Mais parlez encore.

— Vous êtes une petite rusée, — fit-il en riant de bon cœur, — et vous mériteriez que je vous laisse là, toute seule, dans la nuit, avec vos caprices et vos coquetteries. Mais je serai plus gentil que vous. Lina, Lina, jamais nous ne pourrons profiter d'un plus bel accord entre le temps et l'espace. Cette nuit nous appartient, ce château nous appartient. Comme tout est simple, ici! Et comme tout est pur! Lina, lorsque minuit sonnera, je frapperai à la porte de votre chambre et vous m'ouvrirez. Le monde entier ignorera que nous nous sommes aimés; nous nous sommes évadés de tout et il existe des choses plus extraordinaires et plus parfaites que toutes les fantaisies que vous avez jamais pu rêver.

Je compris alors, d'une façon encore nouvelle, le sens du rondo de la quatrième Sonatine : fa, fa, sol, fa... ré, ré, do dièze... Son tourbillon m'emportait. Un tambourin résonnait dans mon cœur. J'étais légère, la nuit était irrésistible. Je ne m'interrogeais plus, je savais clairement que, seul, le bonheur m'était réservé.

Nous rentrâmes dans le salon. Je m'approchai d'Anne et de Fanny et les caressai tendrement. Schubert me regardait avec une grande douceur et comme s'il m'approuvait. Mais j'ai pensé depuis que ce devait être de la tristesse qui était dans ses yeux. Moi, je ne voulais plus voir autour de moi que de la confiance et une courageuse sérénité.

A minuit, alors que tout le château dormait, on frappa à ma porte et j'ouvris. Ma petite lampe, sur le secrétaire d'acajou, éclairait ma folie. « Lina, Lina, me disait Anton, c'est toi, c'est donc toi... Je t'aime... Tout est parfait... tout est libre... L'amour est plus vrai que toutes les fantaisies... » Et je m'abandonnais à l'éternité. Nous nous étions dégagés de toutes les chaînes, nous flottions dans le ciel nocturne comme le rondo qui s'est échappé du cœur. Qui s'est échappé du cœur et qui chante librement.

Oui, je revois mon lit défait, tout blanc, les draps qui

traînent jusqu'à terre, sous la lueur de ma lampe. Et ma petite lampe qui brûle amoureusement comme une étoile captive, dans son petit globe blanc. Je revois tout cela et une chère petite âme qui pleure et tremble de crainte et de plaisir dans les bras de son amant.

Le lendemain, c'est une femme qui sort de la chambre de Lina, fière, pâlie, grandie par le secret de la nuit; elle porte sa voluptueuse blessure, sa voix a un timbre plus grave. Et c'est avec une mélancolie délicieuse à savourer qu'elle considère les jeux de Fanny et la démarche gracile de sa sœur. Tout à coup, elle sursaute : c'est lui, c'est son amant qu'elle vient d'apercevoir dans les allées du parc. Voilà aussi son oncle qui passe en se frottant les mains. Le monde est plus attendrissant que la veille, plus vaste et plus profond.

Le soir, Anton s'est mis au piano. Il a joué, — mais c'était pour moi seule, — sa Première Sonatine (op. 151).

Cela commence en sol majeur et passe, à la troisième ligne, en si mineur. Et moi, j'imaginai que les modes majeur et mineur, et les différents tons, sont des produits de la terre, comme les plantes et les diverses sortes d'hommes. Ils se battent et s'aiment et s'entre-tuent. Ils sont affreusement malheureux. Mais le musicien les porte en lui. C'est en lui que se livrent ces batailles et que s'établissent cet ordre et ce désordre de la nature. Son cerveau se partage, son cœur est déchiré.

Je me rappelais combien j'avais pleuré, le jour où j'avais compris l'existence des femmes qu'on dit de mauvaise vie. Je revenais d'un bal, il était très tard. Nous avions croisé quelques-unes de ces femmes qui m'avaient paru très belles et très joyeuses. « Elles ont dansé aussi, » avait observé quelqu'un. Elles avaient dansé comme moi, mais non pour la joie de la danse; elles avaient dansé pour une autre fin que je ne voulais pas connaître. Je trouvais cela bien étrange! Et ces hommes qui dansent avec elles et qui se laissent attirer et qu'elles attirent... Une envie de pleurer m'avait saisie, un désespoir que j'avais refoulé, en me disant que je le retrouverais à l'heure où je serais seule dans mon lit. Et, une fois couchée, mes sanglots avaient éclaté. Bien sûr, j'avais fini par m'endormir, mais, depuis, lorsque je me racontais

ces souvenirs à moi-même, j'aimais dire que j'avais passé toute la nuit à pleurer là-dessus.

Que des choses si tristes existent, c'est le défaut de la terre qui les porte... On dit qu'elles sont nécessaires et éternelles et je ne comprends pas bien pourquoi. Pour que la terre soit nécessairement et éternellement malheureuse, sans doute.

Mais c'est ainsi que j'imaginais le musicien portant des choses cruelles et contradictoires. O pauvre homme! il chancelle sous leur poids. C'était à toi que je pensais, Anton; et je me disais : « Je vivrai pour toi, Anton, je vivrai pour toi. Je suis la servante du Seigneur, je suis l'esclave du génie. »

Un jour, le ciel aura aspiré la terre et toutes les gammes se fondront en un rythme unique, lumineux comme l'échelle de Jacob. Le ciel a ses passions aussi, ses enfants, ses combats : mais tout cela se mêle harmonieusement en un chant d'adoration qui s'adore soi-même et dont je pensais qu'il me rendrait un jour tout ce que j'avais perdu.

***

Je rentrai à Vienne dans un état de félicité absolue.

J'avais quelque chose à adorer. Toutes les fantaisies de mon esprit qui s'étaient jusqu'alors éparpillées au point de me laisser meurtrie, incertaine et désolée, se ramassaient sur un point unique qui était le génie d'Anton et tout ce qu'il voulait bien créer en mon honneur. Je découvrais mon corps, théâtre des plus merveilleuses transformations, témoignage de l'harmonie et de l'intérêt dont s'était revêtu le monde. Quant aux propos que j'entendais autour de moi, aux fêtes où j'étais conviée, au décor quotidien qui m'entourait, ils entraient parfaitement dans la combinaison de ma vie et de mon amour. Vienne s'était faite pour moi souriante, paisible, pleine de grâce. Les aimables voitures, les bals, les toilettes, les concerts au théâtre de la Porte de Carinthie, les cloches de Saint-Étienne, les rues, les belles maisons à colonnades antiques, les brasseries souterraines desquelles s'élevaient des chants sonores et mâles où je croyais reconnaître les voix de Schubert et de Schober, tout, et jusqu'à l'Italie verdoyante et dorée dont mon oncle peuplait ses galeries et ses vitrines,

s'accordait à me rapprocher de mon Anton, à me confondre avec ses fugues et ses rythmes les plus savants.

L'automne précipitait les mouvements de ma vie; mon sang s'épanouissait en lui. Le Prater était rouge. Les patrons des cafés et des brasseries couronnaient leurs fronts de pampres rouges. Le vent soufflait sur le Danube et agitait les lanternes des carosses qui se groupaient, la nuit, devant les ambassades où l'on donnait des bals. J'y rencontrais souvent Aurore de Marassé, vieille, fardée, les yeux brillants et qui tendait une main étincelante de diamants aux baisers de ses admirateurs d'autrefois.

Un soir de novembre, j'assistai à une scène qui me troubla beaucoup. Des visiteurs s'étaient présentés à la porte du Muséum et avaient été introduits dans le cabinet de mon oncle. J'errais dans les corridors. « Qui est là? » avais-je demandé au secrétaire de mon oncle, un jeune botaniste à lunettes, très niais et qui me faisait une cour ridicule. Il m'avait décrit un homme en costume de voyage accompagné d'une jeune femme couverte de fourrures blanches et qui marchait le regard fixe, le corps raide. Là-dessus, je vis paraître les visiteurs suivis de mon oncle qui les guidait à travers les galeries. Je reconnus l'étranger que nous avions rencontré chez les Esterhazy et la folle qui se croyait une poupée mécanique. L'étranger parlait avec animation à mon oncle qui balançait une lanterne; et il s'arrêtait devant chaque vitrine, malgré mon oncle qui essayait de l'entraîner. J'allais derrière eux lorsque, soudain, l'étranger se mit à pousser un cri terrible et brisa une des vitrines d'un coup de poing. « La voilà! hurla-t-il. Je savais bien que vous l'aviez! C'est bien elle. Il me la faut! Je vous donnerai tout l'or que vous voudrez! Mais il me la faut! » Mon oncle, avec une vigueur que je ne lui avais jamais soupçonnée, l'avait saisi à bras le corps et lui retenait le bras. L'homme tendait sa main sanglante, essayant en vain de se dégager. La femme, raide dans sa robe blanche, demeurait insensible. Des employés du Muséum accoururent. On conduisit au poste de police l'homme et son étrange compagne. Je restai seule avec mon oncle qui s'épongeait le front et examinait piteusement ses lunettes d'or dont une branche était cassée. « Qu'est-ce que tout cela? » lui demandai-je. Et je considérai dans la

vitrine éventrée la pierre grise à veines bleues qui paraissait avoir été la cause de tout ce vacarme. « Qu'est-ce donc que ce caillou? demandai-je. — C'est, me répondit mon oncle, l'antiphantasmatolithe, la pierre dont le contact guérit de la folie. Il suffit de l'appliquer sur le front : les idées absurdes s'éloignent, le calme et le bon sens reviennent. Cet homme, que vous avez vu, parcourt l'Europe, à sa recherche, afin de guérir la femme qu'il aime. — Et pourquoi ne la lui avez-vous pas donnée, mon oncle? Ou pourquoi n'avez-vous pas tenté l'expérience vous-même? — A quoi bon? répondit mon oncle, et me prenant le bras, il m'entraîna à travers les galeries. — Voulez-vous, me dit-il, que du haut de ces fenêtres, nous contemplions les rochers d'Anacapri? » Moi, cependant, je pensais à l'étrange talisman. Mon front me brûlait à l'endroit où j'aurais voulu poser la pierre. Mais ai-je besoin d'être guérie? Tout à coup, j'éclatai de rire. Mon oncle me regarda avec stupeur : « Qu'arriverait-il, mon oncle, m'écriai-je, si l'on vous posait cette pierre sur la tête? — Vous êtes une insolente, ma nièce! — Et si on la posait sur la tête de tous les Viennois et de toutes les Viennoises? » Le fou rire m'avait prise et je m'appuyai au bras de mon oncle pour ne pas tomber. Il finit par rire aussi. Les galeries retentissaient de nos éclats de rire. Le secrétaire montra sa silhouette ahurie. Nos rires redoublèrent. « Mon oncle, mon oncle, criai-je, cachez votre pierre! Que personne ne la voie! Que personne n'y touche! Le monde deviendrait complètement déréglé si un seul être humain guérissait! — Vous voyez bien que j'avais raison, me fit observer mon oncle. — Oui, vous aviez raison! Nous avons raison d'être fous! » Et je me mis à danser en imitant la poupée mécanique. Mon oncle imitait son amoureux et roulait des yeux féroces vers son secrétaire qui demeurait bouche bée.

Puis, j'éclatai de rire à nouveau. « Dites donc, mon oncle! Et dire qu'en ce moment les deux femmes les plus sages de la terre sont en train de garder votre Muséum. — Qui cela? me demanda-t-il. — Eh! fis-je! La Botanique et la Minéralogie. » Nous nous penchâmes par une fenêtre. Juste au-dessous de nous s'arrondissaient les crânes, ornés de bandeaux, de ces augustes personnes, et l'on devinait, dans l'ombre, leurs sévères attributs. Nos rires s'échappaient dans la rue et un

veilleur de nuit, qui passait avec sa hallebarde, ayant levé le nez, se mit à rire, lui aussi.

INTERMÈDE DANS LA MANIÈRE RÉALISTE

L'ordonnateur des pompes funèbres est assis devant sa fenêtre, la pipe à la bouche, une chope à la main. Une longue rue du faubourg monte devant lui et s'en va vers le cimetière. L'ordonnateur a fini sa journée. Il a laissé sur son lit le tricorne à plumes, la culotte à boucles, les bas noirs, le bâton à pomme d'argent. De la vigne vierge encadre sa fenêtre. Des enfants jouent dans la rue. L'ordonnateur, devant sa table, les pieds dans des pantoufles, lève lentement sa chope et pense :

« Ma maîtresse est vieille et se fane. Cassinus l'avocat m'a dit : « Marie-toi ». — Mon ami, lui ai-je répondu, j'ai trop d'enterrements sur les bras. Mais toi, que ne te maries-tu? » Il m'a répliqué : « Ah! moi, j'ai trop de génie... — Du génie, ai-je fait, du génie? Est-ce qu'on en meurt?... »

Le soleil se couche et sent le lilas. Que veut signifier ce parfum un soir d'automne? Demain matin, il va falloir se lever de bonne heure et aller chercher un enterrement à Florisdorf. L'ordonnateur rallume sa pipe et susurre tristement : « *Dies iræ, dies illa...* »

Un petit vent frais et calme souffle par la fenêtre. Comme il fait beau! Comme il fait soir! L'ordonnateur a clos les yeux et croisé les mains sur son ventre. De temps en temps un léger nuage sort de sa pipe, à quoi on peut reconnaître que l'ordonnateur des pompes funèbres est encore vivant.

***

L'ordonnateur grisonne et bedonne. Il fait un bien triste métier.

Pour s'en consoler, il se promène, le soir, dans les rues de Vienne et va rejoindre une bande de joyeux compères, des peintres, des poètes et des musiciens.

On se réunit, tantôt dans un beau café du Graben, tantôt dans un caveau du côté de la cathédrale. Il y a là Schubert et

Schober, Anton Diabelli, Cappi et un peintre qui peint des géraniums dans des pots et des poissons rouges dans des bocaux; aussi l'appelle-ton le maître des Géraniums et des Poissons. Avec ces deux motifs, il a décoré le café du Graben. Parfois, il varie son sujet en plantant les géraniums dans les bocaux et les poissons dans les pots. « J'ai trouvé la thèse et l'antithèse, dit-il, mais il me faut réaliser la synthèse. » Alors il s'applique à représenter des poissons avec des géraniums dans la bouche.

La café du Graben est propre, luxueux et intime. Les servantes sont de vraies demoiselles; et, parfois, vers minuit, l'une d'elles abandonne son service et se retire par l'escalier du fond qui est fleuri et tapissé. Puis elle reparaît décolletée, les bras nus, des fleurs et des diamants dans son chignon, des souliers de satin aux pieds : elle va au bal. Les cristaux étincellent, les couvercles des chopes brillent. Le rouge des poissons et des géraniums sur le mur est un rouge verni, luisant, profond, éclatant. Un poêle de faïence blanche chante au milieu de la salle. Les tables de bois, carrées, le plancher ciré, couvert de peaux d'ours, les fauteuils d'osiers, tout est géométriquement ordonné. Le service se fait silencieusement et la fumée des pipes et des cigares ne parvient jamais à troubler l'air de la salle : elle se dilue et se perd, par on ne sait quel miracle, dans un plafond toujours pur.

L'ordonnateur se sent pleinement heureux dans ce cadre. Lui et ses compagnons n'y font jamais de bruit, n'y chantent jamais, s'y conduisent en gentlemen. Au contraire, dans le caveau qui est près de la cathédrale, ils se livrent à un tapage insensé. Kathi, la servante, est une grosse fille brune, aux chevilles fortes, aux épaules carrées. On lui tape sur les fesses, on choque sa chope contre ses rebondissantes mamelles. Ici le vin du Rhin et les bières blondes et noires ne coulent pas en lents filets vers les calmes lacs intérieurs : ils bouillonnent comme des torrents, mugissent comme des cascades, s'enflent et débordent! O puissance du stout! O pale ale, scotch ale, et vous, bière de Munich! Quelles symphonies amères et colossales vous chantez dans le cœur de l'homme!

L'ordonnateur est seul, dans le vaste souterrain que des colonnes épaisses partagent en autant de grottes obscures.

Il est seul dans le mystère de son âme et d'une vie toute en longues processions, en fosses béantes, en tristes cantiques. Peu à peu, les compagnons arrivent, qui vivent encore, Schubert et Schober, mélancoliques et naïfs, Cappi qui peste, Anton Diabelli, le maître des Géraniums et des Poissons, un étudiant en théologie, un vieux juif, Mose Moselsohn qui vend aux peintres des hardes et des rapières et, au besoin, achète à vil prix leurs tableaux; enfin le Chagrin Secret, un maigre personnage au costume couleur de sable, qui ne dit jamais rien et à qui personne ne prête la moindre attention.

Schubert et Schober, à mesure qu'ils boivent, leurs yeux se font plus bleus et plus ronds. Il y a, dans ceux de Schubert, un ruisseau, un saule, un moulin; les yeux de Schober reflètent ce paysage. L'ordonnateur, que les cris des arrivants ont troublé dans sa rêverie, s'obstine à considérer Kathi, qui va et vient, les bras rouges, des chopes en roue autour de ses poings. Il suit la ligne de cette croupe solide, tout ce monde plantureux qui évolue à travers la fumée, monde lointain, monde infini comme la voie lactée. Son esprit se perd dans un voyage attendrissant, semé d'aventures et de sérénades, s'accroche à des joies pleines, se réconforte, se reprend à vivre et à espérer. « Encore à boire, Kathi! » La bière pesante, substantielle et profonde, surgit sous l'âcreté de la mousse, entraîne et dissout la sécheresse obscure du tabac. Le bras musclé, lisse et net de Kathi pose, dans un coup de tonnerre, les hautes chopes sur le bois des barriques. Le poêle ronfle, les chandelles vacillent. De vastes dieux avancent leurs larges pieds, au delà des fleuves, sur l'herbe grasse et les fleurettes de la terre. C'est Jupiter, son sceptre et sa couronne, les Prophètes avec leurs barbes tressées, Moïse cornu, Silène pansu, la Samaritaine avec ses urnes sur la hanche, la Magdeleine, blonde comme Kathi est brune, ses seins débordant de sa robe de soie d'or. Alors, Diabelli monte sur un tonneau et bat la mesure. Le cantique s'élève :

Descends auprès de nous, Seigneur, puisque nous nous sommes réunis en ton nom. O Seigneur, chacun de nous, dans sa solitude, a senti son front s'incliner.

Nous nous sommes réunis le soir et nous avons imaginé ta gloire. O Maître, n'étais-tu point près de nous?

Ces ténèbres, ces pourpres, qu'était-ce sinon ta douleur? Reviens, Seigneur, pleurer parmi nous.

Sanglots divins, flots de puissance! Seigneur, sauve-nous du mal de la terre, Seigneur, sauve-nous.

Les temps du maître sont venus : son été a paru aux vitres de notre maison.

Descends, Seigneur, dans les orgues de nos poitrines. Retentis, retentis!

Et louange à toi, — retentis! retentis! — louange, louange à toi, largeur du monde!

O Seigneur Dieu, voici que le soir est venu et que nous nous sommes réunis en ton nom. Répands ta paix, Seigneur, sur les hommes de bonne volonté!

***

L'étudiant en théologie pleurait. « Dieu me protège, pensait-il, des femmes de Babylone! Mais cette Kathi est bien appétissante... »

Quand il retournerait dans son village, les filles baisseraient les yeux : « Bonjour, monsieur le pasteur! » lui diraient-elles d'une voix pleine de modestie. Il avait emporté dans sa malle quelques fleurs dont l'une justement s'appelait Kathi. « Seigneur! pensa-t-il, répands ta paix sur les hommes de bonne volonté! » Et il frissonna.

« Êtes-vous malade? lui demanda l'ordonnateur, très intéressé. — Voulez-vous bien vous taire! cria l'étudiant. Je n'aime pas vos plaisanteries! — Non, on ne parle pas de ces choses, cria à son tour Mose Moselsohn. C'est un péché! »

Cappi se mit à ricaner. « Voilà, fit-il, qui est plus sérieux que vos niaiseries de cantiques, hein? Qu'en pensez-vous, messieurs les artistes? » Et il tapa sur l'épaule de l'ordonnateur : « O homme sage! s'écria-t-il, ô le seul philosophe de nous tous! Toi seul ici connais le prix de la vie et des chansons! Dis-moi, combien de singes décorés du nom d'hommes as-tu jetés à la voirie aujourd'hui? — J'ai horreur de ces histoires, cria l'étudiant. Je vous répète que j'en ai horreur! »

Il y avait, dans la salle, un recoin devant lequel on n'osait jamais passer. Une grande terreur soufflait de ce côté, qui

vous glaçait jusqu'aux os. Le Chagrin Secret qui, un jour, y avait risqué un œil, rapportait avoir vu là, sur une barrique, une chope à moitié pleine, une pipe qui grésillait, un jeu de cartes, une chandelle allumée. Cette chandelle devait brûler perpétuellement et sans jamais s'éteindre car, en effet, on devinait là-bas une lueur. Kathi elle-même devenait pâle lorsqu'on lui parlait de ce coin et qu'on lui demandait ce qui s'y passait; sa joie s'arrêtait et elle se sauvait dans sa cuisine.

L'étudiant pensa à sa chambre misérable qui l'attendait dans le quartier le plus pauvre de la ville, aux longues heures qu'il passait étendu sur son lit, les yeux fixés aux poutres du plafond où des diables biscornus dessinaient des formes obcènes. « Encore à boire! cria-t-il d'une voix de fausset. Et qu'on me donne des saucisses! Entendez-vous, mademoiselle Kathi? » Et il pensa : « O Seigneur Dieu,venez à mon secours! La vertu consiste à boire de la bière et à manger des saucisses en chantant vos louanges. Cet ordonnateur est un homme sensuel, et le Malin, je crois, a pris sa forme pour réveiller en moi les plus sinistres idées. Monsieur l'ordonnateur, poursuivit-il à voix haute, excusez-moi, mais je vois la luxure et la mort peintes sur votre visage.

— C'est un assez beau sujet, — observa le Maître des géraniums et des poissons, — mais trop académique et bien difficile à traiter d'une façon nouvelle et originale. J'aime mieux ce que je fais.

— Ne trouvez-vous pas, — lui demanda Diabelli,— que notre Kathi est aussi un beau modèle?

— Oui, — répondit le Maître, — elle est en style baroque et ses jambes sont des colonnes doriques.

— Non, — répondit Diabelli, — elle est construite comme une cantate à six voix au moins. Mais que dis-je, une cantate? Kathi est un oratorio avec des chœurs formidables où souffle toute la puissance de la nature. Qu'en pense maître Schubert?

Franz Schubert se mit à sourire, puis il avala lentement sa chope :

— De quoi parliez-vous? — demanda-t-il enfin.

Puis comme tout le monde riait : — Moi, — dit-il, — je crois que Kathi est une simple mélodie, elle est la chanson

des chasseurs dans les bois, des fées qui murmurent et de la jeune fille qui tremble.

— Vous me flattez, — fit Kathi en se rengorgeant dans son double menton.

— Certainement, — répondit Schubert avec douceur.

— Ah! — soupira Diabelli, — rien n'est plus sain que de dire des sottises.

L'ordonnateur soupira également. L'étudiant se remit à pleurer. Le coin mystérieux l'épouvantait.

— N'y pensez pas! — lui cria-t-on de toutes parts.

Une heure du matin sonnait dehors.

— Il faut partir, — fit Diabelli.

Tout le monde sortit, sauf l'ordonnateur, trop alourdi pour pouvoir se lever. Kathi, les manches relevées jusqu'au-dessus du coude, rangeait lentement les débris de la soirée.

L'étudiant errait le long des murs, avec des sursauts d'horreur chaque fois que le miaulement d'un chat amoureux déchirait la nuit. Cependant, par terre, contre une barrique, l'ordonnateur contemplait Kathi, belle et ronde comme une tour, et les reflets que les chandelles jetaient sur ses bras gras et roses.

— Eh bien, monsieur l'ordonnateur? — fit-elle enfin d'une voix au timbre grave.

Et elle vint l'aider à se relever. Il lui prit la taille puis, n'y tenant plus, embrassa à pleine bouche sa nuque dure. Il constatait contre lui l'univers ferme et doux qu'il avait pressenti.

— O Kathi! — fit-il avec un profond accent de mélancolie, — croyez-vous que cette salle avec son chaos de sièges et de barriques soit suffisante pour servir de litière à nos amours? Kathi, écoutez-moi, et comprenez-moi si vous le pouvez : sachez que je suis un homme triste, sauvage et désespéré, qui se nourrit de pleurs et de grincements de dents. Je n'ai qu'un plaisir : c'est dormir le matin; oui, ne pas me réveiller et rester longuement, largement et profondément étendu dans mon lit. Mais il me faut me lever de bonne heure, me vêtir comme un polichinelle et aller porter des gens décomposés au fond d'une terre où ils achèveront de s'anéantir. Au printemps, ce métier-là est encore honnête, car il permet des

promenades en des lieux pleins de fleurs et de bourdonnements. Je médite, durant ce temps, sur les thèmes que vous devinez sans peine et tout cela n'est pas dénué de charme, je vous le concède. Mais voici l'hiver qui approche et, vous me croirez si vous le voulez, mais vraiment, mes occupations, en cette saison, deviennent sinistres.

Il tenait Kathi par la taille et, ainsi devisant, il marchait avec elle à travers le caveau, entre les bancs et les tonneaux. Kathi, pensive, l'écoutait. Ils s'étaient approchés insensiblement du coin mystérieux. Là, se penchant derrière une colonne ils regardèrent.

Tout était comme on le leur avait décrit : une table dans un renfoncement, avec une chope, une pipe allumée, un jeu de cartes étalé. La flamme d'une chandelle qu'un crochet retenait au mur brûlait, toute droite. La chandelle ne bavait pas, restait nette, blanche, sans vie. Un silence terrible régnait.

— Bah ! — cria l'ordonnateur avec un rire extraordinaire — Qu'importe le diable et ses tours ! Ce n'est pas lui qui va nous empêcher de jouir des bonnes choses ! N'est-ce pas, ma princesse ?

Et il retroussa les jupes de Kathi qui tomba les quatre fers en l'air, dans un grand tumulte. L'obscurité fut complète pour l'ordonnateur. Une nuit joyeuse et enivrante avait tout envahi. Il embrassait le monde de ses rêves, la voie lactée, tout ce qui est masse, densité, mer salée, montagne et volcan ; il se confondait avec la sève et la saveur des femmes, des plantes et des animaux, s'anéantissait dans les caves de la planète, leur fraîcheur, leur sonorité. Puis, il se releva brusquement, trouva, Dieu sait comment, son chapeau, et sortit.

Les maisons se découpaient sur le ciel clair. Le gros homme souffla, ouvrit le col de sa chemise, essuya la sueur dont son visage était trempé. « La nuit est déjà bien écourtée, pensa-t-il. Hélas ! L'aurore me verra demain à Florisdorf au sein d'une famille éplorée qu'il me faudra mettre en rangs et guider vers un cimetière encore couvert de rosée. » Cette pensée ne le réjouissait guère. Là-dessus, il reçut un grand coup de pied.

Il se retourna en sacrant. Personne. Il se retourna dans la direction de sa maison et se trouva nez à nez avec l'étudiant :

— Eh bien ! — fit-il, — vous êtes fou ?

— Oui, — répondit l'étudiant, — je le crois. Je suis fou et damné.

— Allez-vous-en au diable! — cria l'ordonnateur.

— Hélas! — soupira l'étudiant.

— M'allez-vous expliquer ce que signifie ce coup de pied que je viens de recevoir?

— J'en ai reçu vingt autres, — avoua piteusement l'étudiant.

Ils se regardèrent avec tant de perplexité que le nez bourgeonnant de l'ordonnateur caressait le nez pointu de l'étudiant. Puis, s'agrippant l'un à l'autre, le dos baissé comme des chats prudents, ils s'en furent lentement dans la nuit. De temps à autre, un grand sursaut soulevait leurs basques et les faisait bondir en l'air et hoqueter de terreur.

TROISIÈME RÊVE

Cette fois, j'ai fait un véritable voyage en Italie.

Non point avec mon oncle, mais avec Anton. Il faisait encore nuit, mais j'entendais qu'on attelait le voiturin dans la cour; les chevaux piaffaient. Je me suis habillée rapidement, je me suis enveloppée dans mon grand châle. Anton m'attendait en bas.

— La voiture est prête, ma chérie, — me dit-il. — Nous pouvons partir. Fouette, postillon!

Et, dans le fond de la voiture, je me blottissais contre lui :

— O bien-aimé, — murmurais-je. — O mon maître, ô mon génie!

Tout était beau pour lui et il tirait de toute chose une musique que je comprenais et où je me retrouvais.

— C'est qu'elle te ressemble, — me disait-il. — Cette musique, c'est toi.

— Anton, — lui disais-je en tremblant, — vous me parlez ainsi par complaisance. C'est moi qui veux et dois me modeler sur vos pensées. Je veux que, dans mon visage, vous retrouviez ce que vous cherchez... Oh! dites-moi, suis-je aussi belle que vos sonates? Faites-moi aussi belle que vos sonates...

Il me serrait dans ses bras et m'embrassait la joue. Le

soleil se leva. Nous étions dans la Campagne Romaine. Nous arrivions sur la petite place d'un village. Des mendiants nous assaillaient. Nous étions dans un camposanto. Des herbes nous montaient jusqu'aux genoux. Les peupliers se balançaient doucement dans le soleil. Je n'avais jamais vu un ciel aussi bleu.

Comment cela se fit-il? Le soir, nous étions à Vienne. Nous flânions tendrement par les rues de Vienne, nous arrêtant aux vitrines, admirant les toilettes des passantes, les robes rondes, les soies, les gazes, les tulles. Mais Anton me disait que j'étais la plus belle de toutes les femmes. Le soleil couchant était rouge; il se plongeait, comme dans la mer, dans l'enchevêtrement des toits et des tours, au bout des rues, dans la foule, dans les cris, dans le roulement des voitures. Il flottait, dans les plis de ma robe, dans mes cheveux, dans mon bonheur.

Tout à coup, à ras du sol, des cris arrêtèrent notre marche. Nons baissâmes les yeux : des têtes bien connues émergeaint d'un soupirail et nous appelaient avec un grand vacarme. C'étaient nos amis qui, du fond de leur brasserie souterraine, regardaient passer les gens.

— Hé! — fit Anton, — descendons!

— Moi aussi? — demandai-je toute joyeuse, — je suis admise?

— Mais oui.

Nous descendîmes. Schubert, Schober, Cappi nous accueillirent avec des cris de joie. Schubert était très rouge et très agité.

— Vous savez que c'est demain la quatrième et dernière Schubertiade de l'année? — nous dit-il. — Aussi, les Philistins ont-ils décidé, pour ce soir, une grande procession de protestation. Nous allons les voir passer.

En effet, la rue fut bientôt balayée par la police et l'on entendit une rumeur et un pas guerrier qui martelait le pavé : c'était la grande armée des Philistins.

Ils marchaient au son sec d'une rangée de tambourins. Ils allaient gros, gras, maigres, longs, petits, le torse nu, lunettes sur le nez, bouclier au bras. Les cimiers rouges s'agitaient sur leurs casques. En tête, marchait leur chef Goliath, sa longue

et triste face dressée au vent, les narines ouvertes, la bouche dédaigneuse, le teint jaune. Ce spectacle était si comique, si irrésistible que nous éclatâmes tous d'un rire formidable.

Les Philistins s'arrêtèrent et nous regardèrent avec des yeux furibonds. Des gamins couraient à côté d'eux et leur jetaient du crottin de cheval à la figure. Sous leur grotesque accoutrement, on reconnaissait des illustrations de Vienne, maint ministre et maint professeur, de riches négociants, de brillants officiers. Schubert et Diabelli reconnurent plus d'un de leurs confrères; et un peintre qui était avec nous, le Maître des Géraniums et des Poissons, nous nomma plusieurs professeurs de l'Académie des Beaux-Arts.

Le sinistre cortège disparut dans le lointain. La rue respira. Nous ne pouvions nous tenir de rire. Je souhaitai le bonsoir à mes amis et rentrai au Muséum. Dans la soirée, je sortis avec mon oncle. Une vive agitation régnait dans l'air. Nous nous assîmes à la terrasse d'un café. Deux Philistins avaient déposé leurs armes sur le trottoir et, assis à côté de nous, ils s'empiffraient de choucroute et causaient bruyamment. J'écoutai leur conversation.

— On les enfumera dans leur tanière! — criait l'un. — Nous connaissons le secret! Ils ont un grand couloir souterrain qui relie leur cabaret à la cathédrale! C'est par là que nous les prendrons!

— Dix heures sonnent, — fit l'autre. — Allons, camarade, allons au combat. Le rassemblement nous attend justement devant la porte des Géants.

— Mon oncle, — fis-je, — laissez-moi partir, je vous en supplie!

Et je courus à la brasserie. Je descendis l'escalier quatre à quatre et fis retentir le marteau. On chantait.

— Qui est là? — cria une voix.

— Amie, — répondis-je, amie!

Anton lui-même vint ouvrir et fut bien surpris de me voir.

— Eh! Lina, que venez-vous faire à cette heure?

Je lui racontai ce que j'avais entendu. On m'entoura, on me fêta.

— Vous êtes notre Vierge d'Orléans! — cria Schubert. Avec vous, nous vaincrons le monde!

Et on organisa devant la porte qui conduisait à la galerie de la cathédrale tout un système de barricades avec des tables, des bancs et des tonneaux.

Une heure après, de grands coups de bélier retentissaient de ce côté. On m'avait cachée, à l'abri derrière un pilier, dans un coin. Enfin, la porte céda. Un Philistin, l'air hagard sous son casque burlesque, apparut et reçut aussitôt un tabouret dans l'œil. Il hurla et recula.

Pendant ce temps, la porte de la rue subissait aussi un furieux assaut. Schubert et Schober, un tas de chopes devant eux, la gardaient. Ces deux ouvertures étaient étroites, un seul homme pouvait y passer de front. Notre forteresse était imprenable. Je battis des mains, j'agitai mon écharpe. Tout Philistin qui se présentait recevait une pluie d'objets divers et devait reculer, agitant la tintinnabulation de son armure hérissée dont les piquants s'ornaient de chopes savamment lancées. Ils dansaient comme de monstrueux insectes, hurlaient, l'œil poché, le nez écrabouillé. Leur ardeur finit par se ralentir. Bientôt, nous pûmes nous hasarder dehors. La galerie souterraine était vide. Et, dans la rue, quelques Philistins se traînaient par terre, cherchant leurs perruques et leurs lunettes. Nous étions restés les maîtres du terrain.

Nous chantâmes un cantique de victoire et nous nous séparâmes en nous embrassant. Schubert et Schober s'en furent, bras dessus, bras dessous. Cappi se tenait le ventre de rire. Je demeurai un instant seule avec Diabelli.

— Quelle petite fille dévouée et bonne vous êtes, — me dit-il en me caressant la joue.

J'étais heureuse et toute fière. Cependant, nous entendîmes encore du bruit dans le souterrain.

— Oh, oh! fit Anton. — Est-ce qu'ils reviendraient, par hasard? Remettez-vous dans votre coin.

Un grand corps cuirassé, harnaché, étincelant, dégringola par-dessus les barricades et vint rouler jusqu'au milieu de la salle, puis, prestement, se releva et demeura debout, face à Anton. C'était Goliath.

— Eh bien? — dit-il.

— Eh bien? — répondit Anton.

— Un duel?

— Un duel!

Ils restèrent silencieux.

— Cachez-vous, petite fille, et prenez garde! — me cria Anton.

Goliath me regarda et haussa les épaules.

— A quoi voulez-vous que nous nous battions? — demanda Anton. — Vous avez une lance, un glaive, une baïonnette et un sabre de cavalerie. Moi, je n'ai rien de tout cela. Mais voici un tonneau et deux chopes. Voulez-vous que nous tentions de voir lequel de nous deux est capable de boire le plus de bière? Mademoiselle pourra être juge du combat.

— J'aimerais mieux, — répondit Goliath, en crachant par terre, — que nous nous battions à coups d'injures. Ou bien que nous nous rendions dans l'imprimerie d'une gazette et que chacun de nous fasse imprimer cette nuit, pour qu'il paraisse demain matin, l'article le plus venimeux que son génie lui pourra inspirer. Je n'ai peur ni de vos injures ni de vos calomnies, Signor Diabelli. Au contraire, elles exciteront ma verve et accéléreront la circulation de mon sang. Mais il se pourrait que mes chroniques vous blessent plus profondément que mon sabre de cavalerie. Mademoiselle, puisque mademoiselle il y a, jugera lequel de nos deux articles aura porté plus avant. Et vous reconnaîtrez avec moi qu'une imprimerie est un champ clos moins inconvenant que ce lieu de beuverie et d'impureté.

Anton se croisa les bras et dit :

— Je crois, voyez-vous, que nous n'allons pas nous battre. Je crois que je vais saisir une table ou le premier objet ou un pichet qui me tombera sous la main et vous en fracasser le crâne.

— Ne suis-je pas digne de me mesurer avec vous? — demanda Goliath avec un air de mépris. — N'ai-je pas le droit de vous juger? Tout homme a le droit de juger les autres hommes. Aussi ai-je le droit d'estimer que les occupations auxquelles vous vous livrez, tout harmonieuses qu'elles puissent être, sont basses, monstrueuses, peccamineuses et inintelligentes, et constituent un danger pour la ville de Vienne, pour l'empereur François, pour la religion et pour la patrie.

— Vous n'avez le droit de rien faire du tout, — répondit Anton. — Vous avez le droit de souffrir, comme les camarades.

Alors, toute la superbe du Philistin s'effondra. Il tomba sur le sol et porta la main à son cœur. Anton se pencha vers lui, le débarrassa de tout son attirail qui le gênait beaucoup et l'aida à s'asseoir sur un banc. Goliath ne fut plus qu'un pauvre homme presque complètement nu, grotesque avec son petit caleçon, son torse poilu, ses jambes qui frissonnaient et son visage important qui était devenu lamentable et pleurnichait. En toute autre occasion, j'aurais détourné les yeux, mais je ne pensais plus à le trouver inconvenant. Il me faisait pitié et je ne pouvais comprendre ce qui se passait en lui.

— Voulez-vous boire un peu? — lui proposa Anton. — Quelque chose de chaud, hein? Nous allons trinquer. Allons!

Il partit à la recherche d'une bouteille de porto, prit deux verres et versa à boire.

— A votre santé, vieux camarade! — fit-il en donnant une grande claque sur l'échine du Philistin.

— Je vous aime bien, allez... — ajouta-t-il.

— Je crois que je vous aime aussi, — murmura l'autre.

— Cela, je n'en sais rien, — répondit Anton. — Mais moi, je sais que je vous aime. Vous êtes bête et méchant, vous êtes ignorant et stupide. Vous êtes sale. Et vous rêvez! Et vous aimez! Et vous pleurez! Votre enfance a été une merveille, et votre jeunesse, et vos amours. Vous vous tourmentez infiniment, votre âme est agitée de mille mouvements contradictoires et, le jour de votre mort, ce sera tout de même une vie humaine qui se sera achevée. Vous direz adieu à la terre, vous vous détacherez d'elle comme une barque donne un dernier baiser au rivage, et vous partirez vers quelque chose d'immense à quoi vous aurez toujours été destiné. Laissez-moi vous saluer!

Il redressa la taille — il me parut plus grand que jamais — et s'inclina gravement devant Goliath.

— Souffrez que je vous salue, monsieur, — reprit-il, — et que je vous embrasse, chère machine, et que je me mette à genoux devant vous, bel appareil sensible et démontable qui grincerez un jour et vous détraquerez.

— Donnez-moi encore à boire, — fit le Philistin, toujours tremblant. — J'ai froid et très peur, et vous me parlez de choses qui me sont très désagréables.

— Qu'à cela ne tienne, camarade! — répartit Anton. — Voulez-vous que je vous conte des gaudrioles?

— Oui, — répondit Goliath, — j'aime mieux cela.

— Eh! nous pouvons faire bombance ici toute la nuit si vous voulez, en échangeant de joyeux propos. Quoi de meilleur, quoi de plus sain que de manger et de boire en disant des choses simples, qui ne fatiguent pas le cerveau et ne font aucun mal au prochain! Que dites-vous de ce porto?

— Il me plaît infiniment, — répondit Goliath en tendant son verre.

— Eh bien, buvez, mon bon Goliath, buvez! Réchauffez-vous! Savez-vous que nous avons déjà fini la bouteille? A une autre!

— A une autre! — cria Goliath, se ranimant un peu.

— Nous sommes vraiment deux joyeux frères, — fit Anton en lui prenant le bras. Et, par les saints, vous ne buvez pas mal.

— Aussi, — fit observer Goliath, — pourquoi m'avoir proposé tout à l'heure un duel à la bière? Je n'aime pas la bière, — ajouta-t-il sur un ton de confidence. — Non, je n'aime pas la bière. J'aime le porto.

— La bière a pourtant du bon, — répondit Anton. — Je vous apprendrai à l'aimer. Voici du porto. C'est une autre marque. Goûtez : il est plus sec. Mais je l'aime ainsi. Et vous?

— Moi aussi, — fit Goliath, et il goûta. — Oh, oh! — continua-t-il en roulant des yeux extasiés.

— Hein?

— Sublime.

— Mon cher monsieur Goliath, je vois que vous êtes un fin connaisseur.

— Vous ne me le cédez en rien, mon cher maître, — répondit poliment Goliath.

Moi je commençais à m'ennuyer dans mon coin et je toussai.

— Oh! — s'écria Anton, — je ne vous avais pas oubliée... Mais vous comprenez, chère Lina, je donnais tous mes soins à mon nouvel ami, monsieur Goliath... Pardonnez-moi.

Goliath se leva fort galamment et m'offrit sa place devant la table. Je refusai. Il était tard. Alors ces deux messieurs me raccompagnèrent jusqu'au Muséum.

***

Un matin, chez les Esterhazy. Je brodais dans le salon des deux sœurs, tandis qu'elles prenaient, avec Schubert, leur leçon de musique.

Elles jouaient à quatre mains. Schubert, l'œil sévère derrière ses lunettes, suivait leurs doigts sur le clavier, leurs doigts minces, trop minces, trop transparents. Moi, je cherchais à me résumer.

« A présent, pensais-je, me voici devenue tout entière le cœur et la pensée d'un seul être. Rien de ce qui l'intéresse ne m'est étranger. Tout ce qu'il aime, tout ce qui le touche, tout lui-même, il en peut retrouver un écho en moi. » Et j'étais toute gonflée et fière d'être devenue cela. Alors je considérais les perspectives environnantes, la vie des autres hommes, mon oncle, mes très chères Anne et Fanny qui travaillaient innocemment sous mes yeux, Schubert dont tout l'esprit était occupé à la mesure qu'à coups de baguette sur le bord du piano il imposait à ces vingt doigts agiles. Je pensais aussi à l'absent Mayrhofer et le retrouvais enfin au delà des limites que je pensais avoir franchies, dans un pays aérien et bleu qui s'arrondissait et descendait en pente vers un rivage éternellement bruissant.

— En mesure, mesdemoiselles! — criait Schubert. — Allons, reprenez, *da capo*.

— Ce morceau nous ennuie, monsieur Schubert, — fit Fanny en s'étirant, — et nous sommes fatiguées.

Mais elles avaient affaire à un maître impitoyable.

— Je ne vous écouterai pas! Vous êtes des paresseuses! *Da capo*! *Da capo*!

La musique reprenait. Et les coups de baguette sur le bois du piano.

— En mesure! En mesure!

« Ainsi, continuai-je à penser, je n'ai plus rien à désirer... » Et je soupirai.

« Je n'ai plus rien à désirer. Je suis comblée. C'est parce que je me suis donnée. Oui, je comprends à présent ce que l'on entend par la richesse de ceux qui donnent et la plénitude des âmes généreuses. Et pourtant, lui, que sait-il de moi? »

Je réfléchis un moment et un tourbillon de révolte me saisit. Des voix tumultueuses grondaient : « Tu es une jeune fille pleine d'histoires... Quelle étonnante jeunesse tu as eue!... Et il n'en sait rien... Ah! il ne se préoccupe guère de toi... C'est un homme dans le genre de ton oncle... L'un a son Italie, l'autre ses sonatines... Et tu avais en toi mille inquiétudes qu'il aurait dû calmer... Tu avais mille, cent mille questions à lui poser... »

Je me jetai aussitôt en travers de ce troupeau en déroute : « Eh bien! Qu'est-ce que cela signifie? Oubliez-vous que vous parlez là du plus grand musicien de Vienne? Il faudrait beau voir qu'il eût à s'intéresser aux fantaisies d'une petite fille! Et puis, ne me connaît-il point autant que je le connais? Qu'ai-je de si mystérieux qu'il ne puisse comprendre? Quand je lui ai parlé des contes de Zorn, il a répondu à tout ce que je disais. Que me faut-il de plus? »

J'appelai sa chère image à mon secours, et aussitôt elle fut auprès de moi. Des baisers parcoururent mes bras et mes épaules. Schubert tourna la page : « *Lento!* criait-il. *Lento!* Une, deux, trois, quatre... » J'eus honte d'avoir des pensées amoureuses auprès de mes deux amies et de mon cher, cher Franz Schubert. Les yeux de Franz Schubert étaient concentrés sur le papier réglé comme pour en tirer toute la musique, large et cadencée, qui y était endormie. « Oh! les bons yeux! pensai-je. Comme ils font bravement leur devoir! Comme ils ne pensent qu'à ce qu'ils font! » Anne et Fanny aussi, malgré leur fatigue, étaient devenues tout attentives; leurs traits étaient tendus, leurs lèvres froncées; elles levaient le cou et battaient la mesure de la tête.

— Monsieur Schubert, — demandai-je quand le morceau fut fini, — quand rentrez-vous à Vienne?

Schubert n'étant plus dans sa musique, perdit toute autorité. Je lui avais posé cette question pour dire quelque chose, parce que j'avais envie de lui parler, tout simplement, mais elle le fit rougir et balbutier.

Anne et Fanny fouillaient, en chantonnant, dans leur casier à musique. Je me rapprochai de Schubert et, tout bas :

— A-t-on enfin des nouvelles de Mayrhofer?

Cette fois, il perdit complètement la tête. Il avait dû comprendre que j'étais de la race de Mayrhofer et que la même passion s'était emparée de moi, que moi aussi je courais une aventure et que ma vie appartenait à une chose terrible et délicieuse. Ses yeux bleus se troublèrent.

— Non, mademoiselle... — murmura-t-il en se reculant un peu.

Anne et Fanny vinrent le sauver. Elles se redressaient, des cahiers dans les mains, et répandirent autour d'elles des pages et des pages de musique.

— Monsieur Schubert, — demandèrent-elles, — faisons-nous des progrès? Quand nous ferez-vous faire de la musique d'ensemble? N'est-ce pas que nous chantons beaucoup mieux que nous ne jouons? Nous aimons mieux chanter, d'ailleurs. Le piano me fatigue. — Et moi aussi. — Oh! toi, tu joues mieux que moi. — Non, c'est toi...

Leurs joues étaient roses. Fanny agitait ses boucles. Anne me regardait avec douceur.

— Monsieur Schubert, — demanda-t-elle, — est-ce que cela ne vous ennuie pas de nous faire travailler? Nous sommes si paresseuses, si peu dociles!

— Monsieur Schubert, — demandai-je, — êtes-vous heureux? Avez-vous un désir?

Cette fois, comme Anne et Fanny étaient près de nous, il n'avait plus peur de moi. A ses yeux, j'étais redevenue, sans doute, une jeune fille, moi aussi, une élève ignorante, qui a beaucoup encore à apprendre.

— Ma foi, — dit-il, — je crois que je ne désire pas grand'-chose.

— Vous voudriez peut-être, — lui demandai-je, — avoir une chambre à vous, et un piano qui soit votre propriété?

— Pourquoi faire? — répondit-il. — Je suis très heureux de vivre avec mon ami Schober et de travailler sur son piano, qui est excellent.

— Un jour, — lui dit Fanny, — vous serez plus célèbre encore que vous n'êtes et vous gagnerez beaucoup d'argent.

De grandes cantatrices seront amoureuses de vous... Oui, oui, vous verrez!

— Hélas! — soupira Schubert, — je n'y tiens guère. Dieu sait fort bien ce qu'il a voulu faire en me faisant tel que je suis.

Mes pensées se mirent alors à vivre avec Schubert. Mes pensées étaient des chevaux bien mal dressés et qui commençaient à me fatiguer. Je secouai la tête. Anne et Fanny, assises sur un canapé, se tenaient par la taille et elles avaient penché la tête sur l'épaule l'une de l'autre. Ainsi, mollement étendues, alanguies et un peu lasses, elles semblaient brisées. Schubert feuilletait des partitions. Dehors, dans le parc désert, c'était l'hiver, un hiver immobile et doux. Et je voulus crier mon amour! Mon amour m'étranglait! Je voulus rompre cette paix, ce silence, y jeter le désordre, y mettre le feu! J'ouvris la bouche, mais seul un grand soupir désespéré en sortit. Schubert dressa la tête et me regarda avec ses grands yeux.

Anne et Fanny me regardèrent aussi. Alors, je leur donnai à tous mon sourire le plus chaste et le plus aimable, un sourire sur quoi je tentai de modeler mon âme d'autrefois, du temps où j'étais la sœur de ces trois êtres. Ils me sourirent aussi. Le destin, qui rôdait dans le parc, s'éloigna. Il n'avait rien à faire en ces lieux. Nous échappions à son emprise. Il nous avait tous marqués pourtant; et, d'une façon diverse, chacun de nous était sa proie. Il devait bien savoir où nous retrouver.

JEAN CASSOU

(*A suivre.*)

LA PROPOSITION

DE

PRÉLÈVEMENT SUR LE CAPITAL

PRÉSENTÉE PAR LE GROUPE SOCIALISTE PARLEMENTAIRE

Le 25 mars 1925 M. L. Blum adressait à M. E. Herriot, alors Président du Conseil, une lettre où il lui faisait connaître le programme financier du groupe socialiste parlementaire. Dans ce document M. L. Blum présentait comme « l'effort de première urgence » les mesures ayant pour objet d'agir sur le cours du change, « cours de spéculation intérieure qui ne répond pas à la valeur réelle du franc ». Le moyen d'agir sur le cours du change? C'était d'employer sans aucun retard la masse Morgan « en dépit des objections tirées de la psychologie défavorable du marché » et d'assurer un contrôle exact sur les opérations de change, à Paris comme ailleurs.

Mais il fallait aussi, ajoutait le même document, que le Gouvernement tînt prête « une large opération d'assainissement financier et monétaire, rendant la sécurité vraie au Trésor, affranchissant définitivement l'État du secours et par conséquent de la suzeraineté des banques, restituant rapidement au franc sa valeur véritable, permettant de préparer sur des bases plus favorables la stabilisation définitive de la monnaie ». Cette opération, ce ne pouvait être, dans la pensée du groupe socialiste, qu'un prélèvement sur le capital. Entré ainsi dans l'actualité parlementaire, le prélèvement sur le capital y est demeuré jusqu'à ce jour.

La conception du groupe socialiste a pris corps dans une proposition de loi « tendant à établir une contribution exceptionnelle et unique sur les capitaux, en vue d'assainir la Trésorerie et de stabiliser la monnaie[1] ». Déjà dans la législature précédente le groupe socialiste parlementaire avait, en 1920, formulé une proposition de prélèvement, mais assise sur des bases différentes.

Depuis la lettre de M. L. Blum à M. E. Herriot, l'idée d'un sacrifice exceptionnel et unique demandé à ce qu'on est convenu d'appeler la « richesse acquise » a été accueilli par plusieurs des ministères qui se sont succédé. Le plus notable des projets gouvernementaux est celui que présenta, en novembre 1925, le ministère présidé par M. P. Painlevé. M. Caillaux, qui avait reçu d'abord le portefeuille des Finances dans ce ministère, dut l'abandonner parce qu'il avait pris position contre le prélèvement sur le capital. M. P. Painlevé prit alors lui-même le portefeuille des Finances, et s'adjoignit M. G. Bonnet comme ministre du Trésor; de la collaboration de ces deux hommes politiques, sortirent les projets financiers présentés au Parlement en novembre 1925 et dont une pièce essentielle était une contribution extraordinaire sur tous les biens mobiliers et immobiliers. Mais ce projet ne dura guère plus que l'espace de quelques matins et disparut avec le ministère qui l'avait présenté.

Dans les débats auxquels a donné lieu, au mois de juillet dernier, le plan financier présenté par le ministère de M. A. Briand, le prélèvement sur le capital a été en bonne place. Non pas que le plan du gouvernement en eût accueilli l'idée. M. J. Caillaux, rentré au ministère des Finances, y demeurait aussi hostile qu'en 1925. Mais la conception du prélèvement sur le capital comme moyen d'assainir les finances et de préparer la stabilisation monétaire fut défendue avec éclat par M. L. Blum, combattue avec un éclat pareil par M. J. Caillaux, et dans cette belle joute oratoire les positions furent de part et d'autre, nettement définies. Lorsque après la chute du ministère Briand, M. E. Herriot prit la présidence du Conseil, avec M. A. de Monzie aux finances, l'idée de la contribution exceptionnelle demandée à la richesse acquise

1. Chambre des députés, 13e législature, session de 1925, document n° 1529.

réapparut, mais d'une manière si enveloppée qu'il était malaisé de prévoir quelles dispositions précises se seraient dégagées de la prudence des formules si le ministère avait survécu à la panique que son avènement déchaîna.

La proposition socialiste de 1925 a le mérite de donner un corps à une conception doctrinale qui a joué dans la présente législature un si grand rôle. C'est autour d'elle, que les Gouvernements s'en inspirent ou qu'ils la repoussent, que les débats parlementaires se sont noués. Il vaut donc la peine de l'étudier et d'en faire une critique impartiale.

***

Un projet de prélèvement sur le capital n'a rien de spécifiquement socialiste. Ce n'est pas par des mesures financières de cet ordre, ni même par aucune mesure d'ordre financier, qu'il serait possible de changer le mode de production et d'appropriation des biens et de transformer la propriété privée, base de l'ordre capitaliste, en propriété publique ou collective. Sans doute un prélèvement sur le capital peut troubler les situations acquises, déclancher des transferts de propriété et par là ébranler l'idée même de propriété. C'est une raison pour que les socialistes l'accueillent volontiers et le prônent et pour que ceux qui ne sont pas socialistes en aient une défiance instinctive. Mais l'inflation, le déséquilibre des finances publiques et la dépréciation de la monnaie produisent les mêmes effets, d'une façon bien plus brutale et qui cause à la collectivité et aux individus de bien plus grands dommages. S'il était vrai que le prélèvement sur le capital donnât les moyens de rétablir les finances de la France et de rendre à la monnaie cette fixité de valeur, qui est un bienfait dont on sent tout le prix depuis qu'on en est privé, il serait assurément contraire à l'intérêt public et aux intérêts privés de le rejeter. Ne cherchons donc pas dans la proposition du groupe socialiste parlementaire autre chose que ce que ses auteurs affirment y avoir mis; prenons-le comme un procédé technique de restauration financière et monétaire et voyons ce qu'il vaut comme tel.

***

Le groupe socialiste parlementaire avait déjà, en 1920, présenté une proposition de prélèvement sur le capital; elle différait de celle d'aujourd'hui. Il s'agissait alors d'un prélèvement sur le capital conçu comme impôt personnel; un impôt annuel eût permis de dresser le cadastre des fortunes et d'asseoir, à un moment donné, le prélèvement sur la base des déclarations imposées aux assujettis. Chacun des assujettis eût été contraint de déclarer la consistance de son patrimoine; le prélèvement aurait eu le caractère d'un impôt personnel et progressif.

Cette fois la conception est autre. Il n'y a plus de cadastre des fortunes, ni de déclaration par les assujettis de l'ensemble de leurs biens, ni de taux progressif. Les auteurs de la proposition ont-ils été sensibles aux objections formulées contre celle de 1920? Ont-ils admis la difficulté qu'il y aurait, pour des administrations fiscales déjà écrasées sous de trop lourdes besognes, à construire et à mettre en mouvement le mécanisme d'un impôt personnel sur le capital, alors qu'il faut aller vite? ont-ils seulement désiré atténuer leur proposition primitive pour faciliter les adhésions? Il importe assez peu de le rechercher; il est probable que les changements apportés à la conception de 1920 ont été déterminés par ces diverses causes. Sur le mode de 1925, le prélèvement présente quatre caractères intéressants : il est réel, au lieu de personnel; il est proportionnel, au lieu de progressif; il prévoit des procédés variés de libération; il cherche à donner à l'État, ou plus exactement à la Caisse d'amortissement qui serait créée, la possibilité d'utiliser, comme gages d'emprunts éventuels, la portion des fortunes privées assujetties au prélèvement.

C'est un impôt réel. Il fait abstraction, en principe, de la personnalité de l'assujetti, il frappe les biens comme tels. D'où la nécessité d'organiser une série de cédules, chaque cédule correspondant à une catégorie de biens. Il y a la cédule des propriétés bâties et non bâties; celle des actions des sociétés françaises; celle des obligations françaises de toute nature; celle des rentes perpétuelles et amortissables sur

l'État Français; celle des Bons et Obligations du Trésor et du Crédit national, d'une durée de deux ans et au-dessus; celle des entreprises commerciales et industrielles non constituées en sociétés; celle des meubles meublants et capitaux somptuaires, tels que bijoux, collections artistiques, voitures, écuries de course, etc.; celle des créances, comptes courants, capitaux assurés et généralement des natures de capitaux non prévus aux alinéas précédents; celle des billets de banque; celle des Bons du Trésor et des Bons de la Défense nationale d'une durée d'un an et au-dessous; enfin celle des valeurs mobilières étrangères et des avoirs à l'étranger. Chaque cédule a son organisation; si le taux de prélèvement est, en principe uniforme, d'une cédule à une autre, les procédés de constatation et d'évaluation de la matière imposable, les modes de libération, les délais impartis aux contribuables pour se libérer, diffèrent.

C'est un impôt proportionnel; le taux ne varie pas avec la grandeur de la matière imposable. La progression ne se comprend guère dans un impôt organisé par cédules, bien que notre système d'impôt sur le revenu en offre des exemples. Le taux de prélèvement est, en principe, de 10 p. 100 dans toutes les cédules. Mais il s'y ajoute dans certains cas une taxe sur la plus-value : pour les propriétés foncières, cette taxe frappe la plus-value réalisée entre la date de l'évaluation et celle de la libération; pour l'actif net des exploitations commerciales et industrielles, elle frappe la plus-value réalisée dans les mêmes conditions; pour l'actif net des sociétés par actions, elle frappe les accroissements d'actif réalisés depuis 1915. A défaut de progression, le prélèvement comporte un système étendu d'exonérations sur lequel nous reviendrons.

Le troisième caractère essentiel de la proposition est la variété des procédés de libération qu'elle prévoit. Pour la propriété bâtie et non bâtie, des certificats fonciers, sur la nature juridique desquels la proposition ne s'explique pas, seraient créés jusqu'à concurrence de 10 p. 100 de la valeur constatée. Le propriétaire pourrait se libérer, soit en trois annuités égales sans intérêts, soit à tout moment, sans délai déterminé, en totalité ou en partie, moyennant un intérêt

annuel égal au taux d'escompte de la Banque de France; la libération complète serait obligatoire au moment de la première mutation à titre onéreux. Pour les actions des sociétés françaises, le prélèvement se ferait par la création d'obligations hypothécaires jusqu'à concurrence de 10 p. 100 de l'actif net; ces obligations porteraient chaque année un intérêt égal au taux d'escompte de la Banque de France et ne pourraient être éteintes que par voie de rachat directement effectué par la société émettrice. Pour les obligations françaises, réduction de 10 p. 100 sur le capital nominal et sur l'intérêt et création de titres pour une somme égale au montant des réductions pratiquées. Pour les rentes perpétuelles et amortissables sur l'État, elles seraient obligatoirement échangées contre des titres nominatifs ou à ordre d'un type unique 5 p. 100 or, non exempts d'impôts, émis au pair; l'échange s'effectuerait en tenant compte à la fois du taux d'émission des rentes anciennes et du cours du jour. Pour les bons et obligations du Trésor et du Crédit national, d'une durée de deux ans et au-dessus, l'échange serait obligatoire contre des rentes 5 p. 100 du type ci-dessus ou contre des bons hypothécaires émis par la caisse d'amortissement; l'échange se ferait sur la base du cours du jour exprimé en or. Pour l'actif net des entreprises commerciales et industrielles non constituées en sociétés, la contribution de 10 p. 100 serait payable en dix annuités égales, sans intérêts, la libération complète étant obligatoire au moment de la première mutation à titre onéreux. Pour les meubles meublants et capitaux somptuaires, la contribution de 10 p. 100 serait payable, soit en trois annuités égales sans intérêts, soit en dix annuités pour le principal et cinq annuités complémentaires pour les intérêts. Pour les autres créances et les comptes courants, libération par le paiement de dix annuités égales sans intérêts. Pour les billets de banque, ce serait la formalité de l'estampillage avec réduction de 10 p. 100 de la valeur; les billets non présentés à l'estampillage seraient annulés. Pour les bons du Trésor et les bons de la Défense nationale d'une durée d'un an et au-dessous, retenue de 10 p. 100 au moment du remboursement. Enfin, pour les valeurs mobilières étrangères et les avoirs à l'étranger, paiement de

10 p. 100 de la valeur en cinq annuités égales, avec intérêts calculés au taux d'escompte de la Banque de France. En libération de toutes les contributions établies au titre du prélèvement, ce ne sont pas seulement les espèces qui seraient admises, mais aussi : les Bons du Trésor et les bons de la Défense nationale, les valeurs à court terme émises par le Trésor ou par le Crédit national, les obligations du Crédit national, les titres de rente 5 p. 100 or dont il a été précédemment parlé, les titres d'annuités pour dommages de guerre, enfin les traites à un an au plus revêtues de trois signatures et visées par la Banque de France.

Le quatrième caractère du système proposé est, nous l'avons dit, de créer pour l'État la possibilité d'emprunts gagés sur les prélèvements institués par la loi. Une des objections, faites à tous les systèmes de prélèvement sur le capital est que l'assujetti n'a pas et ne peut pas avoir les sommes liquides suffisantes pour s'acquitter rapidement et qu'ainsi le prélèvement s'étale nécessairement dans le temps et devient une sorte de supplément à l'impôt sur le revenu. La proposition actuelle cherche à tourner la difficulté par un procédé visiblement imité du plan Dawes. La caisse d'amortissement qui serait instituée — ce rôle serait confié à la Caisse des Dépôts et consignations — recevrait les titres représentatifs de la dette de certains assujettis envers l'État : certificats fonciers représentant la dette des propriétaires d'immeubles bâtis ou non bâtis, obligations hypothécaires représentant le dixième de l'actif net des sociétés françaises, obligations représentant le dixième prélevé sur les obligations françaises de toute nature. Elle pourrait émettre jusqu'à concurrence de 80 p. 100 de la valeur de ces titres, des bons hypothécaires à cinq ans portant intérêts à 4 p. 100. Ainsi, disent les auteurs du projet, l'État pourrait, par l'intermédiaire de la caisse d'amortissement, escompter les sommes à provenir du prélèvement.

Telle est, dans ses lignes essentielles, la proposition formulée par le groupe socialiste parlementaire. Elle est un effort intéressant et ingénieux fait pour adapter aux nécessités pratiques une conception doctrinale dont nous avons

ici même, il y a quelques mois, exposé et discuté le principe. Nous ne croyons pas qu'elle apporte la solution des problèmes financiers et monétaires posés devant nous d'une façon si aiguë. Il nous reste à dire pourquoi.

***

Une première observation vient à l'esprit, quand on lit attentivement la proposition de loi; c'est l'inégalité, d'une cédule à une autre, dans les conditions et dans les charges du prélèvement. Inégalité au point de vue de la constatation et de l'évaluation du capital; inégalité au point de vue du mode de réalisation du prélèvement; inégalité pour ce qui est du délai imparti à l'assujetti pour se libérer; inégalité dans le taux même du sacrifice. Pour ce qui est de ce dernier point, un seul exemple suffira : les sociétés françaises par actions, outre le prélèvement de 10 p. 100 sur leur actif net, auraient à subir un prélèvement de 15 p. 100 sur l'accroissement d'actif réalisé entre le 1er janvier 1915 et la date d'application de la loi. Cette taxe ne frapperait, dans la plupart des cas, qu'un accroissement fictif, résultant de la dépréciation monétaire, et ce serait une mesure appliquée aux seules sociétés par actions. Il semblait cependant que l'expérience de ces dernières années avait montré combien étaient dangereux pour la prospérité nationale, les abus manifestes de la taxation à l'égard des sociétés par actions.

On ne peut manquer d'observer aussi que la proposition renferme des principes inquiétants. Pour les rentes françaises perpétuelles ou amortissables et pour les bons et obligations du Trésor et du Crédit national, d'une durée de deux ans et au-dessus, c'est une conversion forcée qui est proposée (art. II, nos 4 et 5). Nous ne recherchons pas si la situation ainsi faite aux créanciers de l'État est plus ou moins avantageuse que celle des autres détenteurs de capitaux. Ce qui est dangereux c'est le principe. Le parti socialiste professe que les particuliers n'ont pas de droit contre l'État, que celui-ci n'est pas lié par les engagements qu'il a pris et qu'il demeure seul juge, dans sa souveraineté, des règles à appliquer aux citoyens qui ont traité avec lui. Ces affirmations ont été

apportées à la tribune du Parlement. Quelle que soit, au fond, la valeur de cette position doctrinale et sans prétendre ici la discuter, le moins qu'on en puisse dire est qu'elle est pleine de périls pour le crédit de l'État. Assurément ce n'est pas fortifier ce crédit que d'inscrire de tels principes dans un système de prélèvement sur le capital déjà bien propre à émouvoir ceux qui auraient à en supporter le poids. Un autre principe inquiétant c'est l'estampillage des billets. Le billet, c'est un titre de crédit, une sorte d'acte de foi. Se représente-t-on bien l'effet moral de l'estampillage, et la méfiance répandue et les pertes de temps, et les formalités à subir, et les fraudes possibles? Les États successeurs de l'Autriche-Hongrie ont eu recours à l'estampillage; l'expérience n'a pas été heureuse.

Voici d'autre part dans la proposition un élément qui paraît assez fragile. On crée des certificats fonciers, des obligations représentatives de la contribution demandée aux valeurs mobilières, on remet ces titres à la caisse d'amortissement, et on fait valoir qu'elle pourra, sur ces gages, émettre des emprunts, de sorte que l'État serait en mesure d'escompter les recettes à provenir du prélèvement. Mais il y a là une grande part d'illusion. Des emprunts gagés, c'est un procédé technique efficace quand il s'agit d'emprunts extérieurs; le créancier du dehors peut, par l'entremise de son Gouvernement, faire pression sur l'État débiteur et tirer ainsi du gage ce que celui-ci implique de sécurité. Mais le créancier de l'intérieur? Pour lui la valeur du gage dépend de la bonne foi de l'État; il n'a sur l'État qui ne veut pas tenir ses engagements, aucun moyen de pression. Le gage est superflu si l'État a un bon crédit; si l'État a un mauvais crédit, le gage ne donne qu'une apparence de sécurité.

***

Venons-en maintenant à deux objections, à notre avis essentielles, contre la proposition socialiste de prélèvement; l'une se tire de l'insuffisante productivité du prélèvement, l'autre de la considération qu'il convient d'apporter à l'élément psychologique en cette affaire.

Sur la productivité du prélèvement la proposition de 1925 n'apporte aucun calcul ni aucun élément de prévision. Mais il est aisé de voir qu'il y a de grandes fissures par lesquelles s'écoulerait une large part des ressources à espérer.

Aux termes de l'article II, numéro 11, les possesseurs de valeurs mobilières étrangères et d'avoirs à l'étranger doivent déclarer, sous la foi du serment, la valeur de leurs titres ou biens et verser, en cinq annuités, 10 p. 100 de la valeur ainsi déclarée. Bien que l'absence ou l'insuffisance de déclaration ait pour sanction la confiscation, croit-on sérieusement que la loi serait obéie par tous ou même seulement par le plus grand nombre? Il est hors de doute qu'il y aurait, pour cette nature de capitaux, une évasion fiscale de grand style; toutes les menaces du législateur seraient vaines. Et quelle immoralité dans les résultats! Ceux qui auraient mis leur avoir à l'abri échapperaient à la contribution nationale; c'est toujours les mêmes qui se feraient tuer, ceux qui, par scrupule de conscience ou par nécessité, ont leur capital en France ou en valeurs françaises.

Il n'y aurait pas seulement les fissures illicites, mais celles que la loi elle-même pratique dans le système du prélèvement. L'article III de la proposition socialiste est relatif aux exonérations; comme on devait s'y attendre, elles sont très étendues et personne ne peut douter qu'elles sortiraient plus étendues encore d'un débat parlementaire. Notamment, aux termes de l'article III, sont exonérés de la contribution prévue les immeubles bâtis ou non bâtis et les capitaux d'exploitation industrielle commerciale ou agricole dont la valeur est inférieure à 100 000 francs, sous la condition que le propriétaire ou l'exploitant ne soit pas assujetti à l'impôt général sur le revenu. Si on tient compte du fait que les revenus des exploitations agricoles sont, pour l'application de l'impôt sur le revenu, légalement sous-estimés, on voit que la majeure partie des exploitations paysannes échapperait au prélèvement. Quant aux porteurs de valeurs mobilières, s'ils ne sont pas assujettis à l'impôt général sur le revenu, ils ont le droit de se faire rembourser la retenue du dixième faite sur leurs titres. D'autre part les salariés de toute nature dont le salaire ou le traitement n'excède pas

mille francs par mois ont le droit de faire estampiller des billets de banque sans retenue pour une somme égale à deux mois de salaire ou traitement. Il y a d'autres exonérations encore. Sans doute on dira que ce sont là des nécessités électorales, excuse qui couvre tout aux yeux des hommes politiques. Mais dans un pays où le capital est aussi disséminé qu'en France, quelle diminution dans le rendement! Et quelle valeur morale garde un prélèvement qui nous est présenté comme un sacrifice national, et qui ne frappe qu'une petite minorité parmi les détenteurs de capitaux?

Une autre objection essentielle se tire de l'élément psychologique. Il est chose décisive dans une opération de ce genre. L'expérience des dernières années nous a appris que, dans une période de déséquilibre, l'élément psychologique exerçait sur le change, sur les prix, sur le mouvement des capitaux une influence prépondérante. Dans l'état actuel des esprits, l'effet immédiat et assuré de tout système de prélèvement serait de précipiter la fuite des capitaux. Aucune bonne parole, aucune affirmation de la pureté des intentions n'y changeront rien. Présenté, recommandé, défendu par ceux qui, depuis le début de la législature, ont le plus contribué, par des menaces incessantes contre les possédants, à créer l'état actuel des esprits et des choses, le prélèvement sur le capital apparaîtra, à la masse de ceux qui détiennent quelques parcelles de la fortune française, comme une mesure de guerre. On aura beau l'offrir, avec des gestes câlins, comme un remède, les possédants n'y verront qu'une arme brandie.

L'expatriation des capitaux est le grand mal dont nous souffrons; elle est à la racine même de nos difficultés de change et de nos difficultés financières. Les mesures de contrainte ne l'ont pas empêchée; peut-être même l'ont-elles plutôt précipitée que ralentie. Le prélèvement sur le capital en accentuerait encore l'intensité et les périls; la chute accélérée du franc mesurerait la répercussion immédiate d'une telle mesure. Les rédacteurs de la proposition socialiste disent : prélèvement ou inflation, il faut choisir. S'il fallait en effet choisir entre les deux, le prélèvement vaut mieux que l'inflation. Mais le prélèvement c'est la chute accélérée du franc, et la chute accélérée du franc c'est l'inflation iné-

vitable. Même dans l'hypothèse où le prélèvement serait un procédé technique assez bien conçu pour produire les bons effets que ses promoteurs en attendent, avant même qu'il eût pu commencer à les produire il aurait achevé de détraquer le change et précipité la catastrophe.

Il y a, dans l'exposé des motifs de la proposition du prélèvement sur le capital une méconnaissance totale de cet élément psychologique. Parmi les mesures que l'exposé recommande il y a l'utilisation des fonds Morgan; ce fonds doit être employé, dit l'exposé des motifs, sans aucun retard, « en dépit des objections tirées de la psychologie défavorable du marché ». Depuis lors, le vœu du groupe socialiste parlementaire a été exaucé et le fonds Morgan a été utilisé pour soutenir le franc, alors que la psychologie du marché était en effet défavorable; le résultat a été qu'en l'espace de trois semaines, plus des deux tiers du fonds Morgan ont été consommés sans profit pour la tenue du franc. L'exposé des motifs recommande aussi « un contrôle exact sur les opérations de change à Paris comme ailleurs ». Depuis 1925 on a multiplié les contrôles, et le franc n'a pas cessé de baisser. La mentalité socialiste est d'essence impérialiste, elle n'a foi que dans la contrainte; elle a des phénomènes économiques une conception purement mécaniste, et l'intelligence de ce qu'il y a de spontané dans la vie économique lui échappe. Le groupe socialiste parlementaire recommandait l'utilisation du fonds Morgan sans vouloir s'arrêter aux objections tirées de l'état psychologique du marché. Il recommande de même le prélèvement sur le capital sans daigner prendre en considération l'état psychologique des capitalistes. C'est dans les deux cas la même incapacité de comprendre la vraie nature des phénomènes économiques.

H. TRUCHY,
Membre de l'Institut.

LE SUFFRAGE DES FEMMES

ET

LA VIE INTERNATIONALE

On ne se propose pas ici d'appuyer sur le contraste entre nos institutions — qui ne souffrent point, jusqu'à présent, la moindre participation des femmes à la vie politique — et celles du monde anglo-saxon tout entier, de l'Europe allemande, slave, scandinave, qui assurent aux deux sexes l'égalité politique complète ou quasi-complète.

On ne veut que répondre à une objection qui a été souvent faite, en France, contre le suffrage féminin et essayer de tirer, de l'objection même, un argument favorable.

Lorsqu'on entreprend de discréditer ce suffrage, on a souvent recours à ce lieu commun que le groupe des lois sur lesquelles l'influence du vote des femmes apparaît désirable est presque limitativement déterminé. On convient qu'en fait d'éducation, de rééducation, d'œuvres sociales, d'hygiène, d'assistance, de préservation morale et physique, elles possèdent une compétence, un doigté, presque des secrets, qui pourraient donner du prix à leur collaboration. Hors de là, il serait superflu, téméraire même, de prendre leur avis. Leur place n'est pas sur le *Forum* où l'on débat les questions de politique intérieure. A plus forte raison, ne conçoit-on point qu'elles puissent témoigner un intérêt utile aux questions internationales qui viennent aboutir devant le Parlement. Comme pourtant le vote est indivisible, la perspective de les voir faire irruption dans ce domaine alourdit encore

celle de les associer aux œuvres du suffrage universel. Par conséquent elle constitue un obstacle de plus, et non des moindres, à ce qu'on leur permette de s'approcher des urnes et d'y déposer un bulletin qui risquerait d'être l'expression d'opinions inconsidérées en une matière aussi grave.

Voilà bien l'objection. Le but de cette étude sommaire est d'y répondre.

***

D'abord, entendons-nous sur ce qu'il convient d'appeler la « vie internationale ». Est-ce le cas de dire, pour emprunter une des formules choisies du style électoral et parlementaire, que son passé répond de son avenir?

C'est tout le contraire, du moins si nous nous en rapportons à l'effort intellectuel et aux essais pratiques qui ont été faits, depuis un demi-siècle, pour régénérer la manière de la concevoir.

Quand on ouvre les livres d'histoire, c'est pour y relever surtout des dates de batailles et de traités; les causes et les effets des grands antagonismes religieux, dynastiques, économiques; la genèse de la formation des grands États, par mariage, succession, conquête; des alliances plus ou moins éphémères — rien, en somme, ou bien peu de chose qui annonce une coopération entre les peuples et qui mette en relief ce qu'on nomme couramment aujourd'hui leur *inter-dépendance*. La vie internationale, jadis, c'était plutôt le conflit, entrecoupé de pauses, suivi de réconciliations, mais conflit latent, ou — ce qui revient au même — préparation au conflit.

On se faisait alors de l'État l'idée d'une personne et d'une Puissance *souveraines*, non seulement dans les limites de son territoire, mais dans ses rapports avec les autres États. On tombait d'accord qu'il n'avait de comptes à rendre qu'à l'opinion et à l'histoire, juridictions — en ce temps-là surtout — fort débonnaires. Contemporaine d'époques où il n'était pas question de faire dériver l'autorité du suffrage universel, cette conception aboutissait à concentrer l'administration et la législation intérieures, dans une seule main, ou dans les mains d'un petit nombre de privilégiés et de responsables. A l'extérieur elle fournissait des excuses, sinon des

titres de gloire, aux gouvernements dont la politique réussissait à procurer à l'État du prestige, des agrandissements et des richesses aux dépens d'autrui.

L'évolution qui a déplacé les sources du pouvoir, en mettant à la mode les institutions « démocratiques », devait amener des changements aussi dans cette façon d'envisager la vie internationale. On semblait jusque-là avoir fait pour ainsi dire exprès de n'en apercevoir que les côtés contentieux. Dans tout le cours du XIXe siècle, les progrès de la science appliquée et les besoins d'échange aidant, on s'avisa qu'elle prêtait à des expériences de mutualité. De là cette législation internationale conventionnelle, qui touche à tant de sujets — chemins de fer, postes, télégraphes et téléphones, hygiène, police, protection de la propriété littéraire ou industrielle, etc. — placée sous la garantie et la surveillance de Bureaux permanents. On n'était pas encore entré dans la période pour ainsi dire philosophique où l'idée d'antagonisme entre les nations apparaît, comme renversée, au profit de l'idée d'association. Mais déjà, aux deux Conférences de La Haye, de 1899 et de 1906, on faisait effort pour détruire le préjugé que les conflits internationaux doivent être nécessairement remis à la fortune des armes et pour suggérer leur règlement par voie d'arbitrage.

Le plan de la Société des Nations a été établi sur ces ébauches. Elle-même n'est que l'ébauche d'une institution indéfiniment perfectible qui tend à donner une forme organique aux contacts internationaux, tenus autant que possible à l'abri des risques de guerre. Voilà donc la vie internationale orientée vers la paix, et, qui plus est, vers la paix *coopérative*. Elle l'est du moins dans la mesure où les intentions d'une élite et sûrement le vœu populaire sont capables de donner une « directive » aux événements. Les événements peuvent répondre par un démenti brutal. Ce n'est pas une raison pour abandonner une idée après tout éminemment honorable et qui, selon toute vraisemblance, retrouverait tôt ou tard sa route après l'avoir perdue. En tous cas, que l'avenir de la Société des Nations donne raison aux optimistes ou aux pessimistes, c'est sur le plan présent qu'il convient de considérer les choses.

***

C'est sur le même plan qu'il faut se placer pour apprécier quelle sorte de coopération les femmes peuvent apporter à la vie internationale.

Tout le monde accordera, je pense, que le but poursuivi — rapprochement des intérêts nationaux et maintien de la paix — est également accessible à l'intelligence des femmes et à celle des hommes. Le concevoir n'est le privilège d'aucun sexe, et, s'il en pouvait être un, ce serait plutôt celui du sexe le plus sensible, le plus compatissant aux misères individuelles ou sociales, le plus conscient du prix de la vie humaine, et pour cause, sans contredit le plus exposé aux répercussions des crises politiques sur les intérêts du foyer. Les hommes, individuellement ou corporativement, peuvent trouver leur compte à l'état de guerre. L'expérience a démontré qu'il est de profit pour certaines professions, civiles surtout. Mais les femmes, sauf exceptions, n'en peuvent attendre que des soucis, des angoisses, une recrudescence de charges, à tout le moins, dans la gestion du ménage. Même celles qui, par routine ou préjugé d'éducation répudient l'épithète de « pacifistes », ont au contraire le pacifisme dans l'âme et elles ne demandent qu'à y croire.

Convient-il dès lors de les associer à la recherche d'un progrès qu'elles conçoivent parfaitement, et dont telle ou telle ne se détourne que par scepticisme ou snobisme? Certes! Nous sommes ici devant un problème de rééducation des mœurs publiques. Dire que la moitié du genre humain doit laisser à l'autre la tâche de le résoudre c'est nier l'influence de la femme sur les mœurs; c'est donc s'inscrire en faux contre l'expérience générale. On a si bien rendu justice à son influence qu'à certaines époques on lui a reproché d'en avoir trop. Aussi n'est-ce pas sur ce terrain que prend position l'anti-féminisme électoral. Il conviendra que la femme peut concourir à l'œuvre de conciliation internationale de mille manières : par le poids spécifique de son opinion prise en masse; par son crédit au sein de la famille et de la société; par les tendances et les enseignements de la première éducation dont elle est dispensatrice. Il lui saura gré, assurément,

de donner pour étrennes à ses enfants, au lieu de tambours et de soldats de plomb, des jouets qui ne rappellent ni le fracas, ni les risques des batailles....

Pourtant, à cette femme qui peut beaucoup, on en convient, pour acclimater les idées nécessaires à une rénovation des mœurs, on refuse le droit de vote, soit le moyen direct et pour ainsi dire abrégé d'accélérer la rénovation. La raison la meilleure qu'on croit en donner, c'est qu'entr'ouvrir à la femme la porte de l'électorat sur la vie internationale serait l'introduire dans un domaine où l'on ne l'a jamais vue, où elle-même se sentirait dépaysée, qui, en un mot, jadis exclusivement réservé aux hommes, ne se prête pas plus aujourd'hui qu'hier à être exploité en participation. L'argument, comme on voit, tient beaucoup du lieu commun. Ce n'est pas une raison, et l'on en pourrait citer maint autre exemple, pour qu'il respecte la vérité historique. Nous allons voir au contraire qu'il prend avec elle ses aises, ou plutôt que, sans peut-être tâcher à la contredire, il l'ignore.

***

La femme a obtenu en maint autre pays, on le sait, les droits politiques qui lui sont encore contestés en France. Mais ce n'est pas de cette époque, toute récente, que date son apparition sur la scène internationale. Loin de là, elle a exercé, à travers la vie des nations, une influence latente et en quelque sorte diluée, mais continue et décisive, qui n'a échappé à aucun véritable historien.

Si ce sont les hommes qui ont fait les guerres et les traités, fondé des colonies, défendu ou reculé les frontières de leur pays, le sort de leurs entreprises était confié, en somme, à la qualité des familles naturelles et des familles ethniques. Et quelle part n'ont pas eue à cette formation celles qui créent l'atmosphère du foyer, de qui dépend qu'il soit salubre et viril — celles surtout qui disposent de l'éducation première et de qui l'enfant tient les rudiments d'une langue, d'une religion, d'une tradition destinées à être exaltées un jour comme *nationales*!

Chez les peuples privilégiés — tels le peuple britannique

et le nôtre — dont l'unification a été quasi-spontanée ou rapidement progressive, cette fonction de la femme est voilée par le temps, indiscutée, et tout à la fois reléguée parmi les vérités banales dont ce n'est plus la peine de parler. Mais demandez aux Allemands et aux Italiens, unifiés seulement depuis un demi-siècle; demandez surtout aux peuples que nous venons de voir appelés ou rappelés à la vie nationale autonome, aux Polonais, aux Tchèques, aux Yougoslaves, aux Roumains, aux peuples baltes, de combien de croyances et de patiences féminines furent tissées les âmes des générations qui ont fait confiance aux destinées de leur patrie... Sans l'intime et intuitive correspondance de la femme à ce sentiment, sans le patriotisme, souvent plus profond que verbal, des épouses et des mères, les hommes se seraient évertués à fonder des États artificiels, dont le sort fût resté à la merci du hasard ou de la fortune des armes.

Non seulement les femmes ont une part insigne à la genèse de chaque nation prise en particulier; elles ont contribué du même coup, sans presque s'en apercevoir, en tous cas sans qu'elles s'en soient vantées, au succès d'un concept juridique et politique qui domine notre époque — à l'avènement du principe des nationalités, qui sort triomphant de la dernière guerre et qui en est peut-être l'unique triomphateur.

Que le principe des nationalités mérite cet éloge, il suffit de considérer l'aménagement de l'Europe issue des traités de Versailles et de Saint-Germain pour en convenir. Mais de qui a-t-il triomphé? Au fond n'est-ce pas d'une sorte de raison d'État généralisée, qui se servait de la force, de l'astuce, des subtilités de la diplomatie, des affinités géographiques, pour « disposer des peuples » — car le mot qui a fait la célébrité du Message de M. Wilson en 1918 était juste? Raison qui trouvait à son tour une foule de raisons plausibles pour se justifier, hors celles qu'approuvent le sentiment et l'équité *naturels*. Dépouillé de son revêtement doctrinal et scientifique, dégagé des formules qu'on apprend à l'École et qu'on emploie dans les débats publics, le principe des nationalités revient tout simplement à sanctionner le droit de former une entité distincte et indépendante au profit des gens qui se sentent une origine, une tradition, une langue et des mœurs communes.

Poussons l'analyse à fond : il étend l'idée de l'unité et de la personnalité de la *famille* jusqu'à l'unité et à la personnalité de la *race*.

La bataille a donc été gagnée — nul ne peut encore garantir qu'elle soit décisive — par un principe qui lui-même procède du principe familial, et les femmes, pour y contribuer, n'ont pas même eu à sortir de leur élément naturel, du cercle où leur influence est certaine. Aussi sont-elles mêlées, et depuis longtemps, de la manière la plus efficace, à la vie internationale. La marche de l'histoire a donné raison à une conception de cette vie qui a fini par l'emporter sur celle des diplomates et des guerriers, et qui doit à la continuité de l'action de la femme au foyer une très grande partie de son succès. Pour obscur et inégalement conscient qu'ait été le rôle de la femme, il n'en reste pas moins décisif et constructif. Elle a travaillé, si j'ose dire, à la façon des fourmis, en construisant le tertre sur lequel des hommes d'État et des philosophes ont fini par planter le drapeau officiel d'un principe, désormais entouré de la considération des élites politiques et du populaire.

C'est ainsi que, au lendemain du chaos qu'avait engendré la guerre, à la recherche d'une formule de « reconstruction de l'Europe », on n'a rien trouvé de mieux que d'en grouper et répartir les habitants, autant que possible, en grandes familles nationales. On ne devait pas s'en tenir là. Il est apparu qu'il convenait de faire appel aux sentiments comme aux intérêts de ces unités familiales pour les rapprocher et les convier à s'unir en une sorte de famille internationale. Vraiment, on ne fait pas ici une exégèse arbitraire des mobiles et des espérances des fondateurs de la Société des Nations : on entre dans leur pensée, on use des termes dont ils se sont souvent servis. Et même, si l'événement venait à démontrer qu'ils ont été victimes d'une généreuse erreur, il ne prouverait rien contre la logique et l'homogénéité du système. Il prouverait simplement que le système tout entier pèche par la base, en ce qu'il préjuge à l'excès de la sagesse humaine, ou de sa maturité.

En tous cas, ce n'est pas au moment où la conception de la vie internationale tend à s'articuler à l'idée de famille qu'il serait juste et élégant de contester à la femme des titres à s'intéresser à cette vie, même pratiquement. On remarquera

du reste qu'en vertu d'une logique immanente, au cours de ces dernières années, le droit de vote leur a été accordé spontanément, presque comme un « bénéfice de guerre », dans les pays vainqueurs, comme la Grande-Bretagne, vaincus, comme le *Reich*, de nouvelle création ,comme la Tchéco-Slovaquie, reconstitués, comme la Pologne. L'argumentation serait peut-être un peu subtile qui consisterait à imputer à l'étoile du principe des nationalités et à celle du suffrage féminin une commune origine. Mais il est incontestable qu'elles accusent des destinées parallèles et ascendantes, entre lesquelles on s'étonne que les Françaises aient été aussi avares de rapprochements.

Au moins ont-elles dû prendre note de l'hommage que le Pacte originaire de la Société des Nations a rendu à l'égalité politique des sexes. On ne connaît pas d'instrument diplomatique antérieur dans lequel figure une disposition aussi explicite que celle de l'article 7 : « Toutes les fonctions de la Société sont également accessibles aux hommes et aux femmes. » Et je pense qu'il est permis de trouver paradoxal que Mme Curie, par exemple, déléguée de la France à la Commission de coopération intellectuelle, puisse collaborer à des projets de conventions internationales, de pair avec un Einstein ou un Ruffini, mais non prendre part aux élections de Paris, même municipales.

***

Les adversaires du suffrage féminin ne voient sans doute pas d'inconvénients à ce qu'une femme d'élite, reconnue telle, occupe, par exception, un de ces postes honorifiques que l'usage, jusqu'à présent, réservait aux hommes. Mais ils se scandalisent à la pensée qu'elles puissent « s'occuper de politique », et surtout de politique extérieure, dans la mesure où ceux-ci s'en occupent, du fait qu'ils sont appelés à élire des sénateurs et des députés.

Il serait bon de savoir, d'abord, quelle est cette mesure. En fait, je crois qu'on pourrait compter les électeurs qui, au moment de déposer leur bulletin dans l'urne, s'intéressent à la portée qu'il a sur les affaires internationales. Combien

même se doutent qu'il en a une? C'est un sujet dont les programmes électoraux ne les entretiennent que très sobrement, et pour cause. Ceux qui les rédigent ne se piquent pas, en général, d'avoir là-dessus des lumières fort étendues, ou, s'ils croient en avoir, ils se rendent compte qu'il est superflu de les faire briller pour gagner des voix. Ceux qui lisent des affiches y retrouvent des clichés dont il est assez rare que le maintien de la paix ne fasse pas exclusivement les frais : la paix, quelquefois, sous escorte d'adjectifs, tels que : *digne, honorable*, sans que le texte s'aventure au delà de ces peu substantielles généralités. Ou s'il porte trace d'une question spéciale, soyez sûrs que c'est pour flatter l'esprit de parti et ajouter un aliment aux querelles intestines. Celle de l'Ambassade auprès du Saint-Siège a figuré sur quelques affiches, à la veille des élections générales du 11 mai 1924, pour authentifier la position que croyait devoir prendre tel ou tel candidat pour ou contre le *Bloc national*. Au cours des élections ultérieures, départementales ou municipales, les affaires de Syrie et du Maroc ont eu, dans certaines grandes villes, les honneurs d'une mention : mais le signataire était manifestement moins préoccupé d'en exposer l'état que de verser une pièce de plus au procès du militarisme.

On ne laisse pourtant pas de dire sérieusement au peuple que, grâce au suffrage universel, il exerce son contrôle sur les affaires extérieures. Et c'est vrai, du moins en théorie, puisque le gouvernement ne peut ni déclarer la guerre, ni conclure la paix, ni se lier par une Convention internationale quelconque — y compris celles dont l'initiative émane de la Société des Nations — sans l'approbation du Parlement. Quelles que soient donc l'indifférence ou l'incompétence du Français moyen, de l' « homme de la rue » en pareil sujet, on ne saurait disconvenir que les lois, à défaut des mœurs, étendent jusque-là l'obligeante présomption qu'il voit clair. Et c'est en vertu de la présomption contraire que tant de gens sont opposés au vote de la Française moyenne, de la « femme de la rue », comme si la nature ou l'éducation les marquaient d'un signe d'infériorité sous ce rapport.

J'avoue que cet *a priori* me paraît plus commode à formuler qu'à défendre. La vérité est que la politique extérieure a sa

technique, une technique dont l'étendue augmente tous les jours. Avec du travail et du temps elle est abordable. Il ne suffit que de savoir l'histoire, la géographie, l'ethnographie, l'économie politique, un peu de stratégie générale, beaucoup de stratégie commerciale et la plupart des branches du Droit... Encore ces connaissances ne servent-elles pas à grand'chose où manque la pratique expérimentale. Quand elles ne s'élèvent pas au-dessus du degré primaire, elles sont peut-être plus nuisibles que l'ignorance. Elles donnent souvent à l'électeur masculin qui ne lit que son journal, et qui se mêle de commenter les nouvelles entre deux apéritifs, la fatuité de s'improviser diplomate comme souvent, pendant la guerre, il s'improvisait stratège. De bonne foi la technique dont on parle ici est inaccessible au suffrage universel. Qu'on mêle dans les urnes une dizaine de millions de suffrages féminins à huit ou neuf de suffrages masculins, on n'abaissera pas la moyenne qualitative des opinions et des suggestions dont l'élu peut faire son profit pour « contrôler » à son tour la politique du quai d'Orsay. Lui-même, la plupart du temps, n'est pas plus initié que sa femme, sa sœur, ou sa cousine. On ferait des coupes sombres parmi les favorisés aux élections générales si l'on subordonnait leur validation à un examen dont le programme ne porterait pas au delà de l'énoncé des capitales actuelles de l'ancien continent ou des États du nouveau.

Quand donc, pour écarter le suffrage féminin, on se borne à déclarer les femmes inaptes ou insuffisamment préparées à se mêler de ces sortes d'affaires, les partisans de ce suffrage disposent d'une parade qui semble au moins embarrassante. Ils demanderont à leur tour : à qui faites-vous le procès? Si c'est au principe de la Souveraineté du peuple, en tant qu'il engage ici un droit de contrôle fallacieux ou purement superficiel, alors il faut oser le dire. Si ce n'est qu'à l'extension aux femmes de ce droit dont bénéficie l' « homme de la rue », montrez-nous, dans la Constitution et la législation actuelles, les garanties que vous exigez de vos contrôleurs. Le dilemme s'est posé devant des peuples aussi jaloux que nous-mêmes des institutions parlementaires, en Angleterre, aux États-Unis, en Allemagne, dans presque toute l'Europe centrale et du Nord. On l'a tranché, non certes par une

régression sur ce qu'il est convenu d'appeler les « conquêtes » de la démocratie », mais par un pas en avant : l'adjonction d'électrices aux électeurs.

***

Poussant la logique à l'extrême on pourrait dire de cette détermination qu'elle fait cesser une inégalité sans objet, mais que, du même coup, elle étend le nombre des incompétences. Seulement la politique excelle à détourner les rigueurs de la logique, ou plutôt elle a sa logique propre, et des méthodes qui répugnent au raisonnement abstrait. Dans le concret il n'est ni possible, ni même légitime, au temps où nous sommes, de remettre la conduite des affaires extérieures aux seuls fonctionnaires de la diplomatie. D'abord un gouvernement, quel qu'il soit, éprouve le besoin d'associer l'opinion publique aux décisions dont l'avenir du pays dépend : sans l'assentiment de celle-ci il ne pourrait, par exemple, déclarer la guerre. En second lieu, les questions d'intérêt international ne relèvent pas toutes d'une technique accessible à l'élite seule, ou du moins elles n'en relèvent pas sous tous rapports. Telle se prête à ce que le simple bon sens, le patriotisme élémentaire, le jugement moyen, même quelquefois la simple intuition aient part à son examen.

L'opinion publique peut n'être pas éclairée, au sens convenu entre érudits, et pourtant ne pas manquer de clairvoyance. Quand un intérêt de sécurité ou de dignité nationales est en jeu, on conçoit que du recueillement de tous, de la grande pensée anonyme dans laquelle se cristallisent des millions de pensées et de préoccupations individuelles, jaillisse la lueur qui aide les hommes d'État à choisir la voie propice. Dans ces moments-là, l'opinion vaut davantage par ce qu'elle *sent* qu'elle ne se déprécie par ce qu'elle ignore.

Or ce sentiment, qui peut devenir un guide, et qui s'est souvent révélé tel au cours de nos grandes crises nationales, prétendra-t-on que seuls les hommes soient capables de l'éprouver, d'y réfléchir, d'en dégager la part de discernement que presque toujours il inclut? A parité d'âge et de milieu social, on ne voit pas pourquoi ils s'en réclameraient comme

d'un attribut réservé à leur sexe. On s'aperçoit au contraire qu'ils sont loin d'en faire fi, non seulement dans la vie familiale et sociale, mais aussi dans la lutte pour la vie, lorsque la femme prend l'initiative d'un conseil, ou défère à celui qu'on lui demande. Dans beaucoup de ménages, ~~et~~ surtout chez les meilleurs, elle est présumée envisager les choses avec une sagacité *sui generis*, capable de leur découvrir des aspects dont le chef ne s'était pas avisé. C'est donc qu'on lui reconnaît des qualités *politiques*, en un certain sens, au sens dont assurément l'étymologie n'est pas satisfaite, mais qui prend toute sa valeur en psychologie.

Si les femmes étaient admises à voter en France, elles s'intéresseraient très rapidement même à des questions d'importance moyenne qui circulent à travers l'opinion, par les nombreux canaux de la presse, avant d'aboutir au Parlement. Elles s'y intéresseraient tout autant, sinon plus, que les hommes du même milieu, soit parce que l'énoncé en est assez simple, soit parce que la solution en touche à des intérêts ou à des sentiments qui leur sont familiers. On en peut citer quelques exemples, choisis parmi les innombrables sujets qui viennent de défrayer les journaux.

Récemment une Anglaise, lady Astor, membre de la Chambre des Communes, s'est publiquement associée à la campagne de certains personnages politiques, ses compatriotes, en faveur d'une convention internationale qui prohiberait l'emploi des sous-marins comme arme de guerre.

On sait que le programme de désarmement naval, qui figurait déjà, en 1919, à l'ordre du jour de la Conférence de Washington, tient à cœur aux États-Unis et à la Grande-Bretagne, non certes que ces Puissances aient l'intention de renoncer à leur suprématie maritime, mais plutôt parce qu'ils entendent la conserver, grâce au *contingentement* des unités que chaque État est autorisé à entretenir. Le contingent de la France a été fixé, pour les cuirassés, à un chiffre qui ne nous permet assurément pas d'affronter la flotte britannique, mais qui ne correspond que trop à l'étroitesse de nos ressources budgétaires. S'il nous reste une chance de ne pas faire trop mauvaise figure dans un conflit naval, et notamment de défendre, contre tout adversaire éventuel, nos communications avec

l'Afrique du Nord, elle consiste à multiplier et à perfectionner nos engins de guerre sous-marine. Les « monstres des abîmes », ainsi qu'on les appelle, sont en effet beaucoup moins coûteux que les bateaux de surface, et leur efficacité a fait ses preuves.

A la Conférence de Washington, déjà les délégués britanniques et américains avaient insisté pour que les sous-marins fussent contingentés, eux aussi, et laissé voir leurs préférences pour une suppression conventionnelle et radicale. Le refus de la France et de l'Empire japonais fit échouer cette prétention. Elle se reproduira tôt ou tard, et l'on tente de la justifier d'avance par des considérations empruntées au répertoire de la sollicitude humanitaire.

On conçoit qu'une Anglaise trouve naturel d'éviter à son pays les risques que peuvent faire courir à la prépotence de la flotte britannique les libres progrès de l'industrie sous-marine. Mais il n'est pas besoin de connaissances techniques à une Française pour comprendre du premier coup que cette liberté, par contre, intéresse à la fois notre amour-propre et notre sécurité. La question du désarmement naval, les conventions internationales auxquelles elle donnera lieu, la discussion au Parlement de leur ratification présentent donc certains aspects également accessibles aux électrices et aux électeurs de bonne volonté. Il n'y a pas plus de raisons de faire une différence entre les qualités de leurs opinions respectives qu'il n'y en a de présumer que lady Astor représente un type d'intelligence et de patriotisme féminins introuvable en France.

La reconnaissance officielle du gouvernement des Soviets et l'échange avec lui de missions diplomatiques ont suivi de près, en France, les élections du 11 mai 1924. Elles sont un produit — et un symbole — de la politique *intérieure* du Cartel des Gauches, plutôt que des actes mesurés au compas de nos véritables intérêts extérieurs. Ce serait même beaucoup s'avancer que de dire que la majorité de l'opinion les réclamait. La question n'a été posée explicitement que sur un fort petit nombre de programmes électoraux. Elle reste ouverte, en ce sens qu'une nouvelle Chambre, au vu des résultats piteux de ces avances au bolchévisme, pourrait fort bien refuser les

crédits de l'ambassade de Moscou et par là même rompre le contact.

Tel serait sans doute le cas, si cette Chambre était nommée par des électeurs des deux sexes préalablement ramenés, grâce à des publications opportunes, au centre du sujet. On persuade moins aisément les femmes que les hommes que la politique peut se passer des suggestions de la simple psychologie et du sentiment de moralité. Sous l'un et l'autre rapport, il est permis d'assurer qu'en général le bolchévisme leur est suspect. Elles ont peine à passer condamnation sur ses crimes; quelque chose leur dit qu'à l'exception d'une poignée de spéculateurs aventureux ou cyniques, nul ne peut se flatter d'en tirer rien qui vaille. L'expérience anglaise, au surplus, fournit ici un argument péremptoire. On se souvient que M. Lloyd George, pour lever, en la même occurrence, les scrupules de la Chambre des Communes, s'était félicité de ce que son pays eût été le premier à conclure un traité de commerce avec des cannibales. Non seulement ce mot historique est tombé dans le vide, en ce sens que l'exportation britannique sur la Russie des Soviets est restée insignifiante : c'est l'importation des principes communistes et des ferments de révolution, de Russie en Angleterre, qui, depuis cette époque, a fait des progrès. La dernière « grève noire » nous en apporte un témoignage éloquent.

Voilà donc encore un de ces cas qui, loin de prêter à des conclusions privilégiées en faveur de la sûreté de jugement des électeurs ou des élus masculins, donnent à regretter que les femmes ne soient pas encore admises, en France, à faire sentir par le vote l'influence de leur manière de voir.

Passons de ces steppes sinistres aux bords du Léman, dans les eaux duquel se mire le Palais de la Société des Nations. Nous voici dans un milieu paisible et pacificateur. Ne nous y fions cependant pas trop. Le Bureau permanent de la *Conférence générale du Travail*, organe officiel et très actif des intérêts du prolétariat, s'est aussi donné la tâche d'en conserver, sinon d'en étendre les conquêtes. Il apporte une opiniâtreté particulière à obtenir que les divers États ratifient le projet de convention internationale élaboré, dès 1919, à

Washington, et qui tend tout justement à *internationaliser* la loi dite « des huit heures ».

Cette loi, jusqu'à présent, n'a de valeur dogmatique que chez les dirigeants de la classe ouvrière. Les économistes, les praticiens, le public même en dénoncent fréquemment les inconvénients, sinon les méfaits. Elle n'a de valeur législative que sur l'étendue territoriale des États qui l'ont adoptée. Elle ne présente donc, ici et là, qu'un caractère *national*, et partout il suffirait d'un vote du Parlement compétent pour la modifier ou même l'abroger. Quelle condition précaire pour un dogme! — Mais supposez que tous les États, ou seulement un grand nombre, consentent à ratifier la Convention préparée à Washington : les voici engagés, par un contrat à la fois mutuel et collectif, à respecter les « huit heures », quels que soient les insuffisances de leur production, ou la difficulté — on vient de la toucher du doigt en Angleterre — de concilier une rémunération suffisante avec l'abréviation de la durée du travail. Chez les mineurs anglais, c'est déjà autour des « sept heures », et non plus des huit, que se livre la bataille. Le principe d'une limitation supporte parfaitement, s'il n'exige, que, peu à peu, le minimum soit abaissé. Telle est la panacée qu'on propose aux maux de l'Europe encore endolorie et à la crise de la vie chère.

Jusqu'ici la plupart des grands États industriels ont manifesté leur répugnance à contracter, les uns vis-à-vis des autres, l'obligation d'introduire dans leur législation la loi de huit heures, ou de l'y maintenir, coûte que coûte. La Convention de Washington n'a encore été ratifiée qu'en Tchéco-Slovaquie. Mais la *Conférence générale du Travail* ne se lasse pas d'en demander ailleurs l'inscription à l'ordre du jour des travaux parlementaires. Hier c'était en Belgique, et M. Vandervelde, ministre socialiste, est poussé par son parti à exiger une prompte ratification ou à se démettre de ses fonctions dans un Ministère de salut public.

La plupart des femmes aux prises avec les difficultés du ménage — et il en est aujourd'hui presque de toutes conditions — se rendent parfaitement compte qu'il existe une relation inévitable entre la montée des prix et les bornes rigoureuses assignées à la journée de travail. A la campagne sur-

tout, où ces bornes, par la force des choses, sont inconnues du petit exploitant, rien de plus commun que la critique des « huit heures », à laquelle se mêle un peu d'ironie. Cette partie de la législation dite « sociale » est impopulaire aussi bien chez chez les paysannes que chez les paysans, de même que parmi les femmes de la petite et la moyenne bourgeoisie. Donnez-vous la peine d'expliquer à toutes ces mécontentes comme quoi la même législation, si elle pouvait devenir internationale, serait pour ainsi dire intangible, mise au pinacle quant à son principe et consolidée quant à ses effets. Vous aurez un public tout à fait apte à comprendre la portée de la Convention de Washington, et qui, s'il était admis au vote, applaudirait le passage d'un manifeste électoral dans lequel le candidat se déclarerait résolu à ne pas la ratifier.

***

En somme la perspective de voir les femmes s'ingérer, par l'exercice du droit de suffrage, dans les affaires internationales, loin de fournir une raison de leur refuser ce droit, plaide plutôt en faveur de l'égalité politique des sexes. Ici du moins on ne saurait objecter qu'elles apporteront à la lutte des partis un surcroît de véhémence, conforme — mais n'est-ce pas aussi une légende? — à leur tempérament; ni qu'en les autorisant à contredire l'opinion de leurs époux on exposerait les ménages à de nouveaux risques de dislocation. Outre que ces arguments ne semblent pas très sérieux, ils tombent devant le fait que, jusqu'ici, ce ne sont pas précisément les questions de ce genre qui ont mis en ébullition ni les Comices électoraux, ni les foyers conjugaux. Voilà déjà un apaisement.

Mais il faut dire quelque chose de plus. A mesure que la vie internationale évolue, et surtout depuis qu'on tâche à l'orienter au rebours d'une tradition séculaire, ne semble-t-il pas convenable de procurer à cette œuvre des collaborations d'esprit et même de sentiment nouveaux? On ne rajeunit pas la politique rien qu'à clamer au progrès ou à faire, plus ou moins amèrement, la critique du passé. Compte-t-on sur la génération qui monte? Mais pourquoi ne pas

compter aussi, et d'abord, dans la génération actuelle, sur l'intelligence et la bonne volonté des femmes? On ne saurait encore prendre acte des résultats de leur influence, sous ce rapport, dans les grands pays où elles votent. L'expérience est trop récente. Mais il valait la peine de la tenter, et le temps décidera.

En France, le véritable obstacle au suffrage féminin reste l'indifférence des Françaises. Elle n'est pas générale. De bons esprits — des deux sexes — s'efforcent d'en faire le siège, à l'aide de Comités, de Conférences et de tracts. A elle seule l'Association qui porte le nom d'*Union nationale pour le vote des femmes* a déjà rallié une foule d'adhésions et elle fournit un cadre éprouvé à la propagande. Néanmoins, la grande majorité des femmes de France se désintéresse encore de l'électorat. Ne serait-ce point qu'on s'est obstiné à le présenter comme une conquête ou une réparation? Dès lors celles à qui suffisent les conquêtes d'ordre sentimental ou qui ne se sentent pas victimes des institutions ou des mœurs, accueillent froidement la proposition de participer au suffrage universel. Peut-être ne leur a-t-on pas encore dit, ou du moins pas dit assez, que le point n'est pas de leur donner une revanche, ni de satisfaire leur amour-propre. Il est de leur procurer les moyens, à une époque troublée, de concourir au relèvement de la Cité et à la réorganisation de la vie internationale. Si elles veulent bien s'interroger, elles reconnaîtront que c'est plutôt par routine qu'elles doutent d'elles-mêmes. Pour peu qu'elles prennent conseil des multiples intérêts auxquels elles sont associées, elles finiront par se rendre compte que le temps n'est plus où la douce paix domestique peut suffire à leur idéal et à leur devoir.

CHARLES LOISEAU

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Raymond Guyot : La première Entente cordiale (Rieder).

Les Français passent pour ignorer la géographie; on pourrait se demander parfois si beaucoup d'entre eux n'ignorent pas aussi l'histoire. Depuis la fin de la guerre mondiale, la presse a été remplie de plaintes contre l'Angleterre qui n'a pas formé avec la France, dans la paix, le front commun qu'elles avaient réalisé pendant les hostilités. La tribune du Parlement, plus discrètement peut-être, a retenti des mêmes griefs. On aurait désiré que la fraternité du champ de bataille se transformât en une alliance. Ce souhait n'ayant pas été exaucé, on a accusé l'égoïsme de l'Angleterre et on lui a attribué nos déceptions. La connaissance de l'histoire, à défaut d'une saine appréciation des réalités présentes, nous eût permis de mieux comprendre les tendances britanniques et de faire une politique capable de concorder avec elles pour le plus grand bien des deux pays. Le très remarquable ouvrage de M. Raymond Guyot nous donne un aperçu exact, nuancé et varié, des espérances, puis des déceptions suscitées par la première Entente Cordiale, celle du règne de Louis-Philippe.

Comme l'auteur le rappelle dans sa préface, un des reproches qu'on a adressés à la Monarchie de Juillet, c'est d'avoir sacrifié la dignité de la France dans l'affaire du droit de visite et dans l'affaire Pritchard : l'idée que le gouvernement s'était montré faible en ces deux occasions est une des raisons qui expliquent la facilité de son écroulement en février 1848. En réalité, si ces deux affaires ont, avec les mariages espagnols, marqué la fin de la première Entente Cordiale, celle-ci n'avait jamais été très solidement établie.

En arrivant au trône, Louis-Philippe devait forcément tourner les yeux du côté de l'Angleterre : son éducation était toute britannique, il avait fait de longs séjours dans l'île; les principes libéraux qu'il représentait se rapprochaient des principes anglais; et en même temps, comme ils lui interdisaient de chercher un appui à Saint-Pétersbourg, Berlin ou Vienne, ils le rejetaient du côté de Londres. Par tempérament comme par nécessité dynastique, Louis-Philippe devait diriger sa politique en fonction de la politique anglaise, mais il s'agissait là surtout de politique personnelle. Le libéralisme rançais d'alors n'était pas spécialement pacifique; il passait pour

entaché de trop d'idéologie révolutionnaire et comme pouvant facilement céder à l'esprit de conquête. Ce libéralisme-là n'était pas celui de Louis-Philippe, qui pouvait à l'occasion parler de démuseler le tigre, mais ne tenait pas à le faire. De là une source de malentendus entre le peuple français et son souverain, de là une première cause de faiblesse pour l'Entente Cordiale réalisée par celui-ci avec Londres.

Il y en avait d'autres, et de plus graves. Les souverains français et britannique comprenaient bien leur communauté d'intérêt, et ils s'entendirent personnellement très bien, comme le marquèrent en particulier la visite de la Reine Victoria à Eu en 1843 et celle de Louis-Philippe à Windsor l'année suivante; il fallut la question toute dynastique des mariages espagnols pour rompre leur accord. Entre les ministres, l'entente ne fut jamais aussi étroite; les controverses inévitables à propos des affaires en litige furent à plusieurs reprises compliquées par des inimitiés personnelles; si du côté français on fut souvent maladroit, il n'est que juste de reconnaître qu'une personnalité aussi accentuée que celle de Palmerston ne rendait pas aisée la découverte des solutions satisfaisantes. Mais c'est entre les deux peuples que l'accord était le plus difficile, non pas tant en vertu de leurs sentiments réciproques qu'en vertu de leurs intérêts divergents.

C'est aux environs de 1830 que commença la révolution économique qui devait transformer, avec une rapidité variable suivant les pays, l'ancienne Europe patriarcale en une contrée de grande industrie. Si les questions qui se posaient entre la France et l'Angleterre avaient été uniquement d'ordre politique, il est probable que, en dépit de leurs inimitiés personnelles, les gouvernants eussent été capables de les résoudre. Mais ils trouvèrent dans les milieux commerciaux et industriels des résistances ou des exigences excessives, qui les empêchèrent de réaliser l'œuvre solide qu'ils envisageaient peut-être.

Toute question politique se doublait d'un problème économique. Les divergences qui se manifestèrent à propos de l'indépendance de la Belgique comme au moment de la crise orientale, trouvaient leur origine autant dans les rivalités des hommes d'affaires que dans le souci de l'équilibre dans la mer du Nord ou dans la Méditerranée. Cependant des essais furent faits pour arriver à régler en principe les grandes questions commerciales et coloniales qui se posaient alors; sur des points particuliers on parvint à des accords partiels; mais jamais on ne put conclure un traité de commerce. Dans une partie vraiment neuve de son ouvrage, M. Raymond Guyot s'est attaché à retracer l'histoire d'un essai d'association des capitaux français et britanniques dans l'industrie, les banques et les chemins de fer. Mais, il le reconnaît lui-même, il n'a pu accéder qu'aux dépôts

publics d'archives; les dépôts privés lui sont restés fermés, et il a dû s'en tenir parfois à des hypothèses. Ce nous est une occasion de rappeler la nécessité de la constitution des archives économiques que réclamait récemment dans la *Revue de Paris* M. Schmidt. En tout cas, dans ce domaine encore, les tentatives n'aboutirent pas.

Dès lors, l'utilité de l'entente ne se faisait plus sentir. Du moment qu'on n'avait pas réussi à lui donner une base dans la satisfaction des intérêts économiques, elle restait une construction en partie factice et à coup sûr sans solidité. L'alliance politique ne se comprend que si elle est, entre les gouvernements, la résultante, et comme le couronnement, de relations matérielles et intellectuelles étroites et constantes entre les peuples. L'anglomanie a souvent été à la mode en France; mais le fait même qu'elle reste une manie, et paraît telle, suffit à montrer combien diffèrent les tendances fondamentales des deux peuples. C'est parce que les deux peuples, en dépit des efforts de leurs souverains et aussi de leurs hommes d'État, ne sont pas parvenus à ce minimum de communauté qu'est la compréhension réciproque, que la première Entente Cordiale a mené une existence difficile et cahotée. La connaissance de cette histoire est nécessaire à qui veut comprendre, et peut-être chercher les moyens d'éviter dans l'avenir, les difficultés actuelles. Le livre de M. Raymond Guyot marque ainsi la double tendance des études historiques d'aujourd'hui : d'une part, souci d'atteindre le passé dans son intégralité, en donnant aux phénomènes économiques la place de premier plan qui leur revient; d'autre part, souci de trouver dans le passé les moyens de mieux comprendre le présent. De ce double point de vue l'ouvrage en question est de tout premier ordre et intéresse aussi bien l'historien professionnel que l'homme politique ou l'homme d'affaires.

Général Camon : La Motorisation de l'Armée et la manœuvre stratégique (Berger-Levrault).

Les lecteurs de la *Revue de Paris* n'ont pas oublié les pages si pleines de conviction et d'ardeur que le général Camon publiait récemment ici même sur la motorisation de l'armée (1er septembre 1925). Cet article est repris avec d'autres dans le livre qu'il publie aujourd'hui.

Le général Camon s'est fait une spécialité de l'étude des questions relatives à la guerre napoléonienne. Il en a tiré la confirmation de l'idée d'ailleurs généralement admise, que les principes de la stratégie jouissent d'une stabilité particulière, surtout si on les compare aux préceptes essentiellement variables de la tactique.

Ceux-ci sont sous la dépendance des modifications sans cesse apportées à l'armement. Ceux-là, au contraire, demeurent vrais, quelles bue soient les circonstances dans lesquelles on prétend les appliquer. Mais, objecte-t-on souvent, des principes d'une portée et d'une application si générales finissent par n'être guère plus que des prescriptions du bon sens, et la connaissance qu'on peut en avoir, si approfondie soit-elle, ne saurait suffire à former le chef de guerre. Cette seconde partie de la proposition est tout à fait vraie; mais l'histoire militaire n'a pas pour but de fournir des schémas tout faits; elle se propose simplement d'habituer l'apprenti stratège à savoir se représenter exactement d'abord, puis comprendre le mieux possible une situation de guerre. Il ne s'agit pas, dans tous les cas donnés, d'avoir un schéma de victoire tout prêt à être appliqué : d'ailleurs, de tels schémas n'existent pas; il s'agit tout simplement d'avoir une habitude assez grande d'examiner des situations stratégiques, pour pouvoir faire les mêmes opérations quand on se trouvera en présence d'une situation concrète. La pratique de l'histoire militaire ainsi comprise, permet de concilier au mieux les exigences de la raison et les vues prophétiques de l'imagination, la science et l'art militaires.

Ces observations sur la manière d'interpréter les données historiques n'étaient pas inutiles. Car le livre, ou plutôt la série d'études, que le général Camon présente aujourd'hui sur ce sujet tout contemporain qu'est la motorisation de l'armée, est fortement imprégné de souvenirs napoléoniens. C'est ainsi qu'un paragraphe intitulé : « Motorisation dans le champ stratégique » commence par des considérations sur la campagne d'Italie en 1796 et sur les campagnes de 1805, 1806 et 1812. Ces exemples permettent au général Camon de préciser les bases sur lesquelles Napoléon fondait l'emploi de sa cavalerie. Ces bases sont : la puissance et la mobilité. Il s'agit donc, suivant le général Camon, de retrouver dans une armée moderne ces deux données fondamentales. Or, les unités de cavalerie ne les possèdent plus aujourd'hui. Quant à la mobilité, celle des unités à cheval était aussi grande qu'on pouvait le désirer au temps de Napoléon : au siècle de l'automobile, le cheval n'a plus le même avantage. Garde-t-il du moins ceux qu'il possédait dans le domaine tactique? Même pas, en raison de sa trop grande vulnérabilité, et de l'impossibilité de le protéger contre les gaz dont on est bien forcé, en dépit de toutes les conventions internationales, de prévoir l'emploi.

Les cavaliers revendiquent, il est vrai, pour leur monture, encore une supériorité : le cheval, disent-ils, peut passer partout. Vraie d'une façon générale, mais dans certaines limites seulement, pour le cheval isolé, et par suite pour son cavalier, cette affirmation

ne l'est plus pour une unité constituée : la division de cavalerie ne peut évoluer en tous terrains. Et même dans les cas, d'ailleurs exceptionnels, où l'unité montée garde une supériorité à ce point de vue sur l'unité motorisée, celle-ci sera toujours en état soit de chercher un nouveau cheminement, soit d'engager le combat : selon le général Camon, à la tactique ralentie qui peut ainsi lui être imposée (comme à toutes les unités modernes) répond une stratégie accélérée; si la prise de contact est plus lente et plus longue, le temps ainsi perdu est compensé, et au delà, probablement, par une plus grande rapidité dans le déplacement stratégique.

Le général Camon étudie le problème sous ses différents aspects, et il conclut chaque fois en faveur des éléments motorisés. Il propose même un type de division légère automobile qui, sans être à l'abri de toute critique, est cependant des plus intéressants. Il faut espérer que l'on se décidera dans les hautes sphères militaires à s'engager dans cette voie et à entreprendre des essais qui nous fixeront sur ce qu'on peut attendre des unités motorisées. Dans l'état actuel du problème, la solution que propose le général Camon pour la motorisation générale de l'armée en cas de mobilisation paraît encore difficilement réalisable. Du moins, est-il indispensable qu'on renonce à la traditionnelle routine et qu'on se mette à la besogne. Il ne suffit pas de dire que certaines conceptions sont excessives pour pouvoir les condamner sans appel. Les excès même peuvent tenir simplement à ce que, pour vaincre les résistances des habitudes qui ne veulent pas se laisser bousculer, il est nécessaire de crier fort. Le général Camon n'hésite pas à ameuter les gens : ce n'est pas un journaliste qui peut lui donner tort.

J.-M. BOURGET

***

Le Théâtre initiateur.
La Genèse de la Tragédie, par E. Schuré (Perrin).

M. Schuré a exposé dans ce livre « *le développement et la loi de l'esthétique théâtrale dans le labyrinthe des peuples et des littératures.* »

Le théâtre, explique-t-il tout d'abord, n'est pas né d'une imitation de la vie extérieure; « *il a jailli des arcanes de la vie intérieure et d'une incantation poétique.* » Dans le théâtre indou la place essentielle appartenait à la danseuse sacrée, qui « *mimait les idées maîtresses des récits et semblait apporter aux hommes les âmes des héros.* » Quant au théâtre

grec il se présentait sous deux aspects : les mystères d'Eleusis montraient « *l'indécis et l'au delà de la vie* et *représentaient symboliquement l'histoire de l'âme humaine* ». La tragédie, sorte de transposition *ad usum populi* de ces spectacles, » développait des thèmes à peine moins augustes : « *l'idée de la nécessité de la douleur, de l'épuration de l'âme par la souffrance* ».

Après Eschyle et Sophocle, M. Schuré estime que le flambeau de la tragédie fut éteint. La gloire de le rallumer devait échoir à Shakespeare, « *gigantesque miroir de la vie réelle, médium frémissant de sympathie* ». L'auteur d'Hamlet était « *un voyant de toute l'humanité terrestre* ». Il a dégagé « *un concept nouveau que le drame antique soupçonnait à peine, la responsabilité de l'homme vis-à-vis de ses moindres actions* ». Aux classiques français M. Schuré accorde une estime limitée. « *Corneille ne franchit pas le seuil de grand mystère* ». Quant à Racine il est possible « *qu'il ait senti lui-même qu'il manquait à son théâtre... le pouvoir purificateur* ». Les romantiques, eux, ont fait « *une découverte d'une portée immense. Ils ont révélé le sens du divin dans la Nature et dans l'Amour* ». Goethe a rendu au théâtre son ancienne splendeur. Son *Faust* marque « *un retour au drame mystique et transcendant* ». Richard Wagner, enfin « l'*artiste le plus complet qui ait jamais existé* », s'est élancé librement dans les sphères du *merveilleux* (sous le nom de merveilleux, ajoute peu clairement M. Schuré, *je comprends l'occulte de la nature visible et l'occulte de la nature invisible*). *Wagner commandait d'ailleurs également*, ce qui explique une pareille réussite, *aux trois mondes de la Nature, de l'Ame et de l'Esprit* ». M. Schuré analyse et interprète quelques-unes de ses tragédies. Dans *Tannhauser* nous trouvons le *Double inférieur*, qui personnifie, paraît-il, les incarnations antérieures, dans *Lohengrin*, le *Double supérieur*, qui est l'archange du génie... Sur ce que devrait être le théâtre de l'avenir, M. Schure donne, pour finir, quelques indications : à la fois musical et parlé il initiera les spectateurs à une spiritualité transcendante. « *Réservé à un public d'élite, il sera fondé par l'aristocratie de l'âme et la royauté de l'esprit.* »

Nul doute que devant la riche moisson d'affirmations, d'images tumultueuses et de visions prophétiques qui se pressent dans l'ouvrage de M. Schuré, bien des lecteurs ne demeurent surpris. Mystique et théosophe, M. Schuré ne croit pas toujours utile d'établir ses théories sur un impeccable appareil logique et scientifique. On aurait tort cependant de les négliger. Elles bénéficient, on s'en est déjà rendu compte, d'un illustre patronage, celui de Nietzsche et, si l'on veut se reporter à la *Naissance de la Tragédie* et à la *IVe Intempestive sur Richard Wagner*, on constatera que les élus de M. Schuré sont, à peu de chose près, ceux du philosophe allemand. Cette similitude

résulte d'une même conception de l'art, considéré comme un effort de l'humanité pour mieux s'adapter à son tragique destin. Ayant discerné dans l'art grec deux états d'âme opposés : l'état d'âme *apollinien* (la raison, le beau, le rêve ordonné, les images) et l'état d'âme *dionysiaque* (le vouloir universel, le sublime, la poussée vitale, l'extase qui à travers la douleur mène à un apaisement supérieur) Nietzsche a considéré la tragédie comme la manifestation esthétique du courant dionysiaque. A l'origine les Grecs communiaient en une sorte d'extase orgiaque, bacchanale commémorative de la lacération et de la résurrection de Dionysos. De cette frénésie collective est sortie graduellement une forme d'art tempérée d'apollinisme : la tragédie. Cette explication historique, après les grandes querelles de Wilamowitz, Rohde, etc..., est aujourd'hui assez généralement acceptée. On discute encore sur le dithyrambe gai et le dithyrambe triste, mais il paraît établi que le théâtre est un dérivé des cérémonies dionysiaques. Le caractère religieux, s'il ne disparut pas d'une manière *formelle*, s'atténua, il est vrai, très rapidement. On ne bénéficiait plus, sur les gradins du théâtre d'Athènes, de l'extase collective des Ménades et des Satyres. Le théâtre était devenu spectacle tout simplement. Après Nietzsche, M. Schuré ne s'est pas résigné à cette déchéance et a recherché dans la tragédie de tous les pays et de tous les siècles ce qui rappelle — de près ou de loin — la crise nerveuse et l'ivresse cosmique des premiers adorateurs de Dionysos. Qu'un écrivain, accidentellement ou non, incline notre pensée vers l'idée de l'infini, il l'accueille. S'il est strictement apollinien, il détourne la tête. Attitude un peu surprenante sans doute (car pourquoi se refuser à accepter les résultats de l'évolution et prendre pour critère de tous ses jugements la forme adoptée par un art dans sa forme primitive?), parfaitement compréhensible cependant de la part d'un homme qui croit au réveil prochain de l'âme universelle et à la possibilité de créer, de recréer un théâtre initié... Limitons-nous ici à cette idée centrale.

Si M. Schuré conçoit que la masse des hommes se rallie, quelque prochain jour, à une religion nouvelle, il est sans doute en droit d'imaginer des cérémonies (cultuelles et théâtrales) qui lanceront les fidèles assemblés dans une extase collective. Comment tireront-ils de là un enseignement précis? Cela se conçoit moins aisément, car nous n'avons plus, comme les Grecs, la faculté de penser par mythes. Notre pensée doit nécessairement se soumettre à la raison avant de parvenir au symbole, qui pour nous est un aboutissement plutôt qu'un point de départ. Si l'on se refuse, d'autre part, à admettre une pareille révolution religieuse, on ne peut plus guère compter que sur la musique pour plonger el

public dans l'ineffable. C'est quelque chose sans doute, mais non point du théâtre pur. Dans ce domaine-là, je crois qu'il faut es résigner — mon Dieu ce n'est déjà pas si mal — à être avant tout apollinien.

Elpénor (Émile Paul).
La Première disparition de Jérôme Bardini (Kra),
par **Jean Giraudoux.**

Sous le titre d'*Elpénor*, Jean Giraudoux a écrit une série de contes « en marge » de l'Odyssée, où s'affirment l'esprit le plus subtil et la fantaisie la plus exquise. Le dessein de transformer Ulysse et ses compagnons en héros comiques a déjà occupé bon nombre d'écrivains. Il n'en est point qui aient dépensé à l'accomplir une imagination aussi précieuse. Les effets les plus irrésistibles M. Giraudoux les a obtenus en « surhellénisant » Ulysse. Aux anachronismes que l'on nourrit vulgairement de dizaines de siècles, il n'a livré que quatre ou cinq cents ans et tout doucement tiré le héros d'Ithaque vers l'atticisme et la sophistique des rhéteurs. A dire vrai, si l'on se fait une idée flatteuse de la ruse grecque, les artifices du divin Ulysse, tels qu'ils nous sont contés dans l'Odyssée sont plutôt décevants : des enfants du XXe siècle ne s'y laisseraient peut-être pas prendre. M. Giraudoux nous a délivrés de ce regret. Tout comme Euripide — ce pauvre écrivain qui selon Nietzsche et M. Schuré tomba dans les bas-fonds de l'apollinisme — recomposa, dans une intention ironique, la scène de reconnaissance d'Electre et d'Oreste déjà dépeinte par Eschyle, M. Giraudoux a refait la célèbre scène du Cyclope. Ulysse, après avoir donné un violent mal de mer au Cyclope en lui récitant des vers (*Quel est*, demande le Cyclope effaré, *ce langage bizarre, élastique et trompeur, qui me donne l'impression de rouler sur la crête des vagues, puis d'enfoncer et qui me chavire?*), a vainement tenté de crever d'un épieu bien aiguisé l'œil du monstre. Absurde tentative. Que peut-on contre une rétine à laquelle Poseidon accorde sa protection? Ulysse, déçu mais non découragé, donne au géant une leçon de philosophie et lui explique ce que sont les apparences et les illusions... *et que la matière est esprit et l'esprit néant.* Accablé et convaincu, le Cyclope ne voit plus en Ulysse et ses compagnons que d'insaisissables apparences. Superflu de tenter de les poursuivre. Ulysse ne lui a-t-il pas révélé la nature exacte de l'espace et qu'Achille, sur la plage de Troie, ne pouvait jamais rattraper une tortue? Implacable, Ulysse, après l'Espace, *détruit le temps*, et apprend au géant *de faux syllogismes, l'Univers construit sur des nombres*, etc... *Celui-ci voyait chaque chose rouler sur de petits chiffres comme sur des dos de fourmis... Déjà il bégayait, se heurtait par chaque*

mouvement aux parois de la grotte et, comme un enfant, n'avait plus qu'un souci, nourrir ses images... Définitivement bouleversé par ces sophismes, le Cyclope ne songe plus qu'à se délivrer de ces hommes-apparences, il les conduit jusqu'à leur navire et les pousse complaisamment vers le large, avec un peu de regret pourtant; car il avait commencé de chérir ces capricieuses productions de son esprit. A peine sont-ils hors d'atteinte que les héros se mettent à injurier leur libérateur. Et celui-ci de songer : *On devrait toujours garder ses images près de soi, comme ses troupeaux. Dès qu'elles s'éloignent elles deviennent sauvages et vous insultent.*

Quant à Elpénor, qui occupe la première place dans les autres récits, c'est le plus lamentable des compagnons d'Ulysse. Couard et maladroit, il bouleverse tous les plans de son chef et entrave la glorieuse progression de l'épopée. C'est « le Charlot de l'Odyssée ». Impossible de s'en débarrasser : s'il meurt c'est pour renaître, et, tendrement surveillé par M. Giraudoux, trébucher de nouveau au milieu de difficultés de mythologie, de métrique, d'orientation, de prosodie, de rhétorique et de chronologie...

Toute cette ingéniosité, et ces métaphores rares qui vous font interrompre votre lecture et rêver, tant elles paraissent belles, neuves et séduisantes on les retrouvera dans *la Première disparition de Joseph Bardini*. L'allure du récit est cependant moins libre, moins souple. *Elpénor* — en dépit de son atticisme — fait songer à un de ces jardins japonais où chaque tournant du sentier ménage une surprise, un paysage nouveau artificieusement composé. On y va de l'avant, enivré de la joie des découvertes. Avec Bardini nous voyageons moins. Telle phrase introduit un développement trop prévu. Bardini ayant décidé de changer de personnalité et de quitter sa famille jette un dernier regard à son fils, ce fils qui sera le gardien des traditions bardiniennes. Ici une parenthèse est ouverte, si j'ose dire. Une petite boule d'ivoire vient d'être livré à l'orfèvre. Nous devinons que sur ce thème (les traditions Bardini) la virtuosité de Giraudoux se donnera libre cours... Et l'artiste en effet creuse et sculpte. On n'eût pas espéré d'aussi fines dentelles... On admire cette sûreté de main, ce raffinement exquis, mais avec un vague regret de gestes plus amples, une nostalgie de travaux moins sédentaires...

Sonate comique, par **Guillaume Rumorvan**
(Calmann-Lévy).

M. des Islettes, magistrat respecté, est affligé d'un frère dont la mauvaise conduite le désespère. Après bien des aventures, ce frère indigne est devenu le clown Narcisse et a acquis, à force de

recevoir des gifles, une grande célébrité. Tremblant que sa parenté avec un pître ne soit un jour divulguée, M. des Islettes paie un dédit au directeur du cirque pour libérer son frère et donne à celui-ci les moyens de vivre honnêtement... exactement, il l'installe dans la profession de détective. Devenu policier privé sous le nom d'O'Jadir, Narcisse part à la recherche de Marie-Christine Trudelaine, gracieuse jeune fille qui a fui la maison de son père, richissime épicier, pour éviter un mariage dont la seule idée lui faisait horreur. Tout en pleurant sa fille disparue, Trudelaine, que la tarentule politique a piqué, médite un coup d'État. Avec une orgueilleuse gravité, on le voit chaque jour édifier quelque nouveau système financier destiné à sauver la France; ce n'est rien : il faut imposer ses idées par la force et, pour préparer « sa » révolution, Trudelaine achète des journaux, des poignards et des fusils. C'est un imbécile, mais le public ne s'en aperçoit pas, et il a tant d'aplomb qu'il pourrait bien réussir, si O'Jadir, par pur dilettantisme, ne déjouait ses projets. Dans le temps même où il anéantissait les espérances du dictateur Trudelaine, le détective, clownesque et méphistophélique, retrouvait Marie-Christine. Cette jeune fille, à dire vrai, nous la connaissions depuis le début du roman, mais nouveaux Jocelyns, nous n'avions pas démêlé son sexe. Laurence du xxe siècle, Marie-Christine vivait sur une plage bretonne, revêtue d'habits masculins. Dès le premier chapitre elle nous avait été présentée comme un jeune professeur de mathématiques créole. Un éléphant qui passait par là... Mais nous ne saurions évoquer ici tous les épisodes extravagants qui composent cette sonate comique. M. Rumorvan a une imagination débordante et un sens aigu de l'humour. Il sait agréablement combiner le vraisemblable et le burlesque. S'il nous écarte parfois du possible et nous fait bondir et rebondir dans l'invraisemblable, ce n'est pas seulement pour satisfaire un goût inné de la farce, mais aussi pour mettre en valeur, sous une forme outrée à dessein, quelque trait véritablement humain.

Tandis que le Soleil se couche...,
par **V. Blasco-Ibañez** (Traduction Jean CARAYON).

Déjà, dans les premiers romans de Blasco-Ibañez, ces inoubliables évocations de la vie espagnole qui s'intitulent *Terres maudites*, *Arènes sanglantes*, et ces beaux *Cuentos valencianos*, qui sont devenus en français les *Contes espagnols d'amour et de mort*, une sourde et constante préoccupation de la mort se manifestait. Mais elle n'apparaissait que rarement, alors, comme l'aboutissement ou la délivrance de la vieillesse. Romantique et esthétique elle dénouait de tragiques histoires d'amour, une vieille association étant depuis longtemps établie

entre la passion et le meurtre... en Espagne, non pas moins qu'ailleurs certes, une âcre odeur de sang s'y étant insinuée partout et jusque dans la religion.

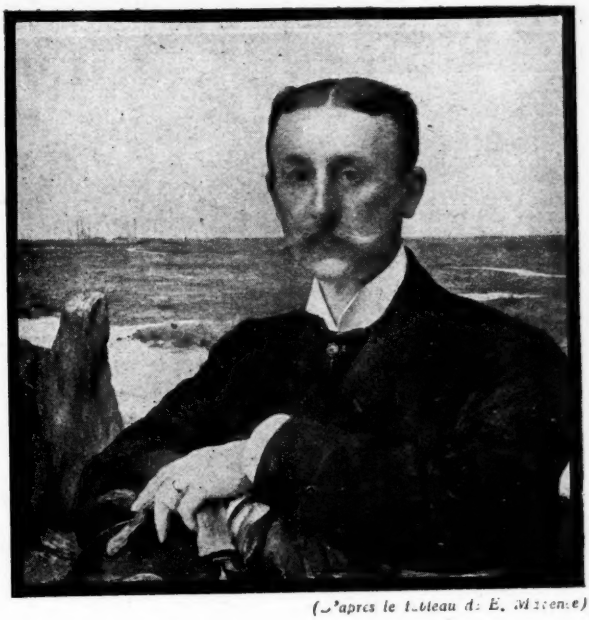
Aujourd'hui l'horreur de la décrépitude est un des thèmes auxquels le grand romancier espagnol revient le plus fréquemment. Elle a chez lui toute la violence qu'elle revêtait chez les anciens Grecs, les premiers Méditerranéens dont l'âme nous soit réellement accessible. Tous les contes réunis dans le recueil *Tandis que le Soleil se couche...* en sont profondément pénétrés. Ici une vieille dame en deuil, qui fut une des beautés les plus éclatantes de la cour de Napoléon III, évoque avec désespoir le souvenir de ses années de triomphe, espérant encore follement qu'un de ses anciens admirateurs qu'elle a retrouvés pourra aimer la femme décrépite qu'elle est devenue en songeant à la jeune femme qu'elle fut... Dans le *Soleil des Morts* un auteur célèbre constate, sans plaisir, que sa gloire ne lui permet même pas de gagner un jeune cœur. Quant au *Vieux de la Promenade des Anglais*, c'est un ancien dandy russe qui, réduit à la misère par la révolution, rêve incessamment de la femme qu'il aima avant la guerre. Cette femme, célèbre par son élégance et sa prodigalité, est demeurée en Russie, prisonnière des bolcheviks. Elle parvient enfin à s'échapper et l'heure si désirée de la rencontre vaut aux deux vieillards une tragique déception. Rien ne reste du passé...

Blasco-Ibañez a trop d'habileté... et de goût de la vie pour laisser peser lourdement sur ses récits le mélancolique *leitmotiv* qui les inspire. Les types les plus divers, les plus vigoureusement accusés, se dessinent dans tous ces contes, où passent sans nulle morbide langueur des gens de toutes classes et de tout poil. Plusieurs récits (*le Comédien Fonseca*, publié dans la *Revue de Paris*, la *Famille Pedraza*) nous transportent dans l'Amérique du Sud, où Blasco a longtemps vécu et qu'il a étudiée avec passion. D'ailleurs le romancier a si longuement voyagé, s'est si parfaitement assimilé la vie des pays les plus divers qu'une sorte d'internationalisme est venu doubler son pur hispanisme primitif. A l'heure où les migrations individuelles se multiplient, où la curiosité de l'univers commence à envahir les esprits les plus humbles, Blasco-Ibañez est un des écrivains les mieux placés pour suivre et noter les manifestations et les conséquences de ce grand brassage de peuples dont la guerre a été l'origine et le signal.

MARCEL THIÉBAUT

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.



(D'après le tableau de E. Mazenge)

RENÉ BAZIN

de l'Académie Française

Baltus le Lorrain

Le Roman de la Lorraine redevenue française

Un volume (340 pages) 7 fr. 50

Première édition, édition originale, tirée à 1000 exemplaires non numérotés sur papier Outhenin Chalandre. Prix. . . . . 12 fr.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber - PARIS (9e)

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	100 »	51 »	26.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES. .	106 »	54 »	28 »

Pour l'étranger, voir les prix indiqués à la page 2.

LA LIVRAISON — 240 pages — 7 francs.

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Prière de joindre la somme de 1 franc *et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 3 fr. 50
Deuxième Table décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 4 fr. 50

P. Brodard, imprimeur de la *Revue de Paris*, 114, avenue des Champs-Élysées, Paris.